S. CLOT

RÉCITS

TIRÉS DU THÉATRE DE

SHAKESPEARE



FERNAND NATHAN

DANS LA MÊME COLLECTION

ANTIQUITÉ

Contes et Légendes de l'Égypte ancienne, par M. DIVIN.
Contes et Légendes de Babylone et de Perse, par Pierre GRIMAL.
Épisodes et Récits bibliques, par G. VALLEREY.
Contes et Légendes mythologiques, par E. GENEST.
Légendes du Monde grec et barbare, par L. ORVIETO.
Récits tirés de l'Histoire grecque, par M. DESMURGER.
Contes et Légendes du Temps d'Alexandre, par Pierre GRIMAL.
Contes et Récits tirés de l'Iliade et de l'Odyssée, par G. CHANDON.
Récits tirés du Théâtre grec, par G. CHANDON.
Contes et Récits tirés de l'Énéide, par G. CHANDON.
Contes et Légendes de la Naissance de Rome, par L. ORVIETO.
Récits tirés de l'Histoire de Rome, par J. DEFRASNE.

HISTOIRE

Contes et Légendes des Croisades, par M. TOUSSAINT-SAMAT.
Contes et Légendes du Moyen Age, par Marcelle et Georges HUISMAN.
Épisodes et Récits de la Renaissance, par Jean DEFRASNE.
Contes et Légendes du Grand-Siècle, par QUINEL et de MONTGON.
Récits et Épisodes de la Révolution française, par M. et G. HUISMAN.

PROVINCES DE FRANCE

Contes et Légendes d'Alsace, par E. HINZELIN.
Contes et Légendes d'Auvergne, par Jacques LEVRON.
Contes et Légendes du Pays Basque, par R. THOMASSET.
Contes et Légendes de Bourgogne, par PERRON-LOUIS.
Contes et Légendes de Bretagne, par J. DORSAY.
Contes et Légendes de Corse, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes du Dauphiné, par Luce BOSQUET.
Contes et Légendes de Franche-Comté, par J. DEFRASNE.
Contes et Légendes de Gascogne, par F. PEZARD.
Contes et Légendes du Languedoc, par M. BARRAL et CAMPROUX.
Contes et Légendes de Normandie, par Ph. LANNION.
Contes et Légendes de Paris et de Montmartre, par QUINEL et de MONTGON.
Contes et Légendes du Pays Niçois, par Jean PORTAIL.
Contes et Légendes de Picardie, par CHASSAIGNON.
Contes et Légendes de Provence, par M. PEZARD.
Contes et Légendes de Savoie, par Jean PORTAIL.

(suite page 254)

COLLECTION DES CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

RÉCITS TIRÉS DU THÉATRE DE SHAKESPEARE

PAR

S. CLOT

ILLUSTRATIONS DE RENÉ PÉRON

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 18 (VIe)

Le Marchand de Venise



UR le Rialto de l'opulente Venise se rencontrent tous les jours les riches armateurs, les gros marchands, les banquiers et les négociants; on brasse des affaires, on discute les cours des mille denrées précieuses que les navires portant les armes de la reine de l'Adriatique vont chercher dans les contrées les plus éloignées, on échange à voix basse des renseignements sur la situation financière des uns et des autres. C'est le lieu de rendez-vous de tout ce qui porte un nom à Venise.

Là, le riche marchand Antonio, l'air morne et abattu, se promène un matin, accompagné de quelques amis; l'entretien roule, comme tous les

jours, sur les risques que courent les fortunes aventurées sur les mers lointaines, et nul ne trouve étrange l'air chagrin du marchand, bien qu'il assure n'être nullement inquiet de ses navires :

— Moi, dit le jeune Salanio, je ne pourrais souffler sur mon bouillon pour le refroidir sans penser quel désastre un vent violent causerait en mer. Je ne pourrais voir un sablier s'écouler que je ne songe aux bancs de sable où s'échoueraient mes riches vaisseaux. Les pierres de l'église me rappelleraient les récifs sur lesquels se briseraient mes navires. Je verrais mes riches cargaisons éparses sur les flots, mes soieries habiller les eaux mugissantes. Ah! je suis bien sûr que si Antonio est triste, c'est qu'il pense à ses marchandises.

— Non pas, dit celui-ci; j'en rends grâce à ma fortune! Mes espérances ne sont pas aventurées sur un seul navire et ma richesse ne dépend pas des accidents d'une seule année. Non! je suis affligé d'un accablement sans cause et je ne me reconnais plus moi-même. Mais voici Bassanio, mon cousin! Vous me quittez, chers amis? Souvenez-vous que nous nous rencontrons à dîner. Et vous, Bassanio, quelle est donc cette dame auprès de laquelle vous vous promettez de faire en secret un pèlerinage? Vous deviez m'en entretenir aujourd'hui.

— Vous n'ignorez pas, répond Bassanio, dans quel délabrement j'ai mis ma fortune par mes dépenses imprudentes. J'ai contracté des dettes considérables et je vous dois déjà beaucoup, tant en argent qu'en amitié. Or, je compte encore une fois sur votre affection pour trouver les moyens de m'acquitter.

— Ma bourse vous est offerte, et tout mon bon vouloir vous est acquis. Parlez donc.

— Il y a dans Belmont une riche orpheline; elle est plus belle qu'on ne peut le dire et douée des vertus les plus rares. Ses yeux m'ont déjà fait tenir des messages muets. Elle a nom Portia, et l'univers n'ignore pas son mérite, car les quatre vents lui amènent, de toutes les contrées, d'illustres adorateurs. Sur ses tempes, comme une toison d'or, se répandent les boucles de sa blonde et éclatante chevelure. Tel Jason partant pour la Colchide, les soupirants affluent à Belmont pour la conquérir. Mais si, Antonio, j'avais le moyen d'entrer en concurrence avec eux, mon cœur me dit que mon succès me donnerait infailliblement le bonheur.

— Tu sais, mon ami, que toute ma fortune est présentement sur mer, et que je ne suis point en état, pour le moment, de disposer d'une somme importante. Mais j'ai du crédit dans Venise. Je l'épuiserai, s'il le faut, pour te permettre de figurer

honorablement à Belmont et de faire la cour à la belle Portia. Va te renseigner, sache où il y a de l'argent à emprunter, et je ne doute pas de pouvoir te procurer ce qu'il te faut.

A qui s'adresser pour avoir de l'argent comptant qui puisse équiper galamment un noble cavalier? A qui, sinon au riche banquier et usurier, le Juif Shylock, qu'on peut voir tous les jours à l'affût des bonnes affaires sur le Rialto, vêtu de la longue houppelande jaune imposée comme une livrée aux fils d'Israël, coiffé du haut bonnet de drap ou de fourrure, portant la longue barbe et les boucles de cheveux rituelles sur l'oreille? Malgré son air minable, il est riche à millions. Sa demeure, dans le ghetto sordide, dont des chaînes barrent l'entrée toutes les nuits, cache aux yeux de tous des objets précieux : des pierreries, des joyaux de valeur et une jolie fille, la coquette Jessica. Elle a bien su, la friponne, nouer connaissance avec un jeune seigneur chrétien, Lorenzo, qui l'a vue à une des fenêtres dominant le canal. Shylock, lui, hait et redoute les chrétiens tout en les méprisant. Quand Bassanio lui propose une affaire, Shylock demande à réfléchir :

— Trois mille ducats, seigneur Bassanio. Bien!

— Oui, Shylock. Pour trois mois.

— Pour trois mois? Bon!

— Pour lesquels, comme je vous le disais, Antonio s'engagera.

— Antonio s'engagera? Bon.

— Pouvez-vous me servir? Me ferez-vous ce plaisir? Aurai-je votre réponse?

— Trois mille ducats — pour trois mois — et la garantie d'Antonio. Antonio est bon!

— Comment? Avez-vous jamais entendu dire le contraire?

— Non, non! Je m'explique. Quand je dis qu'il est bon, j'entends qu'il est solvable; mais, cependant, sa fortune est bien aventurée : il a un vaisseau frêté pour Tripoli, un second aux Indes; j'ai appris sur le Rialto qu'il en avait un troisième au Mexique, un quatrième en Angleterre, et d'autres encore épars loin d'ici. Mais les vaisseaux ne sont, après tout, que des planches, les matelots ne sont que des hommes. Il y a rats de terre et rats d'eau, voleurs de terre et voleurs d'eau, je veux dire des pirates. Sans compter les dangers de la mer, les vents, les récifs. Toutefois, l'homme est solvable. Trois mille ducats. Je crois pouvoir accepter sa garantie. Je vais y rêver. Puis-je parler à Antonio?

— Si vous voulez dîner avec nous, dit Bassanio, qui, dans son espoir, oublie quel dédain il a toujours montré à l'usurier.

— Quoi, pour sentir le porc! crie Shylock, farouche. Je veux bien acheter avec vous, vendre avec vous, parler avec vous, et ainsi du reste. Mais je ne veux pas manger avec vous, ni boire avec vous, ni prier avec vous. Mais qui vient là?

— C'est précisément Antonio, dit Bassanio.

— Comme il a l'air hypocrite! marmotte Shylock. Je le hais parce qu'il est chrétien, mais aussi parce qu'il prête de l'argent gratis et fait baisser le taux de l'usure à Venise. Si jamais je le tiens à ma merci, j'assouvirai la vieille haine que j'ai pour lui. Il se moque de moi, de mes marchés, de mes gains bien acquis! Maudite soit ma tribu si je lui pardonne!

— M'entendez-vous, Shylock?

— Je calculais les fonds dont je puis disposer, et je me verrai forcé d'emprunter une partie des trois mille ducats à un Hébreu de ma tribu. Mais ne vous inquiétez pas, poursuit-il en s'adressant à Antonio. Trois mille ducats pour trois mois! Calculons un peu l'intérêt.

— Alors, Shylock, nous pouvons compter sur vous? questionne Antonio.

— Seigneur Antonio, mainte et mainte fois, vous m'avez, sur le Rialto, reproché mon usure; jamais je n'ai répondu qu'en haussant les épaules, car la

patience est le caractère distinctif de notre peuple. Vous m'avez appelé mécréant, chien, vous avez craché sur ma houppelande de Juif, et tout cela parce que je dispose comme il me convient de ce qui m'appartient. Mais aujourd'hui, vous avez, à ce qu'il paraît, besoin de moi, et vous me dites : « Shylock, nous voudrions de l'argent ». Vous me tenez ce langage, vous qui avez craché sur ma barbe, qui m'avez lancé des coups de pied, comme à un chien étranger qui s'arrête à votre porte. Ne devrais-je pas vous répondre : « Un chien, Monsieur, a-t-il de l'argent? Un roquet peut-il prêter trois mille ducats? » Ou bien irai-je vous saluer profondément et vous dire humblement : « Mon bon Monsieur, mercredi dernier, vous avez craché sur moi; tel autre jour, vous m'avez administré des coups de pied; une autre fois, vous m'avez appelé chien; en reconnaissance de vos bons traitements, je me ferai un plaisir de vous prêter beaucoup d'argent! »

— Si tu me prêtes cet argent, dit Antonio hautain, ne le prête pas comme à un ami, mais bien comme à ton ennemi. Tu auras ainsi, si je manque à mon engagement, le plaisir d'exiger une punition.

— Tatata! Comme vous vous emportez! Moi qui veux être de vos amis! gagner votre affection! oublier les avanies que vous m'avez faites, subvenir à vos

besoins actuels, et tout cela sans exiger un denier d'intérêt. Que dites-vous de ma proposition?

– Elle est vraiment bien honnête, répond Antonio, surpris.

– Eh bien, venez avec moi chez le notaire signer votre billet; seulement – oh! par pure plaisanterie! – nous stipulerons dans l'acte que, si vous ne remboursez pas telle somme, en tel lieu, à telle date, vous serez déchargé de votre dette en vous laissant couper une livre de belle chair, sur telle partie de votre corps qui me plaira!

– Volontiers, dit Antonio, et je dirai même que le Juif est plein de bonté!

– Vous ne signerez pas un pareil billet pour m'obliger! proteste Bassanio, ému. J'aime mieux rester dans la disette où je suis.

– Bah! ne craignez rien. Mes vaisseaux arriveront un mois avant l'échéance, et m'apporteront neuf fois au moins la valeur de ce billet.

– Père Abraham! invoque Shylock, scandalisé. Tu vois ce que c'est que ces chrétiens. Que gagnerais-je, dites-moi, en exigeant la condition stipulée? Une livre de chair prise sur un homme ne vaut pas son pesant de chair de mouton, de bœuf ou de chèvre. Ce que j'en fais, moi, c'est pour acheter vos bonnes grâces.

– Bien, Shylock, je signerai ce billet.

– En ce cas, allez m'attendre chez le notaire; je vais donner un coup d'œil chez moi, prendre les ducats et je vous rejoins dans un instant!

Dans le grand parc aux pelouses fleuries, aux ombrages épais, où se cache la magnifique demeure de Belmont, Portia se promène, mélancolique, avec sa suivante, fidèle et futée, Nérissa.

– Par ma foi, Nérissa, dit-elle, ma petite personne est bien lasse de ce vaste monde! N'est-il pas dur pour moi de ne pouvoir ni choisir, ni refuser un époux, puisqu'il faut que le désir d'une fille vivante se plie aux volontés d'un père mort?

– Votre père fut toujours vertueux, raisonne Nérissa, encourageante, et les gens de bien ont sur leur lit de mort de bonnes inspirations. Soyez assurée que la loterie qu'il a imaginée au moyen des trois coffrets d'or, d'argent et de plomb, dont l'un contient votre portrait, vous donnera assurément pour époux un homme digne de vous. Vous sentez-vous de l'inclination pour un des prétendants récemment arrivés?

– Le prince de Naples ne pense qu'à ses chevaux; le comte Palata est toujours renfrogné; le jeune baron anglais ne peut se faire comprendre

dans aucune autre langue que la sienne; l'Écossais n'a pas le sou; le jeune seigneur allemand est toujours ivre, c'est proprement une éponge. Bref, je fais des vœux pour leur départ à tous!

– Ne vous rappelez-vous pas un jeune Vénitien de bonne mine qui était venu du vivant de votre père?

– Oui, dit Portia, d'un ton de feinte indifférence; il se nommait, je crois, Bassanio.

– Il m'avait paru digne d'une belle dame, insinue Nérissa.

– Madame, interrompt un serviteur, le prince de Maroc a fait annoncer son arrivée et le prince d'Aragon sera ici ce soir.

Portia, le cœur un peu serré, mais bien résolue à obéir aux dernières volontés de son père, préside au choix des soupirants.

L'altier prince de Maroc ne peut croire que le céleste portrait de Portia, récompense du prétendant le plus avisé et prix de son mérite, puisse être enfermé dans une matière moins précieuse que l'or fin. Il ne trouve que l'image d'un cadavre grimaçant et des rimes sévères. Le prince d'Aragon, pour se distinguer des esprits vulgaires, croit bien faire en prenant le coffret d'argent : une grotesque caricature lui offre

des compliments narquois. A ce moment, un valet annonce l'arrivée d'un jeune cavalier, élégant et gracieux, venu, lui aussi, pour tenter le sort. C'est Bassanio, accompagné de Gratiano, son confident, et d'une suite de serviteurs, tous de fort bonne mine sous les riches costumes du temps : brocarts d'or et d'argent, velours ciselé et brodé, manches de satin aux couleurs éclatantes, grands colliers d'or et de pierreries, montant des chevaux fougueux, caparaçonnés de housses de soie. Cette fois, Portia, torturée par le silence qu'elle doit garder, voudrait reculer le moment où Bassanio risque de la perdre à jamais. Mais l'amoureux demande à choisir sans délai :

– Je ne veux point, dit-il après une courte méditation, de l'or brillant, dur aliment de Midas, ni de l'argent, vil et mercenaire. Mais toi, pauvre plomb, ta pâle simplicité me touche. Puisse le bonheur être le fruit de mon choix!

Portia, au comble de la joie, ouvre le coffret et en sort son portrait. Quel ravissement dans le cœur de Bassanio! Les deux confidents, Nérissa et Gratiano, offrent aussitôt leurs vœux de bonheur aux futurs époux, et Bassanio, avec le flair des amants heureux, soupçonne aussitôt que son union avec Portia pourrait bien ne pas être le seul mariage que verra Belmont. Gratiano avoue avoir fait à la maligne

Nérissa tant de serments d'amour qu'il en a le gosier sec.

— Bien, dit courtoisement son maître, Bassanio, nos noces seront donc embellies par les vôtres.

— Tout ce qui m'appartient, dit tendrement Portia, est maintenant à vous. Tout à l'heure, j'étais la maîtresse de cette belle demeure, de ces serviteurs, de moi-même. Maintenant, cette maison, ces domestiques et moi-même, nous sommes à vous, monseigneur. Je vous en fais don avec cet anneau. Si vous le donnez, si vous le perdez, cela présagera la fin de notre amour.

Bassanio se confond en promesses ferventes, et jure de mourir avant de se séparer de l'anneau de Portia.

Cependant, Shylock, toujours méfiant et soupçonneux, vaque à ses affaires.

— Jessica, ma fille, dit-il, voici mes clés; veille sur la maison. J'ai, je ne sais pourquoi, de la répugnance à sortir ce soir! Écoute-moi, Jessica. Ferme bien les portes et, pour rien au monde, ne va te hisser aux fenêtres, ni montrer ton visage à ces fous de chrétiens. Ah! je n'ai nulle envie de sortir. Enferme-toi à double tour, Jessica. Ce qu'on attache bien, on le retrouve; c'est un dicton qui ne vieillit jamais.



Lorenzo et Jessica s'enfuient dans une gondole. Page 17.



Lorenzo et Jessica s'enfuient dans une gondole. *Page 17.*

Sitôt la nuit tombée, passe une mascarade. Ne sommes-nous pas à Venise, où sérénades et aubades, masques et déguisements, se voient à chaque coin de rue? A un signal convenu, une fenêtre chez Shylock s'entr'ouvre avec précaution; un jeune garçon, fluet et agile, paraît en costume de page élégant, portant une lourde corbeille. Les jeunes galants masqués (nous reconnaissons à leurs voix et à leurs propos le léger Lorenzo et ses amis, enchantés de jouer au Juif le pire des tours), suivis d'un porteur de torches un peu ému, qui n'est autre que Jessica, se rendent à la fête que donne Bassanio; après quoi, les deux amoureux s'enfuient dans une gondole, nantis du plus clair de la fortune de Shylock tant en pierres précieuses qu'en bons ducats sonnants et trébuchants.

Quelle jubilation dans Venise parmi les gamins, quand on a vu Shylock, barbe et cheveux au vent, les yeux hors de la tête, arpenter les rues en appelant sur sa fille ingrate la malédiction divine :

— Ma fille! O mes ducats! O ma fille! Un chrétien les a emportés, mes chrétiens de ducats! Justice! Justice! Mes ducats! ma fille! Un sac, deux sacs de ducats, de doubles ducats, que ma fille m'a volés! Et des bijoux, deux pierres, deux pierres rares et précieuses que ma fille m'a volées! Justice! Qu'on

retrouve ma fille, elle a sur elle mes pierreries et mes ducats! Ma chair et mon sang, se révolter contre mon autorité! Elle sera damnée pour cela!

Les marchands de Venise, peu touchés de la fureur de Shylock, se murmurent à l'oreille le bruit qui court : un des vaisseaux d'Antonio aurait fait naufrage sur un bas-fond dangereux dans le détroit qui sépare la France de l'Angleterre; de ses autres vaisseaux, ceux de Mexico, de Tripoli, de Barbarie, de l'Inde, on est sans nouvelles, et la rumeur de ruine monte et gronde. Shylock, enragé de dépit, tient des propos féroces :

— Ce misérable Antonio! lui qui avait coutume de parader sur la place, de m'appeler usurier! Qu'il prenne garde à son billet! Ah! il prêtait de l'argent sans intérêt, par charité chrétienne! Qu'il prenne garde à son billet!

— Mais, objecte un interlocuteur, quand bien même il ferait banqueroute, tu ne prendras pas sa chair. A quoi serait-elle bonne?

— A servir d'appât pour les poissons, ricane Shylock. Elle nourrira ma haine, si elle ne nourrit rien de mieux. Il a ri de mes pertes; il s'est moqué de mon gain; il a insulté ma nation, il a traversé mes affaires. Et pour quelle raison? Parce que je suis un Juif. Un Juif n'a-t-il pas des yeux, des mains,

des membres, des sens, des affections, des passions? Ne se nourrit-il pas des mêmes aliments? N'est-il pas blessé par les mêmes armes, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes remèdes, chauffé par le même été, glacé par le même hiver qu'un chrétien? Si vous nous piquez, ne saignons-nous pas? Si vous nous chatouillez, ne rions-nous pas? Si vous nous empoisonnez, ne mourons-nous pas? Et si vous nous outragez, ne nous vengerons-nous pas? Si nous vous ressemblons dans tout le reste, nous vous ressemblons aussi en cela! Eh bien, te voilà, ami Tubal. As-tu trouvé ma fille?

– J'ai beaucoup entendu parler d'elle, mais n'ai pu la joindre, Shylock.

– Jamais, clame Shylock, jamais notre nation ne fut maudite comme aujourd'hui! Deux mille ducats, et mes précieux, précieux bijoux! Je voudrais voir ma fille morte à mes pieds et les bijoux à ses oreilles! Que n'est-elle ensevelie à mes pieds, et mes ducats dans son cercueil! Et je ne sais pas encore combien il m'en aura coûté pour la faire chercher! Perte sur perte! Et point de satisfaction! Point de vengeance! Il n'est de soupirs que ceux que je pousse, de larmes que celles que je verse!

– Il est aussi d'autres malheureux, souffle Tubal. Antonio, à ce que j'ai appris à Gênes...

– Quoi donc! Un malheur? un malheur?

– Il a perdu un de ses vaisseaux venant de Tripoli.

– Dieu soit loué! Est-il bien vrai au moins? Bonnes nouvelles!

– A ce qu'on dit, votre fille a dépensé à Gênes quatre-vingts ducats en une seule soirée!

– Tu m'enfonces un poignard dans le sein! Jamais je ne reverrai mon or!

– Je suis arrivé à Venise, poursuit Tubal, avec différents créanciers d'Antonio qui jurent que son seul parti est de faire banqueroute.

– J'en suis ravi. Je le ferai souffrir. Je le torturerai.

– L'un d'eux m'a montré une bague qu'il avait eue de votre fille pour un singe.

– La misérable! C'est ma turquoise. Je l'avais achetée étant encore garçon. Je ne l'aurais pas donnée pour un désert peuplé de singes.

– Mais Antonio est certainement ruiné.

– Va prévenir un officier de justice, quinze jours d'avance. S'il fait défaut, j'aurai son cœur. Si seulement il disparaissait de Venise, je ferais telles affaires

que je voudrais. Cours, Tubal, et viens me rejoindre. Va, mon bon Tubal, va.

Les délais sont écoulés, l'échéance est arrivée. Antonio est insolvable, mais Bassanio a conquis Portia; c'est au milieu de son bonheur qu'éclate la nouvelle du danger de son ami. Lorenzo présente à Portia sa jeune épousée, Jessica, et remet à Bassanio une missive dont la lecture le fait pâlir. Portia, en femme aimante et courageuse, interrompt ses compliments de bienvenue aux amis de Bassanio, et s'inquiète de sa détresse.

— Douce Portia, avoue franchement Bassanio, je vous ai dit, lorsque je vous fis part de mon amour, que j'étais gentilhomme, mais que mon unique bien était le sang qui coulait dans mes veines. J'étais un imposteur, car ma fortune était au-dessous de rien! Mon bon, mon tendre ami Antonio s'est mis au pouvoir de son plus cruel ennemi, afin de me procurer des ressources. La lettre que voici m'annonce la perte de ses vaisseaux; le Juif refuse d'accepter après l'échéance l'argent de son billet. Vingt marchands, amis d'Antonio, le Doge lui-même et les Magnifiques ont voulu le persuader, mais en vain. Il aime mieux, dit-il, une livre de la chair d'Antonio que vingt fois la somme qui lui est due.

Portia est saisie d'horreur à cette pensée.

– Combien doit-il au Juif? demande-t-elle.

– Trois mille ducats, empruntés pour moi.

– Quoi, pas davantage? Donnez-lui-en six mille, doublez-les, triplez-les, plutôt que de voir un ami si cher perdre seulement un cheveu pour vous, Bassanio. Allons ensemble à l'église, faites de moi votre femme et courez à Venise aussitôt. Je vous donnerai assez d'or pour payer vingt fois cette petite dette. Faites hâte, mon amour, et partez.

Aussitôt le mariage célébré, Bassanio fait diligence et s'éloigne. Portia avait, sans en rien dire à personne, pris un parti. Laissant Belmont sous la garde de Lorenzo et de Jessica, elle annonce qu'elle se retire dans un couvent pour y attendre le retour de son époux.

Nous retrouverons Bassanio aux côtés d'Antonio, devant l'imposante cour de justice, présidée par le Doge. Shylock est introduit et le Doge entre aussitôt au vif de la question en feignant de croire que le Juif n'a nulle envie de poursuivre Antonio et d'exiger le paiement inhumain stipulé dans le billet. Shylock ne s'embarrasse pas de sentimentalités : est-il dans son droit? S'il préfère une livre de chair au paiement de ses trois mille ducats, des six mille offerts par Bassanio, et de même six fois ces six mille, la loi de

Venise peut-elle s'y opposer? Telle est la seule question qu'il pose au tribunal.

Le Doge a fait mander un savant jurisconsulte, le célèbre Bellario, pour résoudre cette question difficile. On l'attend sans délai. Et justement, tandis qu'Antonio, résigné, demande qu'on laisse le Juif assouvir sa fureur, et que Shylock aiguise son couteau, on annonce un exprès venu de Padoue et apportant une lettre du docteur. Entre, visage frais sous la toque noire, un jeune clerc d'avocat, qui remet la missive au doge.

— Bellario, dit celui-ci, recommande à la cour un jeune et savant confrère. Où est-il?

— Ici près, qui attend votre réponse, dit respectueusement le clerc, en qui nous avons reconnu la soubrette Nérissa.

— Qu'il entre donc, ce docteur Balthazar, qui vient remplacer Bellario malade. Jamais on ne vit, paraît-il, tête si mûre sur un corps si jeune. Le voici. Soyez le bienvenu. Prenez votre place. Êtes-vous instruit de la question qui occupe aujourd'hui le tribunal?

— Je connais la cause, dit Balthazar, d'une voix qui ressemble étrangement à celle de Portia, de point en point. Quel est ici le marchand, et quel est le Juif?

— Antonio et Shylock, approchez tous deux.

— Vous avez, Shylock, intenté un procès d'étrange nature, mais en vous y prenant si bien que les lois de Venise ne peuvent vous empêcher de poursuivre. Et vous, Antonio, reconnaissez-vous le billet?

— Je le reconnais, dit le marchand, d'un ton las.

— Il faut donc que le Juif soit miséricordieux.

— Et qui pourrait m'y forcer, dites-moi?

— La clémence ne saurait être forcée, Shylock. Comme une douce pluie sur la plaine, elle tombe, en faisant le bonheur de celui qui donne et de celui qui reçoit. C'est un des attributs de Dieu lui-même. Pense, ô Juif, que, sans clémence, nul d'entre nous ne pourrait espérer le salut. Tempère la rigueur de la poursuite, qui, si tu persistes, obligera le Sénat à rendre un arrêt contre le marchand.

— Que mes actions retombent sur ma tête. Je réclame la loi.

— Antonio n'est-il pas en état de payer? s'enquiert Balthazar.

— Comment! intervient Bassanio avec feu. J'ai offert à Shylock, aux yeux de la cour, deux fois, dix fois, la somme due. Il est manifeste que c'est la méchanceté qui opprime l'innocence. Faites, je vous

en conjure, plier la loi sous votre autorité. Préférez une légère injustice pour faire une grande justice. Rejetez la demande de ce cruel démon.

– Aucune autorité à Venise, dit gravement Balthazar, ne saurait modifier un décret établi.

– C'est un Daniel venu pour nous juger, s'exclame Shylock, enthousiasmé. O jeune et sage juge, je t'honore!

– Montrez-moi le billet, je vous en prie.

– Le voici, révérendissime docteur, le voici.

– Shylock, on vous offre le triple de la somme.

– J'ai juré un serment à la face du ciel. Me mettrai-je un parjure sur la conscience? Pour tout Venise, je ne le ferai pas. Quand le billet sera payé suivant les conditions, vous le déchirerez. Vous êtes un juge intègre, vous avez judicieusement exposé mon cas. Au nom de la loi, je vous somme de rendre le jugement.

– Je supplie instamment la cour, dit le pauvre Antonio patiemment, de procéder au jugement.

– Eh bien! décrète Portia, tristement, préparez votre sein à recevoir le couteau.

– O noble juge! O excellent jeune homme. O sage et bon juge! Tu es plus vieux que tu ne le

parais! Le billet le dit bien. Son sein! Tout près de son cœur, ce sont les propres mots.

– Avez-vous ici des balances, pour peser la chair?

– Toutes prêtes, dit Shylock empressé.

– Et un chirurgien à vos frais pour bander sa plaie, de peur qu'il ne perde son sang à en mourir?

– Cela n'est point dans mon billet. J'ai beau chercher, je ne trouve pas cela dans mon billet.

– Je suis prêt et armé de courage, murmure le triste Antonio. Donnez-moi la main, Bassanio. Ne vous affligez pas; la fortune veut me délivrer des peines et des tourments de la vieillesse. Recommandez-moi à votre noble épouse, et dites-lui combien je vous aimais. Je consens à payer le Juif de tout le sang de mon cœur.

– Antonio, s'écria Bassanio éperdu, j'ai épousé une femme qui m'est aussi chère que la vie, mais je consentirais à tout perdre, ma femme, ma vie et l'univers entier, pour vous délivrer de ce démon.

– Votre femme, dit doucement Portia, ne vous remercierait guère si elle vous entendait.

– J'ai une femme que j'aime, renchérit Gratiano. Mais je voudrais la voir au ciel et qu'elle pût intercéder auprès de quelque puissance pour attendrir le cœur de ce cruel Juif.

— Vous faites bien de dire cela loin d'elle, dit Nérissa d'un ton pincé; sinon, votre vœu risquerait fort de troubler la paix du ménage.

— Nous perdons du temps, interrompit Shylock. La sentence, je vous prie.

— Une livre de chair t'appartient; la cour te l'adjuge, la loi te la donne. Et tu dois la couper sur son sein.

— O juge intègre! O savant juge! Voilà une sentence. Allons, préparez-vous.

— Un instant. Ce n'est pas tout. Le billet ne t'accorde pas une seule goutte de sang; les termes sont exprès. Prends donc ce qui t'est dû, ta livre de chair; mais si tu verses une seule goutte de sang chrétien, les lois de Venise ordonnent la confiscation de tes biens au profit de la République.

— Oh! le juge intègre, soupire Gratiano, délivré de son anxiété! O juif! le savant juge!

— Est-ce là la loi? demande Shylock, atterré. En ce cas, j'accepte son offre. Trois fois la somme qui m'est due, et qu'on relâche le chrétien.

— Doucement! dit Portia à Bassanio, qui déjà tend l'argent à Shylock. Ne vous pressez pas. Les conditions du billet doivent être remplies à la lettre.

– O Juif! un juge intègre! insiste Gratiano.

– Prépare-toi à couper la chair. Ne verse point de sang. Et, si tu coupes plus ou moins d'une livre, quand ce ne serait que la vingtième partie d'un grain, ou du poids d'un cheveu, tu es mort et tes biens sont confisqués.

– Un second Daniel, Juif, un Daniel!

– Donne-moi le principal et je m'en vais! gronde Shylock.

– Il l'a refusé en présence de la cour, dit doc-tement Portia. On lui rendra ce qui lui est dû, à ses risques et périls.

– Comment! n'aurai-je pas au moins mon principal? Alors, que le diable lui en donne l'acquit. Je ne veux plus rester ici à perdre mon temps.

– Arrête, Shylock. La loi de Venise prescrit que si un étranger attente, par quelque moyen que ce soit à la vie d'un citoyen, la moitié de ses biens sera acquise à son adversaire, l'autre moitié entrant dans les coffres de l'État. Seul, le Doge peut lui faire grâce de la vie. Tu as encouru toutes ces peines. A genoux donc, et implore la clémence du Doge.

– Afin que tu voies la différence de nos âmes, dit alors le Doge avec magnanimité, je n'attends pas que tu me demandes la vie pour te l'accorder. Une

moitié de tes biens va de droit à Antonio; quant à l'autre moitié, l'État se contentera d'une amende si tu t'éxécutes de bonne grâce.

— Prenez donc aussi ma vie, dit le Juif sombre. Vous m'ôtez la vie, si vous m'ôtez les moyens de vivre.

— Qu'on lui laisse, dit le généreux Antonio, la moitié de ses biens; je suis satisfait. Qu'il me laisse disposer de l'autre moitié pour doter sa fille.

— J'y consens, dit Shylock, heureux de s'en tirer à si bon compte. Mais laissez-moi sortir. Envoyez les papiers chez moi, je signerai tout. Je ne me sens pas bien.

— Je vous prie de m'excuser, monseigneur, dit alors Balthazar en prenant congé du Doge. Il faut que je sois ce soir même à Padoue.

— Acceptez que nous payions vos services avec les trois mille ducats qui étaient dus au Juif, propose Bassanio, transporté de joie.

— Je suis trop payé d'avoir sauvé votre ami. Mais, si vous insistez, donnez-moi, en marque de votre amitié, la bague que vous avez au doigt.

— Fi donc! c'est une bagatelle. Je vous ferai chercher la plus belle bague de Venise et je vous l'offrirai; mais, pour celle-ci, excusez-moi de grâce.

– Je vois bien, Monsieur, que vous n'êtes libéral qu'en offres, mais, fort bien! Que la paix soit avec vous.

Portia s'éloigne d'un air digne et froissé. Antonio, désolé, implore Bassanio. Que ne ferait-il pas pour remercier dignement son sauveur? Tant et si bien que Bassanio envoie son fidèle Gratiano porter l'anneau au savant Balthazar et tremble en pensant à son retour à Belmont.

Dans le parc illuminé par la claire lune, on entend flotter une douce musique qui vient du château : on attend Portia, dont le retour est annoncé; les deux tout jeunes époux, Jessica et Lorenzo, assis sur un banc de gazon, regardent les étoiles dont le ciel est incrusté et se taquinent doucement, en se remémorant les plus belles histoires d'amour dont leur cerveau d'amoureux est meublé; puis, Lorenzo explique doctement à Jessica admirative ses idées sur l'harmonie des sphères et ses théories sur la musique. C'est là que les surprend Portia qui, pendant son voyage de retour, s'est dévotement agenouillée au pied de tous les calvaires qu'elle a rencontrés sur sa route pour y faire une petite prière et obtenir les bénédictions du ciel sur son mariage; puis, quelques instants après, Bassanio survient et présente enfin à sa femme son ami Antonio qu'elle accueille avec les

compliments les plus cordiaux. Les cérémonies de bienvenue sont interrompues par un échange de paroles aigres-douces entre Nérissa et Gratiano; le ton s'élève et on entend Nérissa réclamer avec véhémence à Gratiano la bague qu'elle lui avait donnée et qu'il avait promis de porter toujours. Ne voilà-t-il pas qu'il prétend — comme c'est croyable! — en avoir gratifié le clerc du savant docteur Balthazar, qui l'avait réclamée pour sa peine.

Portia, grave, hoche la tête.

— Vous êtes blâmable, Gratiano, de vous être défait aussi légèrement du premier cadeau que vous teniez de votre femme. J'ai donné, moi aussi, une bague à mon seigneur Bassanio, et je réponds pour lui qu'il ne l'abandonnerait pour rien au monde.

— Justement, clame Gratiano, trop heureux de se disculper, il a donné son anneau au seigneur Balthazar qui, à dire vrai, l'avait bien mérité et qui n'a pas voulu accepter d'autre paiement.

Bassanio se débat désespérément, essaie d'expliquer son cas, mais Portia, hautaine, glaciale, ne veut rien entendre. Antonio, très malheureux d'être la cause de la querelle, veut s'interposer, Portia feint de se laisser persuader, et le charge de remettre à Bassanio une autre bague qu'il jurera, cette fois, de garder. Il va sans dire que Bassanio reconnaît son

anneau, que Portia explique la supercherie et son rôle dans la défense d'Antonio, que Nérissa et Gratiano, en fidèles serviteurs, se réconcilient de bon cœur, et que la nuit s'achève en célébrant enfin les épousailles retardées par la tragique aventure du marchand de Venise.



La Mégère mise à la raison



UN père bien embarrassé, c'était Baptista, riche gentilhomme de Padoue. Ses deux filles, jolies et bien dotées, en âge toutes deux d'être mariées, auraient dû être faciles à caser, et au vrai, nombreux étaient les prétendants qui papillonnaient autour de Bianca, la cadette. Mais Baptista avait décrété — et sa résolution était inébranlable — qu'il ne marierait pas Bianca avant que son aînée, Catarina, ait trouvé un époux. Or, la réputation de Catarina était solidement établie : hargneuse, violente, indomptée et indomptable, jalouse des succès de sa sœur, elle ne paraissait que plus méchante à côté de celle-ci, qui, douce, aimable, soumise, faisait ses délices de sa musique et de ses

livres. Le pauvre Baptista s'efforçait vainement d'attirer sur Catarina l'attention de quelques-uns des soupirants de Bianca : à l'envi, Gremio et Hortensio, d'ailleurs fortement houspillés par Catarina, priaient Dieu de les délivrer d'un pareil démon. La scène se passait en pleine rue, sous l'œil amusé d'un jeune étranger, Lucentio, en qui l'air modeste, les beaux yeux baissés et la voix mélodieuse de Bianca allumèrent aussitôt un amour violent. Il avait entendu Baptista parler de donner à ses filles un maître de musique; son parti fut bientôt pris; il s'improviserait professeur et pénétrerait ainsi auprès de Bianca. Pendant ce temps-là, Gremio et Hortensio, prétendants rivaux au cœur et à la main de Bianca, concluaient une alliance temporaire : ils s'efforceraient de trouver un mari à l'acariâtre Catarina, bien que Gremio criât bien haut qu'il aimerait mieux, pour sa part, être fouetté tous les matins sur la place publique que de l'épouser, malgré sa belle dot.

Or, le seigneur Hortensio rencontre sur son chemin un de ses amis de Vérone, le bouillant Petruchio, qui annonce en ces termes le but de son voyage :

– Mon père, Antonio, est mort depuis peu; j'ai une assez jolie fortune, j'ai entrepris de me bien marier et d'augmenter mon avoir, et je suis parti pour voir le monde.

— Tu es mon ami, dit aussitôt Hortensio. Je pourrais te présenter à une femme revêche, et pourtant très riche; mais tu ne me remercierais pas de mon offre. Aussi n'en ferai-je rien.

Petruchio proteste que, fût-elle aussi laide que la Sibylle, aussi méchante que la Xanthippe de Socrate, ou même pire, comme il ne cherche que l'argent dans le mariage, il acceptera n'importe quelle femme, pourvu qu'elle soit riche. De qui Hortensio veut-il parler? De la fille de Baptista? Bien. Il connaît son père et se soucie fort peu du caractère de sa fille. Il se charge d'en venir à bout! Sur quoi Hortensio avoue son amour pour Bianca et prie Petruchio — un service en vaut un autre — de le présenter à Baptista comme un professeur de musique pour ses filles. Ainsi espère-t-il faire sa cour à Bianca. Voilà une fille à qui les bonnes leçons ne manqueront pas, car, pendant que Petruchio et Hortensio se retirent à l'écart pour éviter Gremio, l'autre amoureux de Bianca, celui-ci endoctrine un jeune précepteur qu'il compte introduire dans la maison et qui, sous prétexte de lectures littéraires, plaidera sa cause en faisant connaître à Bianca des livres d'amour tout parfumés. Ce précepteur n'est autre que Lucentio, déguisé en savant besogneux, et qui est décidé à

faire ses affaires lui-même, une fois entré dans la place.

Le malheureux Baptista, au sortir d'une algarade de Catarina, reçoit la visite de Petruchio suivi d'Hortensio déguisé en musicien, qui entrent en même temps que Gremio, escorté de Lucentio, pauvrement vêtu.

Sans s'embarrasser de préambules, Petruchio va droit au but :

– Ne possédez-vous pas, signor Baptista, une fille du nom de Catarina, belle et vertueuse?

– J'ai, en effet, répond Baptista, encore tout éploré, une fille appelée Catarina.

– Bien. Je suis gentilhomme de Vérone; j'ai entendu parler de sa beauté, de son affabilité, de sa modestie, de la douceur de son caractère, et j'ai la hardiesse de me présenter à vous pour faire sa connaissance. Et, afin de payer votre hospitalité, je vous donne un de mes gens, excellent en musique et en mathématiques; il pourra faire travailler à votre fille ces sciences qui, je le sais, ne lui sont point inconnues.

– Mille remerciements, murmure le pauvre Baptista, qui n'ose croire à son bonheur, mais je crains bien – et j'en suis désolé – que ma fille Catarina ne fasse pas votre affaire.

– A mon tour, dit alors l'opulent Gremio. Permettez-moi de m'expliquer, moi aussi. Voisin Baptista, vous connaissez mon désir touchant votre fille Bianca. Pour vous remercier de votre sympathie, je vous amène ce jeune savant qui a longtemps étudié en France. Il connaît le grec, le latin, les autres langues, aussi bien que la musique et les mathématiques. Acceptez, je vous prie, ses services.

– Mille remerciements, voisin. Que l'un de vous prenne ce luth, l'autre ces livres. Un serviteur va vous conduire auprès de vos élèves! Holà, toi, dis à mes filles que voici leurs professeurs et que j'entends qu'ils soient bien traités.

– Signor Baptista, poursuit Petruchio avec véhémence, mon affaire ne souffre aucun délai et je ne puis venir faire ma cour tous les jours. Je suis nanti d'une belle fortune; si je me fais aimer de votre fille, quelle dot toucherai-je en l'épousant?

Malgré les allures cavalières de ce prétendant, Baptista est éperdu de joie. Marier Catarina! Il est prêt à toutes les concessions. Il essaie timidement de mettre Petruchio en garde, mais celui-ci annonce lestement qu'il est aussi entêté que Catarina peut être acariâtre, qu'il n'est pas commode et qu'il est sûr du succès. Ce discours est interrompu par le retour d'Hortensio, piteux et meurtri, sur la tête

duquel Catarina a brisé le luth en l'appelant de noms malsonnants parce qu'il voulait rectifier son doigté. Petruchio semble jubiler :

– Parbleu! voilà une fameuse gaillarde. Je l'en aime dix fois mieux. Il me tarde d'avoir un entretien avec elle!

N'osant en croire ses oreilles, Baptista va la quérir, tandis que Petruchio ébauche son plan de campagne :

– Je vais lui faire une cour de ma façon. Si elle m'injurie, je lui dirai que sa voix est aussi mélodieuse que celle du rossignol; si elle fronce le sourcil, que son regard est aussi limpide que la rose matinale trempée de rosée; si elle ne dit mot, je louerai son éloquence; si elle refuse de m'épouser, je lui demanderai quel jour je publie les bans et quand aura lieu la noce. La voici. A toi, Petruchio. Bonjour, Cattie, car j'ai entendu dire que vous vous appeliez ainsi.

– Vous avez cru entendre, mais vous avez l'oreille dure. Mon nom est Catarina.

– Parbleu, vous mentez. On vous appelle tout simplement Cattie, la bonne Cattie, et quelquefois Cattie la méchante, mais toujours Cattie, la plus jolie Cattie de la chrétienté, Cattie de Castel-Cattie, ma superfine Cattie, car toutes les Cattie sont de vraies friandises.

Sans se laisser amadouer par tant de douceurs, Catarina poursuit l'entretien à sa manière ordinaire; des insultes, des injures, voire quelques soufflets, auxquels répond Petruchio par d'extravagants compliments sur sa courtoisie et son affable attitude :

– Je vous trouve tout à fait gentille. On m'avait affirmé que vous étiez acariâtre, violente et maussade; je vois bien que ce n'étaient que mensonges. Je te trouve plaisante, enjouée; tu parles avec retenue, tu es suave comme les fleurs du printemps, tu ne sais ni faire la moue, ni regarder de travers, ni te mordre les lèvres comme les péronnelles en colère; bien loin de prendre plaisir à dire des choses désagréables, tu reçois tes amoureux avec modestie et amabilité. O monde calomniateur! Cattie est douce comme une noisette et plus exquise qu'une amande!

– Où avez-vous appris toutes ces belles choses? dit Catarina, un peu décontenancée.

– J'improvise, dit galamment Petruchio, et à Baptista qui revient, un peu anxieux de la tournure qu'aura prise l'entretien, il s'adresse sans perdre de temps :

– Père, tous ceux qui ont parlé d'elle sont injustes. C'est une véritable colombe, elle est sereine comme le matin. Et, pour conclure, nous nous convenons

tellement que nous avons fixé le jour de notre mariage à dimanche.

– Tu seras pendu avant dimanche! riposte aimablement Catarina.

– Nous avons décidé, entre nous, dit Petruchio aux auditeurs surpris, qu'elle serait méchante devant le monde! Mais personne ne peut s'imaginer combien elle m'aime! Embrasse-moi, Cattie, nous serons mariés dimanche.

Exaspérée, Catarina sort comme une trombe, pendant que, tout réjoui, Baptista compare les mérites des deux prétendants de Bianca, qu'il voudrait bien voir mariée une semaine après sa sœur. Cette jeune fille aux allures modestes entend bien se marier à son idée. En attendant, les professeurs présentés par son père s'empressent à l'envi autour d'elle. Tandis qu'Hortensio accorde son instrument pour la leçon de musique, Lucentio prend les devants avec son latin.

– Où en étions-nous? demanda Bianca d'un air innocent.

– Voici, madame. Je traduis, soupire Lucentio. « *Hic ibat...* Je vous ai déjà dit, *Simois,* que j'étais Lucentio, *hic est, Sigeia tellus,* fils de Vicentio de Pise. *Hic steterat,* ainsi déguisé, *Priami regia celsa senis,* pour obtenir votre amour.

— Madame, dit Hortensio, empressé, mon instrument est d'accord.

— Fi, s'écrie Bianca, qui a évidemment écouté Lucentio sans déplaisir, le dessus est faux.

Et tandis que le pauvre Hortensio s'escrime, la maligne reprend :

— Voyons, si je traduirai : *Hic ibat Simois,* je ne vous connais pas; *hic est Sigeia tellus,* je n'ai pas confiance en vous. *Hic steterat Priami,* prenez garde qu'il ne nous entende, *regia,* ne soyez pas trop présomptueux, *celsa senis,* mais ne désespérez pas.

— Madame, il est d'accord maintenant, répète Hortensio qui marmonne entre ses dents : « Ce pédant a un aplomb! Sur ma vie, il courtise ma maîtresse. » Et à voix haute :

— Vous pouvez aller faire un tour, je n'ai pas de musique à trois parties.

— Je vais les surveiller, dit de son côté Lucentio. Si je ne m'abuse, notre musicien devient amoureux.

— Madame, commence Hortensio doctement, je vais vous exposer tout d'abord les rudiments de l'art et vous enseigner la gamme. Ma méthode est écrite sur ce papier.

— Mais j'en ai fini depuis longtemps avec les gammes, objecte Bianca.

– Néanmoins, lisez la gamme d'Hortensio.

Bianca lit :

Ut. – Je suis l'ensemble de tous les accords.

Ré. – Pour plaider l'amour d'Hortensio.

Mi. – Bianca, acceptez-le pour maître.

Fa. – Il vous aime de tout son cœur.

Sol. – Ayez pitié.

La. – Ou je meurs.

– Appelez-vous cela une gamme? J'aime mieux les vieilles méthodes, dit Bianca dont le choix est évidemment fait, mais qui cache son jeu. Il n'est pire eau que l'eau qui dort.

Le jour du mariage est arrivé. Personne n'a de nouvelles du fiancé. Catarina tempête : avoir accordé sa main à un personnage grossier, capricieux, qui, après l'avoir courtisée en hâte, attend son propre plaisir pour l'épouser! Elle sort en pleurant de rage, laissant son père consterné. L'arrivée tardive de Petruchio aggrave la situation, car son équipage est maupiteux : de vieux hauts-de-chausses trois fois rafistolés, des bottes qui sont d'anciennes boîtes à chandelles, l'une à boucle, l'autre à lacets, une vieille épée rouillée, épointée et sans fourreau; son cheval porte une antique selle mangée des vers, dont les étriers sont dissemblables : il est atteint de toutes les

maladies de la création; la sangle a été raccommodée six fois, la croupière de velours pour femme est marquée de deux initiales tracées par des clous et rattachée en plusieurs endroits avec de la ficelle. Quant au valet, il a un vieux chapeau et un bas de fil et un de laine, attachés avec des cordons rouges et bleus. Baptista est heureux de le voir, quel que soit son costume, et Petruchio feint l'inconscience.

– J'ai voulu arriver vite. Où est ma jolie mariée? Qu'avez-vous, mon père? Vous semblez de mauvaise humeur? Où est Cattie? Le matin s'avance, il va falloir se rendre à l'église.

– Nous sommes ennuyés de vous voir dans un tel négligé. Venez dans ma chambre, je vous prêterai des habits.

– Non pas. C'est moi qu'elle épouse, et non mes vêtements. Allons!

La cérémonie terminée, quelques-uns des invités, ahuris, échangent leurs impressions : Catarina n'est qu'une colombe à côté de son époux; au milieu de la messe, il a juré tout haut, cogné sur le prêtre avec son livre de prières, frappé du pied et jeté le vin du mariage à la tête du sacristain. Puis il a pris sa femme toute tremblante par le cou pour lui donner un baiser qui a retenti à travers toute l'église. Le cortège est sorti pour regagner la maison de Baptista;

sitôt arrivé, Petruchio annonce son intention de partir en hâte. Catarina demande avec une douceur inaccoutumée à demeurer, puis, sur un refus brutal, retrouvant son naturel, elle vitupère :

– Je ne partirai pas, ni aujourd'hui, ni demain, avant que cela me fasse plaisir. La porte est ouverte, voici votre chemin. Si ça dure, vous ferez un joli mari après un si charmant début! Messieurs, allons au festin! Une femme deviendrait folle si elle n'avait pas l'esprit de résister.

– Ils iront dîner, Cattie, si tu l'exiges. Mais, quant à toi, tu dois me suivre. Je veux être le maître de ce qui m'appartient. Elle est mon bien, ma chose. Que celui qui oserait y toucher la touche. N'aie pas peur, chère créature. Ils ne s'y frotteront pas. Je te servirai de bouclier contre un million d'ennemis!

Et il entraîne Cattie, anéantie, laissant les invités pâmés de rire, se préparant à festoyer et épiloguant sur ce couple extravagant.

Cependant, dans la maison de Petruchio, tous les serviteurs sont prêts à recevoir les maîtres : le valet Gremio arrive en éclaireur; tous l'interrogent sur le caractère de Catarina, dont ils ont déjà ouï parler; Gremio raconte avec maint détail grotesque que Catarina est tombée de cheval dans une boue épaisse où Petruchio l'a laissée se débattre tandis qu'il rossait

le laquais à tour de bras pour avoir laissé choir ainsi sa maîtresse; comment elle, qui, de sa vie, n'avait jamais supplié, a poussé des cris de détresse, pataugeant dans la boue et intercédant pour le malheureux; comment les rênes se sont rompues et comment les chevaux se sont enfuis, et un tas d'autres contretemps mémorables. Sur ces entrefaites, annoncés par des clameurs sauvages, arrivent les deux nouveaux époux.

Petruchio vocifère, hurle, appelle les serviteurs, les injurie, ordonne qu'on lui apporte à souper, chante à tue-tête, bat le valet qui le déchausse, souhaite distraitement la bienvenue à Catarina, enfin l'assied devant le repas. Mais, autre histoire! Quels chiens que ces domestiques! Le rôti est brûlé! Les tranchoirs, les coupes, les plats, rien n'est convenable! Il jette les mets par terre, fait remporter la table, tandis que Catarina, affamée, proteste avec douceur :

– Je vous en prie, mon mari, ne soyez pas si en colère. Ce plat était bon, si vous y aviez seulement goûté.

– Prends patience, Cattie; demain, tout cela s'arrangera. Quant à ce soir, eh bien! nous jeûnerons de compagnie. Viens, je vais te conduire à tes appartements.

Catarina se laisse emmener comme en un rêve, et bientôt Petruchio revient, se frottant les mains :

– Allons, j'ai adroitement commencé mon règne, et j'ai l'espoir que tout ça finira très bien. Mon faucon est affamé, il a l'estomac vide et, tant qu'il n'est pas dressé, il s'agit de ne pas le rassasier. J'ai un autre moyen de l'apprivoiser : c'est de la tenir éveillée, comme on le fait pour les oiseaux qu'on dresse pour la chasse, quand ils s'effarouchent, se débattent et refusent d'obéir. Elle n'a rien mangé de la journée et ne mangera rien. Elle n'a pas dormi la nuit dernière, et ne dormira pas cette nuit. Je ferai ce que j'ai fait pour le souper, je trouverai le lit mal fait, je jetterai l'oreiller d'un côté, le traversin de l'autre, la couverture par-ci, les draps par-là, toujours par égard pour elle; je gronderai, je ferai du tapage, elle ne pourra fermer l'œil. C'est ainsi qu'on tue une femme, à force de tendresse. Si quelqu'un connaît un meilleur procédé pour dompter une femme revêche, qu'il me le dise. Ce sera charité.

Mais il n'a nul besoin des conseils d'autrui. Le moyen qu'il a imaginé paraît devoir réussir; il n'est que de persévérer.

Le lendemain matin, paraît Catarina, pâle de faim, défaite d'insomnie; elle implore un des valets :

– Plus il me traite mal, plus il semble m'en

vouloir. M'a-t-il épousée pour me laisser mourir de faim? Ses jurons me tiennent en éveil, le vacarme remplace le dîner. Et, ce qui m'enrage le plus, c'est qu'il agit ainsi sous prétexte qu'il m'adore. Je t'en prie, va me chercher quelque chose à manger.

– Que diriez-vous d'un pied de bœuf, dit le serviteur, qui sait sa leçon.

– C'est excellent. Donne-m'en un, je t'en prie.

– Je crains que ce ne soit trop irritant. Mais de bonnes tripes bien grillées?

– Je les aime beaucoup. Va m'en chercher.

– J'hésite. Mieux vaut un morceau de bœuf avec de la moutarde.

– C'est un plat dont je mange volontiers. Mais tu ris, coquin, tu te gausses de moi. Tiens!

Et Catarina trépigne et le roue de coups.

Petruchio entre alors, apportant un plat fumant.

– Comment se porte ma Cattie? Quoi, tout abattue? Regarde-moi gentiment. Tu vois comme je suis plein d'attention. C'est moi qui ai préparé ton repas. Pas un mot? Tu ne m'aimes donc pas? Je me suis donné tant de mal pour rien? C'est bien. Qu'on emporte ce plat.

– Je vous en prie, laissez-le, supplie Catarina.

Mais c'est trop tard.

– Puisque tu as dîné, Cattie, tu vas te parer superbement, et nous retournons chez ton père : tu auras robes de soie, chapeaux, bagues d'or, fraises, vertugadins, sans compter les écharpes, les bracelets d'ambre, les colliers et autres bagatelles. Voici le tailleur et le mercier. Montrez-moi ce chapeau? Fi! on dirait une écuelle, un plat en velours; c'est une coque de noix, un joujou, un chapeau d'enfant. Remportez-moi ça, et apportez-en un plus grand.

– Pas du tout, proteste Catarina. Celui-ci est à la mode, et je le veux.

– Si vous êtes gentille, vous en aurez un, mais pas avant.

Catarina éclate :

– Sachez, Monsieur, que je ne suis plus une enfant. De plus huppés que vous ont supporté ma façon d'être; j'entends être libre et parler à mon gré.

– Tu as raison, ma chère Cattie. Ce chapeau est affreux, c'est un moule à pâté. Je t'aime de ne pas l'aimer.

– Que vous m'aimiez ou non, j'aime ce chapeau et je l'aurai; sinon, je refuse tous les autres.

– Ta robe, dis-tu? Bien. Tailleur, montrez-la-nous.

Et la scène recommence à propos de la robe : étoffe de mascarade, manches découpées et tailladées. Qu'on la remporte! Catarina se lamente; rien n'y

fait. Le tailleur s'en va, copieusement et pittoresquement injurié, et Petruchio, plein de bonhomie, console Catarina.

— Allons, Cattie mienne, nous irons chez ton père sous ces simples habillements. Nos bourses seront pleines, et pauvres nos habits. C'est l'esprit qui enrichit le corps. De même que le soleil perce les nuages les plus épais, l'honneur brille sous les vêtements les plus humbles. Le geai est-il plus précieux que l'alouette, parce que ses plumes sont plus éclatantes? La vipère est-elle préférable à l'anguille, parce que les zébrures de sa peau plaisent aux yeux? Non, ma bonne Cattie, tu ne perdras rien de ta valeur parce que tu n'auras qu'une pauvre toilette... Partons, il doit être sept heures. Nous arriverons à temps pour dîner.

— J'ose vous assurer, Monsieur, qu'il est presque deux heures. Le souper sera terminé avant que nous arrivions.

— Voyez! Vous êtes toujours à me contredire! Nous ne partirons pas aujourd'hui, et quand je partirai, il sera l'heure que j'aurai dite!

Catarina, jugulée, ronge son frein, mais se tait. Le procédé de Pétruchio a du bon. Elle regimbera encore un peu, mais pas longtemps. Pendant le voyage du retour, Petruchio fait quelques petites expériences :

— Avançons, avançons! Dieu bon! comme la lune a de beaux rayons!

— La lune, dit Catarina, avec raison. C'est le soleil. Il ne fait pas clair de lune, en ce moment.

— Parbleu! ce sera la lune ou les étoiles, ou ce que je voudrai, avant que je fasse un seul pas de plus. Toujours contredire! Toujours contrecarrer!

— Je vous en prie, dit Catarina, impatientée, poursuivons la route, puisque nous sommes venus si loin. Ce sera le soleil, la lune, ce que vous voudrez. S'il vous plaît que ce soit une chandelle de deux liards, c'en est une.

— Je dis que c'est la lune! maintient Petruchio.

— Je le reconnais!

— Alors, tu mens! C'est le soleil béni.

— Dieu soit loué! C'est le soleil béni. Ce sera ce que vous voudrez, et il en sera toujours ainsi pour Catherine.

— La bataille est gagnée, marmotte Petruchio qui tente une autre épreuve.

On rencontre un voyageur sur la route.

— Bonjour, gente madame, dit Petruchio enthousiaste. Dis-moi, Cattie, as-tu jamais vu femme plus fraîche? Des joues de lis et de roses, des yeux étoilés! Chère Cattie, embrasse-la, pour me faire plaisir.

— Jeune fille en bouton, et belle, et fraîche, et douce, dit aussitôt Catarina sans hésiter, où vas-tu? Heureux les parents d'une aussi jolie enfant! Plus heureux l'homme qu'elle épousera!

— Voyons, Cattie, j'espère que tu n'es pas folle? C'est un vieillard ridé, fané et desséché, et non pas une jeune fille, comme tu le prétends.

— Pardonnez, vieux père, l'erreur de mes yeux éblouis par le soleil. Je m'en aperçois maintenant, vous êtes un homme vénérable.

Allons, la tentative de Petruchio a réussi. On arrive chez Baptista pour trouver des gens en liesse. Bianca a épousé secrètement Lucentio, qui a pu prouver qu'il était possesseur d'une solide fortune. Un grand banquet réunit tous les amis de la maison, jusqu'à une charmante veuve qu'Hortensio a épousée pour se consoler de ses déboires auprès de Bianca. Lorsque les dames quittent la salle, les hommes présents taquinent Petruchio, et chacun de vanter la douceur de son épouse aux dépens de Catarina. Que risque-t-on? N'est-elle pas la mégère hargneuse et indomptée? Petruchio, placide, propose de parier : que chacun envoie chercher sa femme. Celui dont la femme obéira gagnera l'enjeu. Lucentio, sûr du succès, ordonne à un valet d'aller dire à Bianca qu'il la demande. Le domestique revient : sa maîtresse répond

qu'elle est occupée et ne peut venir. Hortensio croit devoir prendre quelques précautions :

– Va supplier ma femme de venir sans tarder.

– Ho, ho! dit Petruchio, la supplier! Elle viendra, assurément!

L'ex-veuve fait répondre que son mari est un mauvais plaisant, et qu'elle lui ordonne de venir la trouver.

Petruchio ne se tient pas de joie :

– Gremio, dit-il sans ménagements à son valet, va dire à ta maîtresse que je veux la voir.

Quelques instants se passent. A qui mieux mieux, les invités raillent Petruchio. Quand tout soudain :

– Par Notre-Dame! s'écrie Baptista, voici venir Catarina.

– Que désirez-vous? demande-t-elle gentiment.

– Où sont votre sœur et l'épouse d'Hortensio?

– Assises à causer près du feu.

– Allez les chercher. S'il le faut, amenez-les de force à leurs maris.

Chacun retient son souffle. O merveille! Catarina s'incline et sort. Baptista exulte :

– Que le bonheur t'accompagne, Petruchio. Je veux te donner vingt mille couronnes, comme la dot d'une autre fille, car ce n'est plus du tout la même.

Rentre Catarina, suivie des deux femmes perplexes :

– Cattie, dit brusquement Petruchio, le chapeau que vous portez ne vous va pas. Enlevez-moi cette horreur et foulez-la aux pieds.

Catarina ôte le chapeau sans barguigner, et le jette à terre. Bianca et l'ex-veuve protestent hautement contre cet abus de pouvoir.

– Catarina, je te charge de dire à ces mauvaises têtes ce qu'elles doivent à leurs seigneurs et maîtres.

– Fi, fi! commence aussitôt Catarina. Éclaircissez ce front menaçant et farouche. Ne faites pas des yeux méchants, comme si vous vouliez transpercer votre maître, votre souverain. Cela ternit votre beauté, comme la gelée flétrit les prés. Une femme en colère ressemble à une fontaine troublée, fangeuse : pas un passant, si altéré soit-il, qui veuille s'y rafraîchir. Votre époux est votre maître, votre gardien : c'est lui qui prend soin de vous. La femme s'engage vis-à-vis de son mari aux mêmes devoirs qu'un vassal à l'égard de son suzerain. Si elle se montre maussade, chagrine, colère, acariâtre, elle est rebelle à son seigneur bien-aimé. J'ai eu, moi aussi, un caractère difficile, un cœur hautain. A cette heure, je m'aperçois que nos lances ne sont que fétus de paille, que notre force n'est que faiblesse. Si mon

mari l'ordonne, je suis prête à me mettre à ses pieds, pour peu qu'il y trouve plaisir.

– Voilà ce qui s'appelle une brave fille. Viens, Cattie, m'embrasser. J'ai gagné mon pari. En qualité de vainqueur, je vous souhaite à tous une bonne nuit.

Hortensio et Lucentio se regardent, accablés. Seul un Petruchio peut se vanter de mettre une mégère à la raison.



Roméo et Juliette



LES rues et les ruelles silencieuses de la paisible Vérone du XIVe siècle somnolent entre leurs vieux palais et les hautes murailles qui enclosent leurs grands jardins ombreux. La vie y est souriante et facile; un Della Scala, bienveillant, veille paternellement à la prospérité de la cité; les familles aristocratiques sont entourées d'un nombreux cousinage, de dépendants et de serviteurs loyaux et dévoués. De vieilles querelles héréditaires, dont les causes sont oubliées depuis longtemps, divisent encore les Montaigu et les Capulet; les deux chefs sont assagis et calmés par l'âge, mais leurs fils et leurs neveux, jeunes gens bouillants et pétulants,

sans parler des serviteurs, toujours prêts à faire les matamores et les fiers-à-bras, troublent souvent le repos de la ville, et le prince, excédé, a juré que toute nouvelle rixe serait punie de mort.

Le jeune Roméo donne à son père et à sa mère bien des soucis. Il augmente par ses larmes la fraîche rosée du matin; il ajoute par ses soupirs des nuages aux nuages; il fuit ses meilleurs amis, le sage Benvolio et le frivole Mercutio, pour errer dans les bois avant l'aube. C'est qu'il est amoureux de la belle Rosaline, aussi cruelle que belle, et qu'il ne peut que se morfondre devant son dédain.

Benvolio apprend que Rosaline est conviée avec beaucoup de seigneurs et de dames à une fête chez le noble Capulet, dont la fille Juliette est recherchée en mariage par le gentil Paris.

– Vas-y, dit-il à Roméo, et compare le visage de celle que tu aimes avec quelques-uns de ceux que je te montrerai, et tu devras convenir que ton cygne n'est qu'un corbeau.

– J'irai, dit Roméo avec feu, mais afin de jouir de la splendeur de celle que j'adore.

Et les deux étourdis projettent de se rendre, travestis et masqués, chez l'ennemi invétéré de leur famille, car Roméo est l'héritier des Montaigu, et le

palais des Capulet la dernière maison où il devrait se montrer.

Cependant, valets et servantes se bousculent en pressant les derniers préparatifs. Le vieux Capulet souhaite la bienvenue à ses invités, plaisante, taquine les dames, donne aux serviteurs des ordres contradictoires et rappelle des souvenirs de jeunesse. La musique joue : les danses commencent. Et Roméo, déguisé en pèlerin, demande soudain à un valet :

– Quelle est cette dame qui enrichit la main de ce cavalier? Ainsi posée sur la joue de la nuit, elle ressemble à un riche joyau qui pare l'oreille d'un Ethiopien. Elle apprend aux torches à brûler avec éclat! Dès que la danse sera finie, je donnerai à ma main profane le bonheur de frôler la sienne.

Ces paroles sont entendues par un neveu du seigneur Capulet, Tebaldo, qui, reconnaissant la voix d'un Montaigu, tempête et envoie chercher sa rapière; il veut venger l'affront fait à la maison de son oncle, tandis que celui-ci, plus pacifique, lui impose vertement la patience :

– Vous voulez me contrarier? Vertubleu, vous choisissez bien votre temps. Vous êtes un fanfaron. Tenez-vous tranquille, sinon... Ah! mon petit coq, vous voulez vous dresser sur vos ergots. Tu me feras

le plaisir de donner congé à ces mines farouches, qui sont mal à leur place au milieu d'une fête.

Tebaldo, furieux et bougon, se retire en jurant qu'il n'en restera pas là, et à ce moment la danse s'achève.

A la faveur de son déguisement, Roméo s'est approché de la danseuse qu'il a remarquée et commence un marivaudage en style précieux :

— Si ma main, soupire-t-il, indigne de tant d'honheur, profane par son rude contact la vôtre, je sais un moyen d'expier ce sacrilège : mes lèvres sont prêtes à l'effacer par un tendre baiser.

— Bon pèlerin, répond la malicieuse Juliette, vous faites injure à votre main, qui n'a montré qu'une dévotion conforme aux usages; les saints eux-mêmes ont des mains qu'effleurent les mains des pèlerins, et un serrement de mains, tel est le baiser des pieux porteurs de palmes.

— Mais les saints n'ont-ils pas des lèvres, poursuit Roméo, et les pieux porteurs de palmes aussi?

— Oui, bon pèlerin, des lèvres qu'ils doivent utiliser pour leurs prières.

— En ce cas, chère sainte, exaucez la prière de mes lèvres, de crainte que leur foi ne tourne en désespoir.

— Les saints ne bougent pas, dit Juliette, qui connaît le jeu des reparties spirituelles, mais ils

exaucent cependant les prières qui leur sont adressées.

Et le dialogue se poursuivrait si Juliette n'était invitée par sa vielle nourrice à se rendre auprès de sa mère, la signora Capulet.

Roméo interroge aussitôt la grosse commère réjouie et bavarde et apprend, consterné, que c'est à une Capulet qu'il a adressé ses déclarations. Il se laisse entraîner par Benvolio et prend congé de son hôte, qui veille au départ des invités. Juliette, rêveuse et curieuse, est revenue et interroge adroitement la nourrice :

– Dis-moi, nourrice, quel est ce gentilhomme là-bas?

– C'est le fils et l'héritier du vieux Tiberio.

– Et celui qui passe la porte?

– C'est, je crois, le jeune Petruchio.

– Et celui qui le suit, tiens, là-bas, et qui n'a pas voulu danser?

– Ah! je ne sais pas.

– Va demander son nom et, ajoute-t-elle à demi-voix, s'il a déjà pris femme, jamais je ne prendrai d'époux!

– Son nom est Roméo, dit la nourrice en revenant, et c'est un Montaigu, le fils unique de votre grand ennemi.

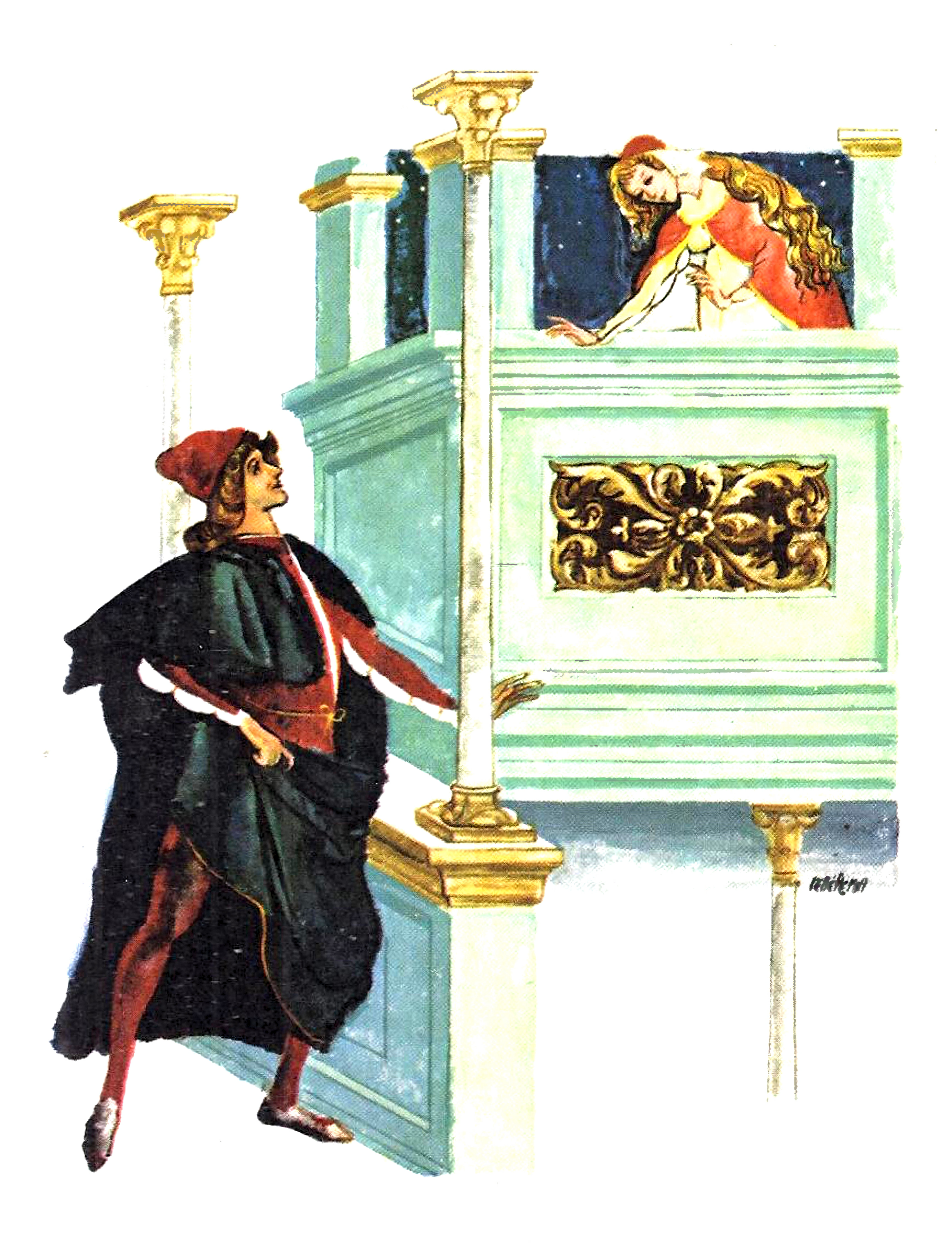
– Mon seul amour est donné au seul objet que je doive haïr! O toi que j'ai vu trop tard sans te connaître! ô toi que j'ai trop tard connu! Quel amour monstrueux vient de naître en mon cœur! Il me faut aimer un ennemi détesté.

– Que dites-vous? Que dites-vous? s'enquiert la nourrice.

– Des vers que je viens d'apprendre, il n'y a qu'un instant, de quelqu'un qui dansait avec moi! répond Juliette, qui tient à garder son secret, car elle connaît les bavardages inconsidérés de la nourrice. Et, la fête étant finie, elles quittent la salle.

Roméo, cependant, n'est pas allé bien loin; il a réussi à perdre le sage Benvolio, a longé le mur du jardin des Capulet et, après avoir murmuré sentimentalement : « Puis-je aller plus avant quand mon cœur est ici? » il escalade agilement la muraille et saute dans le verger, tandis que Benvolio, rejoint par le malin Mercutio, attribue sa fuite au désespoir que lui cause son amour pour Rosaline.

Délivré de leur poursuite, Roméo erre dans le jardin, rêvant de Juliette. Et tout à coup, une fenêtre s'ouvre doucement, et Juliette paraît et s'accoude au balcon. Elle aussi est agitée et inquiète; et tandis que Roméo, tapi dans l'ombre, la compare à l'aurore et la fenêtre à l'orient, accuse la blanche lune de pâlir



... et Juliette paraît et s'accoude au balcon. *Page 60.*

de jalousie parce que Juliette est plus belle qu'elle, suppose que les deux plus brillantes étoiles du firmament éclairent les yeux de la belle, envie le gant qui a le bonheur de toucher sa joue, la jeune fille soupire doucement :

– Hélas! pauvre de moi! Roméo! pourquoi es-tu Roméo? Renie ton père, ou renonce à ton nom. Ou bien, promets de répondre à mon amour et je ne serai pas plus longtemps une Capulet.

Roméo est sur le point de se montrer, mais Juliette poursuit :

– Ce n'est que ton nom qui est mon ennemi! Tu es toi-même, et non pas un Montaigu. Qu'y a-t-il dans un nom? La fleur que nous nommons la rose sous tout autre nom sentirait tout aussi doux. Ton nom, Roméo, ne fait pas partie de toi.

– Je te prends au mot, dit l'audacieux en s'avançant. Appelle-moi seulement ton amour, et je serai rebaptisé! Je ne veux plus désormais être Roméo.

Juliette est à la fois confuse d'avoir ainsi trahi son secret et effrayée du danger que court Roméo, si quelqu'un des Capulet le découvre.

– Bah! dit l'amoureux. J'ai franchi ces murailles avec les ailes légères de l'amour; et il y a plus de périls dans tes yeux que dans vingt de leurs épées.

Regarde-moi seulement avec tendresse, et je serai cuirassé contre leur inimitié.

– Volontiers, dit la pauvre Juliette, rougissante et troublée, je voudrais observer les convenances, et nier ce que tu m'as entendu dire! Mais adieu les cérémonies. M'aimes-tu, gentil Roméo? Je sais que tu vas dire oui, et je ne demande qu'à te prendre au mot. Si tu m'aimes, déclare-le loyalement. Et si tu trouves que je suis trop aisément conquise, eh bien! je ferai la capricieuse, je froncerai le sourcil, je dirai non pour te fournir l'occasion de me supplier; mais autrement, je ne le ferai pour rien au monde. Si tu n'avais pas surpris à mon insu l'expression sincère de mon amour, j'aurais été plus réservée; mais, crois-moi, je suis plus sincère que celles qui se montrent prudentes.

– Roméo, comme tout amoureux poète, prend à témoin de sa sincérité la lune charmante qui met une petite pointe d'argent au bout des branches des arbres fruitiers; il est prêt à tous les serments; mais Juliette, un peu mélancolique, l'arrête :

– Je ne puis tirer aucune joie de l'engagement de ce soir, dit-elle, doucement; il est trop soudain, trop précipité, trop téméraire. Bonne nuit! Qu'un bonheur aussi doux que celui qui emplit mon cœur descende sur toi!

– Je ne voudrais pas partir, hasarde Roméo, sans que tu échanges ton vœu de fidèle amour contre le mien.

– Je t'ai donné le mien avant que tu l'eusses demandé, dit Juliette, que sa nourrice appelle à voix haute de l'intérieur de la chambre. Me voici, bonne nourrice. Cher Montaigu, attends quelques minutes, je reviens.

Elle disparaît un instant pour revenir à la fenêtre et rappeler Roméo.

– Fais-moi porter demain, par quelqu'un que je t'enverrai, un mot qui m'apprenne où et quand tu veux que la cérémonie de notre mariage s'accomplisse. Et je te suivrai à travers le monde entier!

– Ma chérie! dit Roméo.

– D'ici à ce moment, il va s'écouler vingt ans. Il est presque matin! Bonne nuit! Je voudrais te dire bonne nuit jusqu'à demain!

– Que le sommeil, dit Roméo, reste seul, descende sur tes yeux, et la paix dans ton cœur. Je vais me rendre à la cellule de mon pieux confesseur pour implorer son aide et lui dire mon heureuse fortune.

Ce pieux confesseur vivait saintement dans un pauvre ermitage à quelque distance de Vérone. Sa vie s'écoulait entre les prières, la cueillette des plantes dont il fabriquait maint remède salutaire, et les

quelques visites qu'il recevait de jeunes amis dont il était le conseiller et le guide spirituel. A la pointe de l'aube, il était déjà, en froc de laine brune, un grand panier au bras, parti en quête des plantes familières, tournant dans sa tête mille pensées gracieuses et innocentes :

– Le matin aux yeux gris, ruminait-il à demi-voix, sourit à la sombre nuit. Il me faut emplir ma corbeille d'herbes et de fleurs aux sucs précieux. Grande est la puissance qui réside dans les herbes, les plantes et les pierres, mais que de dangers aussi! Cette petite fleur contient un poison en même temps qu'un remède. Il en est de l'homme comme de ces plantes!

Une voix interrompit cette méditation quotidienne :

– Bonjour, mon père.

– Bénédicité! répond aussitôt le frère Laurent. Quelle voix matinale m'envoie ce doux salut? Mon fils Roméo, ta visite à cette heure me fait craindre quelque agitation en ton cœur.

Le saint homme n'était pas sans savoir quelle folle passion affichait hier encore son pénitent pour la belle et cruelle Rosaline.

– Je vais tout te conter, dit bien vite Roméo, dans le style alambiqué des galants du temps. Je suis allé à une fête chez mon ennemi, et j'y ai été blessé

par quelqu'un qui a été blessé par moi; notre guérison à l'un et à l'autre dépend de ta sainte médecine, je n'ai point de haine, car ma prière s'étend aussi à mon ennemi.

– Parle en termes clairs, mon bon fils!

– Eh bien, sache donc que j'aime la fille du riche Capulet, qu'elle m'aime de retour, que tout est conclu entre nous et que je te prie de consentir à nous marier aujourd'hui.

– Bienheureux saint François! quel changement est-ce là? s'écrie frère Laurent, invoquant, les yeux au ciel, le fondateur de son ordre. Cette Rosaline que tu aimais tant, l'as-tu donc oubliée si vite? Jésus Maria! De quel déluge de larmes n'as-tu pas lavé tes joues creusées par le chagrin? Le soleil n'a pas encore aspiré le brouillard amassé par tes soupirs, tes gémissements emplissent encore mes vieilles oreilles. Tiens, là, sur ta joue, je vois la trace d'une ancienne larme que tu n'as pas eu le temps d'essuyer! Et c'est ainsi que tu as changé!

– Tu m'as souvent reproché mon amour pour Rosaline, murmure Roméo, que les douces malices de frère Laurent n'enchantent pas.

– Ta folie pour elle, non pas ton amour, mon fils. Mais j'ai une raison pour t'assister, dit le vieillard, qui a eu le temps de penser que ce mariage

inattendu marquerait peut-être la fin de l'inimitié des deux familles. Suis-moi, jeune inconstant, prudemment et lentement. Ils trébuchent souvent, ceux qui courent trop vite.

Ce même matin, Juliette, prévenue, rencontre Roméo dans la cellule du frère Laurent, qui marie les deux amoureux en appelant le sourire des cieux sur cette union; après quoi elle retourne chez son père, tandis que Roméo rejoint ses amis. Ceux-ci continuent à le larder de railleries piquantes sur ses airs d'amoureux transi : les jeux de mots pleuvent; on rit aux éclats quand survient, entouré d'amis et de serviteurs, le bouillant Tebaldo, à l'allure provocante et hautaine. Malgré les tentatives de Benvolio le raisonnable, malgré les protestations de Roméo qui est trop heureux pour chercher querelle même à un Capulet – un nom, dit-il, de façon un peu ambiguë, qui lui est aussi cher que le sien propre – le turbulent Mercutio accepte le défi de Tebaldo, dégaine, et tombe blessé à mort, une dernière plaisanterie aux lèvres. Roméo, atterré par le chagrin, car il aimait chèrement Mercutio, voyant revenir Tebaldo vivant et triomphant, oublie la défense du prince, la parenté du meurtrier avec sa bien-aimée Juliette, pour ne penser qu'à venger son ami. Un court combat corps à corps, et Tebaldo tombe mort.

Les citoyens accourent, arrêtent Benvolio qui a pu, non sans peine, persuader à Roméo de s'enfuir, et qui fait au prince le récit de la bagarre, ponctué par les lamentations de la signora Capulet, pleurant son neveu Tebaldo et criant vengeance! Le prince jure de rester sourd aux supplications et aux prières, et exile de la ville Roméo, dont la tête est mise à prix s'il s'avise de revenir à Vérone.

Voici donc Juliette veuve aussitôt que mariée. Cependant, elle ignore encore son terrible malheur. Elle attend la nourrice qui est allée aux nouvelles et rêve à la venue prochaine de Roméo. Mais quel est ce bruit de lamentations confuses, de paroles entrecoupées et dépourvues de sens, ce récit si enchevêtré que Juliette croit d'abord comprendre que c'est Roméo qui a été assassiné! Quelles alternatives d'angoisse et de joie, de soulagement et de désespoir! Banni! Roméo est banni! Il se cache dans la cellule du frère Laurent, et la nourrice l'ira chercher pour qu'il vienne, dès qu'il fera nuit, prendre congé de Juliette éplorée, avant de partir pour l'exil.

Désespéré par la sentence du prince, Roméo, à demi-fou, veut mourir. Son saint confesseur le morigène longuement, lui fait entrevoir que son exil à Mantoue, ville proche de Vérone, lui permettra de recevoir fréquemment des nouvelles de Juliette et que

les choses peuvent s'arranger. Un peu réconforté, Roméo attend l'obscurité pour faire à Juliette ses derniers adieux.

De son côté, le seigneur Capulet a reçu la visite du jeune Paris, très épris de sa fille, et qui vient s'enquérir des sentiments de Juliette à son égard.

– Les événements, dit le seigneur Capulet, pour qui le cœur d'une fillette est peu de chose, ont tourné si malheureusement que nous n'avons pas eu le loisir d'interroger notre fille; mais elle se laissera diriger par moi, je vous en réponds. Femme, quel jour sommes-nous? Lundi. Bien. Avertissez Juliette que jeudi prochain elle sera mariée au noble comte Paris. Sans aucun étalage; notre deuil est trop récent. Là-dessus, je vous congédie; adieu, monseigneur. Femme, allez préparer Juliette à ce mariage. Bonne nuit à tous. Il est de bon matin.

A l'autre bout de la maison, sur un balcon que nous connaissons bien, dominant un jardin baigné de clair de lune, les deux époux désespérés attendent en tremblant le lever du jour qui doit arracher Roméo des bras de Juliette.

– Veux-tu donc partir? Le jour est loin encore. C'était le rossignol, et non l'alouette, dont le chant a percé ton oreille craintive. Il chante toutes les nuits

sur le grenadier que tu vois là-bas. Crois-moi, mon amour, c'était le rossignol.

– C'était bien l'alouette, messagère du matin, soupire Roméo, et non le rossignol. Regarde, bien-aimée, ces bandes de lumière jalouse qui dans le ciel d'orient bordent les nuages qui voudraient se séparer. Les flambeaux de la nuit sont consumés, et le jour joyeux se dresse sur la pointe du pied au sommet des montagnes brumeuses. Il me faut partir et vivre, ou rester et mourir.

– Cette lumière n'est pas la lumière du jour; je le sais bien, moi. C'est quelque météore que le soleil envoie pour te servir de torche cette nuit et t'éclairer sur la route de Mantoue. Reste encore un peu, tu n'as pas besoin de partir.

– Que je sois pris, que je sois mis à mort; je suis heureux, tu le veux! J'ai plus de désir de rester que je n'ai d'envie de partir. Viens, mort, et sois la bienvenue! Causons, ma chère âme, il n'est pas encore jour.

– C'est le jour, c'est le jour! pleure aussitôt Juliette apeurée. Pars, fuis loin d'ici. C'est bien l'alouette qui lance ainsi des notes discordantes, perçantes. Il y a des gens qui prétendent que l'alouette chante harmonieusement. Cela n'est pas, puisqu'elle nous sépare et te chasse d'ici par ses fanfares en

l'honneur du jour. Pars maintenant! La lumière croît de plus en plus!

– Adieu, adieu! Un baiser et je descends.

– Il faut, dit Juliette, que tu me fasses savoir de tes nouvelles chaque jour, à toutes les heures; car, dans une seule minute, il y a bien des jours. Oh! que je serai vieille avant de revoir mon Roméo! Mon âme est pleine de noirs pressentiments. Maintenant que tu es en bas, il me semble que je te vois comme un mort au fond d'une tombe.

– Adieu! crie Roméo, à bout de courage, en s'enfuyant, et Juliette ne peut même pas savourer en paix son chagrin, car la signora Capulet, envoyée par son époux, entre à ce moment dans la chambre, un peu surprise de trouver sa fille déjà levée. Attribuant à la mort du cousin Tebaldo les larmes qui brillent encore dans les yeux de Juliette, elle lui expose longuement les projets de vengeance contre le meurtrier Roméo, puis, pour égayer la pauvre enfant, elle lui annonce son mariage tout proche avec le beau et brave cavalier Paris, en l'église de Saint-Pierre.

Après cette nuit de détresse, la malheureuse Juliette perd toute patience. Elle refuse le mari que lui impose son père. Celui-ci la traite d'abord en enfant gâtée qui ne sait ce qu'elle veut, puis, devant

des refus réitérés, et dans une scène d'une violence et d'une véhémence brutales, il éclate en malédictions, menace et injurie Juliette et part en faisant claquer les portes, suivi de sa femme affolée.

Meurtrie et endolorie, Juliette décide d'aller demander conseil au frère Laurent, et se dirige vers le petit ermitage, témoin de son mariage. Frère Laurent a déjà un visiteur; c'est Paris, qui vient lui faire part de son union proche avec la fille des Capulet. Cette nouvelle laisse perplexe le bon religieux, qui renvoie bien vite Paris pour donner toute son attention à sa pénitente. Que faire? Juliette se dit prête à tout et le frère Laurent, pesant ses paroles et réfléchissant longuement, combine un projet :

– Tiens bon, dit-il, sois gaie et consens au mariage. C'est demain mercredi; ne laisse pas ta nourrice coucher dans ta chambre. Prends cette fiole et, une fois au lit, bois la liqueur qu'elle contient; aussitôt, ton pouls s'arrêtera, nul souffle, nulle chaleur n'attesteront que tu vis; le rose de tes joues et de tes lèvres se changera en cendre; tes membres froids, raides, immobiles, paraîtront comme morts; quarante-deux heures tu resteras ainsi figée sous cette apparence de mort, mais tu te réveilleras ensuite d'un agréable sommeil. Or, le matin de tes noces, on te trouvera morte et alors, selon la coutume du pays,

on te portera, le corps à découvert dans ta bière, vêtue de ta plus belle toilette, au caveau où sont ensevelis les Capulet. En même temps, Roméo sera avisé de notre stratagème; il viendra ici; lui et moi, nous épierons ton réveil et, le soir même, il t'emmènera à Mantoue. Tu seras délivrée de tout, si aucune faiblesse féminine ne te fait perdre courage au moment d'agir.

– Donne, dit Juliette, intrépide. Ne me parle pas de crainte; l'amour me donnera du courage, et le courage du secours. Adieu, cher père.

La journée du lendemain passe vite; le seigneur Capulet veille lui-même aux apprêts du repas; sa fille, après sa visite au confesseur, a imploré son pardon; la signora Capulet a présidé au choix des ajustements; la nourrice s'agite et Juliette l'envoie reposer. Restée seule, celle qui, hier encore, n'était qu'une enfant heureuse et choyée, affronte bravement la pire angoisse :

– Adieu! dit-elle à sa mère. Dieu sait quand nous nous reverrons. Je sens un frisson de terreur qui glace en moi la chaleur de la vie. Si je les rappelais pour me rassurer? Mais non! Je dois jouer seule ma scène macabre. Que ferai-je demain si ce breuvage n'agit pas? Devrai-je donc être mariée? Non, voici à portée de ma main un poignard qui s'y opposera.

Mais si c'était là un poison que m'a donné frère Laurent pour me faire mourir dans la crainte d'être déshonorée, puisqu'il m'a déjà mariée à Roméo? Non, c'est impossible, tout le monde sait que c'est un saint homme; je ne veux pas accueillir une aussi mauvaise pensée. Et qu'arrivera-t-il si je m'éveille dans la tombe avant l'heure où Roméo viendra me délivrer? Ne mourrai-je pas étouffée, ou, si je vis, ne deviendrai-je pas folle de terreur au milieu des morts et des esprits qui reviennent à certaines heures de la nuit? Est-ce que je rêve? Je viens, Roméo; c'est pour toi que je bois ceci!

Et la courageuse enfant se jette sur son lit et vide d'un trait le flacon.

Cependant, chez les Capulet, on se rue en cuisine; le soleil est à peine levé, et déjà marmitons de courir, qui avec des broches, qui avec des bûches et des paniers. On annonce le comte Paris, qui, galamment, vient donner une aubade. On dépêche la nourrice pour éveiller Juliette et la parer. Et soudain, retentissent des clameurs de désespoir : étendue sur son lit, froide et pâle, tout habillée, Juliette n'a pas répondu aux appels, et la nourrice frénétique, la mère douloureuse, le père inconsolable précèdent de bien peu le vaillant comte Paris et ses musiciens, puis le frère Laurent. Pleurs et lamentations retentissent,

jusqu'à ce que le pieux ermite, prêchant la soumission et la résignation à tous, organise de somptueuses funérailles. Les musiciens remettent leurs flûtes dans leurs étuis, mais, pour que rien ne se perde, ils décident d'attendre l'arrivée des pleureurs du convoi funèbre et de se joindre à eux pour le dîner.

Exilé à Mantoue, Roméo espère des nouvelles de Juliette et, en attendant, il fait des rêves joyeux et nourrit des pensées riantes. Entre Balthazar, son serviteur, qui revient tout droit de Vérone et qui ignore le stratagème du frère Laurent. Il annonce d'un trait à son maître la funèbre nouvelle :

– J'ai vu, dit-il, déposer Mme Juliette dans le caveau de ses ancêtres et j'ai fait aussitôt diligence pour venir vous le dire.

– Est-il vrai? répond Roméo avec le calme du complet désespoir. N'as-tu pas de lettres pour moi de la part du Frère? Non? N'importe. Va me louer des chevaux. Je partirai d'ici ce soir. Juliette, je dormirai cette nuit à tes côtés. Cherchons-en les moyens. Je me rappelle un apothicaire que j'ai vu dernièrement, déguenillé, l'air affamé; au plafond de sa pauvre boutique pendaient une tortue, un alligator empaillé; sur les rayons poudreux, quelques misérables boîtes vides, des graines moisies, des pots de faïence verte, épars, pour faire montre. Et j'ai pensé,

devant cette pénurie : si un homme avait besoin d'un poison dont la vente à Mantoue est punie de mort, ici demeure le pauvre diable qui le lui vendrait. Holà ! apothicaire !

Moyennant quarante ducats, Roméo achète au pauvre hère un poison capable de dépêcher vingt hommes dans l'autre monde et part aussitôt pour Vérone. Le frère Laurent vient d'apprendre par son messager que la lettre qu'il avait envoyée à Roméo a été arrêtée par un de ces barrages sanitaires si fréquents à l'époque des épidémies de peste. Il se hâte de gagner le cimetière où Juliette s'éveillera dans trois heures, pauvre corps vivant enfermé dans la tombe des morts ! Il est vieux et cassé, chargé d'un lourd levier de fer et, malgré sa diligence, ne va pas bien vite. Paris, pleurant sa douce fiancée, l'a précédé et jonche de fleurs le tombeau de Juliette qu'il arrose de larmes. C'est là que le surprendrait Roméo, porteur d'une pioche dont il soulève la dalle du sépulcre, si Paris ne s'était dissimulé au bruit de ses pas pour surgir, menaçant, quand il reconnaît le Montaigu. Si près de la mort, Roméo ne veut pas se rendre coupable d'un autre péché ; il conjure Paris de s'éloigner ; mais le triste amoureux de Juliette le provoque en l'outrageant, les deux jeunes gens se battent et Paris tombe mortellement blessé, en suppliant

qu'on le dépose à côté de Juliette qu'il a aimée.

Alors seulement Roméo le reconnaît et se souvient, comme en un rêve, d'avoir entendu dire que Paris devait épouser Juliette.

– Je vais, dit-il, t'ensevelir dans un glorieux tombeau, car la beauté de Juliette fait de ce caveau une salle de fêtes brillante de lumière. Chère Juliette! je veux habiter avec toi, et jamais plus je ne quitterai ce palais ténébreux. Regardez-la, mes yeux, pour la dernière fois. Embrassez-la, mes bras, d'une dernière étreinte! Pilote désespéré, précipite sur les rochers où elle se brisera ta barque fatiguée par les tempêtes. Je bois à mon amour! Honnête apothicaire, tes drogues sont rapides!

Et, couché aux pieds de Juliette, Roméo rend le dernier soupir, tandis qu'à l'autre bout du cimetière, essoufflé et trébuchant, frère Laurent apprend de la bouche de Balthazar que son maître est depuis une grande demi-heure seul au tombeau des Capulet. En proie aux plus sombres craintes, le vieillard s'approche du monument. Quel est le sang qui en souille l'entrée? Quelles sont ces épées qui gisent sur le sol? Ciel! Roméo tout pâle et Paris ensanglanté! Et, sous les yeux atterrés du vieil ermite, Juliette tressaille et entr'ouvre les yeux. Elle murmure doucement :

– O secourable frère! Où est mon seigneur? Je me rappelle bien en quel lieu je devais m'éveiller, et j'y suis. Mais où est mon Roméo?

– Dame, dit le frère Laurent, le cœur plein de pitié, un pouvoir trop grand pour nous a traversé nos desseins. Partons d'ici, j'entends du bruit. Ton époux, hélas, est là, couché mort près de toi, et Paris aussi. Viens, je n'ose rester plus longtemps, la garde arrive. Je te placerai dans un couvent de saintes nonnes, mais fuyons.

– Pars d'ici, toi, car moi, je ne m'en irai pas, dit Juliette avec sang-froid.

Comme Roméo au reçu de la tragique nouvelle, son parti est pris. Elle n'hésite, ni ne tremble. Que vois-je? poursuit-elle, tandis que le frère s'éloigne. Une coupe que serre encore la main de mon bien-aimé? C'est donc le poison qui a mis fin à ses jours. O méchant! Il a tout bu, sans m'en laisser une goutte qui m'aide à le suivre. Peut-être y a-t-il encore assez de poison sur tes lèvres, pour me faire mourir si je te donne un dernier baiser?

– Conduis-nous, petit, dit une voix rude à quelque distance. De quel côté dis-tu que c'est?

– Du bruit? Je vais me hâter. Toi, tu te trouves là bien à point, continue Juliette en tirant de son

fourreau le poignard de Roméo. Rouille-toi dans cette blessure, donne-moi la mort!

Et elle se laisse tomber, inanimée, sur le corps de Roméo.

Ils meurent comme ils ont vécu, les amants de Vérone, les deux enfants qui s'aiment par-dessus tout, séparés, mais unis.



Le Songe d'une Nuit d'Été



LA plus courte nuit de l'été — la nuit du solstice — bien avant que les chrétiens en fissent la nuit de la Saint-Jean, appartenait aux fées, aux sylphes et aux lutins qui dansent et s'ébattent dans les bois au clair de la lune. Mais il y eut une année néfaste où les légers esprits n'étaient pas d'humeur joyeuse : leur roi, Obéron, était brouillé avec la reine Titania, qui refusait de donner à son époux un enfantelet, ramené des Indes, fils d'une de ses compagnes et dont il voulait faire son page. Chaque fois qu'ils se rencontraient, la dispute reprenait et s'envenimait, si bien que les sylphes, effrayés, se cachaient dans les épis

de blé. Puck, l'esprit malin et fripon, qu'on appelle en Angleterre Robin-bon-diable, le bouffon d'Obéron, qui se plaît à faire peur aux filles du village, à écrémer le lait, à taquiner les ménagères, qui se change en feu follet pour égarer la nuit les voyageurs et se rire de leur inquiétude, Puck eut beau veiller sur les pas de son maître, il ne put éviter la fatale rencontre dans les bois d'Athènes, justement la veille des noces du duc Thésée avec Hippolyte, reine des Amazones. Titania refusa, cette fois encore, de céder le bambin qui faisait sa joie et qu'elle couronnait de fleurs; courroucée, elle rassembla autour d'elle ses fées et s'éloigna avec dignité. Obéron, furieux, jura de se venger :

– Puck, dit-il, viens ici. Tu vas aller me cueillir la petite fleur pourpre que les jeunes filles appellent « aise du cœur », ou bien « pensée ». Je te l'ai montrée une fois.

« Le suc de cette fleur, posé sur ses paupières endormies, vous rend une femme ou un homme follement amoureux de la première créature vivante qui s'offre à ses regards. Apporte-moi cette fleur sans tarder.

– J'entourerai d'une ceinture le globe de la terre en quarante minutes, dit Puck empressé, et il disparut, pendant qu'Obéron murmurait :

– Quand j'aurai le suc de cette plante, j'épierai

le moment où Tatania sera endormie, et j'en laisserai tomber une goutte sur ses yeux. Le premier objet qu'elle verra à son réveil, fût-ce un lion, un ours, un loup ou un taureau, une guenon agitée ou un singe affairé, elle le poursuivra avec un cœur plein d'amour. Et je ne la désensorcellerai que lorsqu'elle m'aura cédé son page.

Cette nuit-là, le bois d'Athènes était plein de nocturnes promeneurs. Les noces de Thésée étant proches, ses bons sujets préparaient la fête, et surtout la représentation d'une belle pièce, *La lamentable Comédie et la très tragique Mort de Pyrame et Thisbé.* Selon la coutume, les acteurs étaient des artisans de la ville qui s'étaient distribué les rôles : Nick Bottom, le tisserand, s'était octroyé le rôle du jeune premier, car il se jugeait séduisant et prenait des airs avantageux; François Flûte, le raccommodeur de soufflets, ferait la tendre Thisbé : il est vrai qu'il avait de la barbe, mais il devait porter un masque, et prendre une voix flûtée. Le maigre tailleur serait la mère de Thisbé; le chaudronnier et le charpentier, les pères des deux amoureux, et le menuisier tiendrait le rôle du lion, cause du dénouement tragique de la pièce. Snug, le menuisier, ayant la mémoire lente, demanda son rôle écrit afin de l'apprendre à l'avance. Mais il suffisait de bien rugir.

Bottom, qui avait de ses capacités une conception flatteuse, avait déjà offert de jouer aussi le rôle de Thisbé.

– Vous verrez comme je saurai adoucir ma voix, avait-il dit en minaudant.

Il offrit maintenant de se charger du rôle du lion :

– Je rugirai si bien que ce sera plaisir de m'entendre. Le duc demandera : « Encore ! qu'il rugisse encore ! ».

– Mais, objecta le charpentier, si tu jouais trop bien le rôle, tu épouvanterais la duchesse et toutes les dames. Il y aurait de quoi nous faire pendre tous !

– Je te l'accorde, mais je te promets de rugir avec le doux roucoulement de la colombe; on croira entendre le rossignol.

– Nenni, nenni, dit raisonnablement le charpentier, qui était aussi le régisseur; tu ne peux pas jouer un autre rôle que celui de Pyrame. C'est un homme d'une figure aimable, bien fait de sa personne et très comme il faut. Tu vois bien qu'il n'y a que toi pour tenir ce rôle-là.

– Allons, je m'en chargerai ! répondit modestement Bottom, se rendant à de si bonnes raisons.

Et nos honnêtes artisans se donnèrent rendez-vous dans le bois pour répéter sans être gênés par les curieux.

Ils trouvèrent un endroit admirablement adapté à leur nécessité : une scène de gazon vert, et des buissons d'épines tenant lieu de coulisses. Bottom continuait à pérorer :

– Jamais, disait-il avec délicatesse, les dames ne supporteront que Pyrame tire son épée pour se tuer. Mais j'ai un expédient pour tout arranger : nous écrirons un prologue pour prévenir que nous ne nous faisons aucun mal avec nos épées et que Pyrame ne sera pas tué pour de bon. Ajoutons même que Pyrame n'est pas Pyrame du tout, mais bien Bottom, le tisserand.

Le chaudronnier ne voulut pas être en reste. Il suggéra :

– Les dames n'auront-elles pas peur du lion?

– Que Dieu nous bénisse! Un lion parmi les dames! Snug, tu montreras la moitié de ta figure à travers la crinière et tu diras quelque chose dans ce goût : « Mesdames, je vous prierai de ne pas trembler. Je ne suis pas un lion, mais bien un homme tout comme les autres. » Et, pour le prouver, tu déclareras tout net que tu es Snug, le menuisier.

– Mais, dit le metteur en scène, le premier, inquiet, il y a encore deux points délicats : c'est d'introduire le clair de lune dans une chambre, car Pyrame et Thisbé se rencontrent au clair de lune.

– Voyez l'almanach! s'il y a de la lune, nous laisserons ouverte une fenêtre de la grande salle où nous jouerons; ou bien un homme pourra entrer avec une lanterne, et dire qu'il figure le personnage du clair de lune.

– L'autre difficulté, c'est que Pyrame et Thisbé, dit l'histoire, se parlaient à travers la fente d'un mur.

– Jamais, dit le charpentier, découragé, jamais tu ne pourras amener une muraille sur la scène. Qu'en penses-tu, Bottom, mon gaillard?

– Le premier venu peut représenter un mur, il n'a qu'à avoir sur lui un peu de plâtre ou de crépi pour figurer la muraille, et puis tenir ses doigts comme ça, tiens; et, à travers ces fentes, Pyrame et Thisbé pourront causer à voix basse.

Tout étant réglé, ils récitèrent leurs rôles, plutôt mal que bien, estropiant les mots et faisant les contresens les plus risibles. Puck, qui passait par là, tendit l'oreille :

– Quoi, une pièce en train? Je veux être auditeur, et peut-être même acteur, si j'en trouve l'occasion! Voici un bien étrange Pyrame!

Le malicieux esprit guetta l'infortuné Bottom, dissimulé derrière un buisson où il attendait sa réplique et, lestement, lui planta entre les épaules une superbe

tête d'âne. Ainsi affublé, Bottom s'avança, inconscient, et soupira une phrase tendre à l'adresse de Thisbé. A la vue de cet être extravagant, les acteurs s'éparpillèrent de tous côtés, criant au prodige, poursuivis par Puck qui riait aux éclats, les houspillait, hennissant, aboyant, grondant, rugissant à leurs trousses, cependant que Bottom, resté seul dans cette inexplicable panique, se mettait à chanter à tue-tête pour se donner du courage.

Cette voix discordante éveilla Titania, endormie sous un arbre et, le charme opérant, elle tomba instantanément amoureuse du lourdaud à tête d'âne. La voilà pâmée d'admiration :

— Ah! je t'en prie, aimable mortel, chante encore! Mon oreille est amoureuse de tes chants, mes yeux sont épris de tes formes, et je te déclare, je te jure que je t'aime.

— Ah! répondit Bottom, un peu embarrassé de la déclaration. Si j'avais seulement assez d'esprit pour sortir de ces bois...

— Je ne veux pas que tu t'en ailles! Tu resteras ici, que tu veuilles ou non. Je ne suis pas une fée ordinaire... L'été règne à perpétuité sur mon empire. Viens avec moi. Je te donnerai des fées pour te servir; elles iront jusqu'au fond des eaux te chercher des joyaux précieux; elles chanteront pendant que tu

dormiras sur un lit de fleurs; je saurai te donner la légèreté d'un esprit aérien. Venez, mes fées! Fleur des Pois, Toile d'Araignée, Cosse de Fève, Graine de Moutarde! Soyez prévenantes et aimables pour ce noble seigneur. Dansez devant lui, gambadez à ses yeux; nourrissez-le d'abricots, du tendre fruit des ronces, de grappes vermeilles, de figues vertes; dérobez aux abeilles leurs charges de miel et dévalisez la cire de leurs cuisses, faites-en des flambeaux, que vous allumerez à l'œil radieux du ver luisant et éclairez le coucher et le lever de mon bien-aimé; arrachez les ailes des papillons bigarrés pour écarter de ses yeux endormis les rayons de lune. Allons, faites-lui des révérences et des politesses.

Le balourd n'ouvrait la bouche que pour dire de pitoyables sottises que Titania admirait, charmée. Elle buvait ses paroles, l'installait sur un lit de mousse, caressait sa rude joue poilue, tressait une couronne de roses dont elle ornait les longues oreilles. Lui, sans vergogne, se faisait gratter la tête par Fleur des Pois, ou bien envoyait Toile d'Araignée lui cueillir un chardon.

— Mon doux amour, soupirait Titania, veux-tu entendre de la musique?

— Je mangerais bien, répondait Bottom, un bon picotin d'avoine sèche. C'est bon à mâcher. J'aurais



Titania tressait au lourdaud à tête d'âne une couronne de roses.
Page 86.

aussi envie d'une botte de pois. Il n'y a rien de meilleur!

Et, lorsqu'il eut le désir de dormir, elle le contempla, l'admira, douce et soumise devant le grotesque, elle qui tenait si bravement tête au tout-puissant Obéron.

Cependant, d'autres mortels s'étaient aventurés dans le bois ce soir-là. Un certain Égée, citoyen d'Athènes, était tout à fait en colère contre sa fille Hermia, qui refusait l'époux qu'il lui destinait, Démétrius. Hermia aimait le jeune Lysandre, qui chantait, le soir, des vers d'amour sous sa fenêtre, qui lui donnait des bracelets et des colifichets, des bouquets et des friandises, au lieu que Démétrius n'avait, le sot, fait sa cour qu'au père de sa belle. Hermia résistait à son père et même au duc Thésée qui, tous deux, menaçaient de la faire vestale, car la loi d'Athènes, explique Shakespeare avec plus de fantaisie que de vérité historique, autorisait Égée à disposer ainsi de sa fille. Lysandre étant bien décidé à enlever Hermia plutôt que de la perdre, et tous deux s'étaient donné rendez-vous dans le bois le soir même. Or, une jeune amie d'Hermia, Héléna, aurait voulu être la femme de Démétrius, et toutes deux s'étonnaient :

— Plus je le hais, disait Hermia, plus il s'obstine à me suivre.

Et Héléna :

– Plus je l'aime, plus il s'entête à me détester.

Héléna, ayant su, en confidence, le projet de Lysandre, s'en fut vite prévenir Démétrius pour le faire souffrir, de sorte que les quatre jeunes gens se rendirent au bois séparément, pour se retrouver ou pour s'épier.

Héléna rencontra d'abord Démétrius que, malgré ses protestations, elle suivit en suppliante. Obéron les entendit, et chargea Puck de secouer sur les paupières de l'insensible Athénien quelques gouttes de sa liqueur magique. Puck chercha partout un jeune Grec endormi, et obéit aux ordres de son maître. Hélas! le jeune homme endormi qu'il avait rencontré était Lysandre; quand il s'éveilla, ce fut pour voir Héléna qui s'était égarée et suivait en pleurant le sentier. Incontinent, Lysandre se sentit follement amoureux d'Héléna, jusqu'alors repoussée. Malgré ses reproches, car elle ne pouvait le croire sincère et soupçonnait une cruelle moquerie, il la poursuivit de déclarations enflammées, repoussant Hermia, qui resta seule et abandonnée. Et les voilà tous courant éperdus sous les arbres, Hermia obsédée par Démétrius, Démétrius par Héléna, Héléna par Lysandre, Lysandre par Hermia, tous désespérés de n'être pas aimés, tous persécutés par l'amour d'un être détesté.

Bientôt au courant de la bévue de Puck, Obéron lui reprocha sa maladresse, et Puck de se défendre :

– C'est le destin qui seul gouverne les événements!

Vite, il est chargé d'amener Héléna, tandis qu'Obéron profite du sommeil de Démétrius, harassé, pour enchanter ses yeux. Et, lorsque le charme opère, voilà Héléna à son tour entre deux amoureux transis, prêts à se pourfendre pour la jeune fille, que tous deux dédaignaient hier encore. Hermia, en découvrant la situation nouvelle, s'emporte et accuse Héléna, son amie, de trahison et de perfidie. Toutes deux s'aigrissent et vitupèrent; Lysandre et Démétrius rivalisent de passion pour Héléna, celle-ci, outrée et peinée à la fois, rappelle à Hermia leurs souvenirs lointains :

– Tout est donc oublié, reproche-t-elle, notre amitié de l'école, et l'innocence de notre enfance, quand nous brodions avec nos aiguilles une même fleur, d'après un seul modèle, assises sur un seul coussin, chantant une même chanson sur un même air, comme si nos mains, nos personnes, nos voix et nos âmes n'eussent appartenu qu'à un seul et même corps; c'est ainsi que nous avons grandi comme deux cerises jumelles, et aujourd'hui tu te joins à ces deux hommes pour me bafouer et m'outrager? Tu

as excité Lysandre à s'attacher à mes pas, à vanter par ironie mes yeux et ma beauté! Tu as engagé ton autre amant, Démétrius, qui jusqu'à ce moment me repoussait du pied, à m'appeler nymphe, déesse, divine et rare merveille, beauté céleste et sans prix; et pourquoi? Si je n'ai point autant de grâces que toi, si je ne suis pas aussi favorisée de l'amour, mais réduite à cet excès de misère, d'aimer sans être aimée, je devrais exciter ta pitié, et non tes mépris!

Mais Hermia, de son côté, croit à une comédie qui l'exaspère, et c'est à qui trouvera les plus pittoresques invectives. Lysandre traite son ancienne fiancée de « médecine nauséabonde »; Héléna appelle Hermia « marionnette ». Hermia déclare que, si c'est une allusion à sa taille peu élevée, elle n'est pas si petite que ses ongles ne puissent atteindre les yeux de sa rivale, ce mât de cocagne, cet arbre de mai!

— Empêchez-la de me frapper! supplie Héléna. Quand elle est en colère, elle est aigre et rusée; c'était un petit renard, quand elle allait à l'école.

— Délogez d'ici, clame Lysandre en menaçant celle qu'il adorait il n'y a qu'un instant. Petite naine, grain de chapelet, gland de chêne!

Et Démétrius se fâche, car seul il a le droit d'aimer Héléna et de prendre sa défense. Tous deux en viennent aux mains devant les jeunes filles conster-

nées, mais irréconciliables. Puck a bien travaillé!

Mais Obéron veille : un épais brouillard obscurcit la nuit étoilée; Puck, raillant et provocant, imitant tour à tour la voix des deux rivaux, les entraîne bien loin l'un de l'autre, tant enfin que la fatigue les terrasse et qu'ils tombent à terre, vaincus de nouveau par le sommeil. Et le généreux Obéron charge Puck de presser sur les yeux de Lysandre le suc d'une herbe salutaire qui enlève toute illusion et lui fera oublier l'aventure.

— Lorsqu'ils se réveilleront, dit sagement le roi des fées, toute cette scène fantastique leur paraîtra un vain songe, une vision imaginaire; ils reprendront le chemin d'Athènes dans un commerce d'amitié qui ne finira qu'avec leur vie. Pour moi, je vais rejoindre ma reine. Je désenchanterai ses yeux, elle reconnaîtra l'erreur de sa passion pour le monstre dont elle s'est éprise, et la paix sera rétablie partout. Hâtons-nous, nous pouvons achever cette opération avant le jour.

Puck et Obéron rejoignent le banc de gazon où est vautré le vilain Bottom, dont Titania s'amuse à ceindre les tempes velues d'un chapelet de fleurs, qui s'emperlent de rosée et semblent pleurer leur disgrâce. Doucement, Obéron la gronde et Titania, honteuse, implore son pardon en termes doux et soumis.

Obéron lui demande alors son petit Indien, que Titania lui donne aussitôt.

– Maintenant, je vais corriger l'odieuse erreur de ses yeux, décide Obéron. Après quoi, Puck, tu ôteras le crâne qui a métamorphosé cet artisan athénien, afin qu'il puisse regagner la ville avec les autres, et ne plus songer aux incidents de cette nuit, sinon comme à un cauchemar affreux... Allons, Titania, – et il lui touche les yeux avec une herbe –, éveillez-vous, ma douce reine!

– Mon Obéron, soupire-t-elle, quelles visions j'ai eues! Il m'a semblé que j'étais amoureuse d'un âne!

– Voici, dit le roi qui s'amuse, voici votre amant!

– Comment ces choses ont-elles pu arriver? demande la pauvrette. Comme il me fait horreur à présent!

Preste, Puck enlève à Bottom sa tête d'Aliboron en lui disant :

– Quand tu seras éveillé, vois avec les yeux d'un sot, c'est-à-dire avec les tiens!

Maintenant, l'aube point; la nuit du solstice, la plus courte de l'année, la nuit magique, va finir; tous les esprits de l'ombre se dissipent et s'évaporent. Obéron et Titania sont de nouveaux amis; à la minuit prochaine, ils danseront pour les noces du duc Thésée, et le bonheur sera général, car on mariera

Héléna à Démétrius et Hermia à Lysandre. Le jour se lève; on entend les abois des chiens de Thésée, levé de grand matin. Toutes ces aventures paraissent comme des objets minuscules, ou encore des montagnes lointaines confondues avec les nuées, dit Démétrius. Et Bottom balbutie :

– J'ai eu dans mon sommeil la plus rare et la plus merveilleuse vision. Ah! quel rêve j'ai fait! Il me semblait que j'étais... Il me semblait que j'avais...

«... L'homme n'est qu'un âne, qui voudrait se mêler d'expliquer ce rêve! L'œil de l'homme n'a jamais ouï, l'oreille de l'homme n'a jamais vu, sa langue ne peut concevoir ni son cœur exprimer en paroles ce qu'était mon rêve! Oh! j'en ai fait, un songe.»

C'est ce faisceau d'illusions et de chimères qui fait le songe d'une nuit d'été.

Othello



N grave péril menace Venise : en pleine nuit, le doge et les sénateurs siègent au conseil, assis autour d'une table massive; des officiers vont et viennent; les messagers envoyés de la flotte se succèdent, apportant des nouvelles menaçantes, mais contradictoires : des galères turques — certaines lettres disent cent sept, d'autres cent quarante, d'autres encore deux cents — cinglent vers Chypre, se dirigent sur Rhodes, sont même renforcées d'une arrière-flotte. Bref, la situation est grave, et il importe de consulter sans retard le vaillant Othello, le noble et généreux aventurier de race africaine, qui a mis son épée au service de la république et qui,

seul, peut assurer le succès des armes vénitiennes. Les serviteurs du doge sont partis dans la nuit à sa recherche, et le rencontrent enfin, accompagné de son enseigne Iago, et de son lieutenant Cassio, entouré d'une cohue d'hommes armés, bruyants et menaçants sous la conduite d'un vénérable sénateur, Brabantio, qui semble hors de lui. L'injure à la bouche, les yeux hors de la tête, le vieillard couvre Othello d'invectives, que celui-ci supporte avec patience. Les officiers venus à sa recherche se rappellent fort heureusement que Brabantio a été mandé, lui aussi, au conseil. Tout le monde se rend pêle-mêle, hurlant et gesticulant, au palais, où seuls pénètrent Branbatio, escorté d'un jeune Vénitien, Roderigo, qui paraît être dans ses confidences, puis Othello et son enseigne Iago.

— Brave Othello, dit courtoisement le doge, nous devons nous employer sur-le-champ contre notre ennemi, l'Ottoman. Soyez le bienvenu, seigneur Brabantio. Nous avons besoin de vos conseils cette nuit.

— Et moi des vôtres, crie Brabantio, violent. Car ce qui m'a tiré du lit, ce n'est ni ma fonction, ni le souci des intérêts publics, mais un chagrin privé qui engloutit tous les autres soucis.

— Qu'y a-t-il donc? interroge le doge, surpris.

– Ma fille, ô ma fille! clame Brabantio.

– Morte? s'exclament d'une seule voix le doge et tous les sénateurs.

– Oui, pour moi, continue Brabantio, farouche. Elle m'a été volée, corrompue par des sortilèges, car la nature ne saurait se tromper à ce point sans le secours de la sorcellerie.

– Quel que soit celui qui vous a enlevé votre fille, dit le doge avec fermeté, il sera implacablement puni, fût-il notre propre fils.

– Je remercie humblement Votre Grâce, dit Brabantio, triomphant. Voici le coupable : c'est ce Maure, ce mercenaire, que vous avez fait appeler pour des affaires d'État.

– Nous en ressentons le plus profond chagrin, disent le doge et les sénateurs; le doge poursuit :

– Othello, que pouvez-vous répondre à cela pour votre défense.

– Très puissants, très graves, très révérends seigneurs, commence Othello d'un ton calme, il est vrai que j'ai enlevé la fille de ce vieillard. Il est vrai aussi que je l'ai épousée; mon offense ne va pas plus loin. Mon langage est rude et peu accoutumé aux propos de la paix, car, depuis ma septième année, j'ai vécu dans les camps couverts de tentes. Je ne risque guère d'embellir ma cause par d'adroites

paroles; je vous dirai tout net par quelles drogues, par quel pouvoir magique, j'ai séduit Desdémone.

– Une jeune fille qui fut toujours timide, si paisible, si sédentaire que, lorsqu'elle remuait, elle en rougissait. Tomber amoureuse, en dépit de la nature, de sa jeunesse, de sa race, de sa fortune, d'un être qu'elle avait peur de regarder! Je soutiens qu'il s'est servi d'une potion ensorcelée!

– Soutenir n'est pas prouver, remarque prudemment le doge. Parlez, Othello. Avez-vous empoisonné l'esprit de cette jeune fille? ou bien l'avez-vous conquise par les prières qu'un cœur adresse à un autre cœur?

– Envoyez-la chercher à l'hôtellerie, mon seigneur, et qu'elle parle de moi devant son père. Si son récit me rend odieux à vos yeux, je consens que votre sentence tombe sur ma vie même. Et, en attendant sa venue, je vais vous expliquer comment j'ai conquis l'amour de cette noble dame.

– Fais-nous ce récit, Othello!

– Son père m'aimait; il m'invitait souvent, me questionnait toujours sur l'histoire de ma vie, les batailles, les sièges, les diverses fortunes que j'ai connues. Je lui contais mon histoire entière, de désastreux hasards, des accidents pathétiques sur terre et

sur mer, comment j'avais été pris et vendu comme esclave, comment je m'étais racheté. Je parlais de mes aventures de voyage, de vastes antres et de déserts stériles, de carrières sauvages, de montagnes dont les cimes touchent le ciel, des Cannibales qui se mangent les uns les autres, des hommes qui portent leurs têtes au-dessous des épaules. Desdémone s'intéressait fort à ces histoires; mais, sans cesse, les affaires du ménage l'obligeaient à se lever; elle les expédiait avec diligence, pour revenir dévorer mes discours d'une oreille avide. M'étant aperçu de la chose, je sus l'amener à me prier de lui faire en entier le récit de mes voyages. Mon histoire achevée, elle me donna pour mes peines un monde de soupirs, me remercia, et me dit que, si j'avais un ami qui l'aimât, je n'avais qu'à lui apprendre à raconter mon histoire, et que cela suffirait pour qu'elle l'épousât. Ainsi encouragé, je me déclarai. Elle m'aima pour les dangers que j'avais courus et, moi, je l'aimai pour la pitié qu'elle leur donna. Telle est la seule sorcellerie que j'aie employée. D'ailleurs, la voici : qu'elle en témoigne elle-même!

Entre alors Desdémone, que son père foudroie de regards indignés, mais qui, cependant, avoue hautement son amour pour Othello. Brabantio, outré, renie sa fille, dit la céder de grand cœur à cet époux

indigne, et se déclare prêt à donner son attention à la grave affaire de la défense de Chypre. Othello assume la responsabilité de la guerre, demandant seulement l'autorisation d'emmener avec lui sa jeune femme, qui ne saurait, pendant la campagne, demeurer chez son père. En effet, l'adieu de celui-ci ne respire pas la bienveillance :

– Veille sur elle, Maure, dit-il amèrement. Elle a trompé son père, elle peut te tromper aussi!

– Ma vie pour gage de sa foi! répond avec chaleur Othello, qui, au milieu des préparatifs du départ (l'expédition doit s'embarquer le soir même), trouve le temps d'assurer à Desdémone les services d'Émilia, la femme de l'enseigne Iago, avec lequel nous allons faire plus ample connaissance.

Iago, vieil officier de carrière, dont l'avancement a été lent, est dévoré d'une méchanceté sans objet : il en veut à tout le monde et ne pense qu'à faire le mal. Il a su exciter la jalousie du jeune fat, Roderigo, amoureux de Desdémone, en lui faisant connaître le mariage secret avec Othello; il en a profité pour envoyer Roderigo dénoncer à Brabentio l'équipée de sa fille, car lui, Iago, se montre peu; comme une araignée tapie dans un coin de sa toile, il tire les fils qui feront tomber dans le piège ceux qu'il hait, c'est-à-dire tout le monde. Maintenant, Rode-

rigo est accablé de désespoir et veut aller se noyer incontinent.

– Bah! dit Iago, je t'ai déjà dit que je déteste Othello; je me charge de ta vengeance. Prends seulement beaucoup d'argent dans ta bourse. Il n'est pas possible que Desdémone aime longtemps ce Maure. Mets seulement de l'argent dans ta bourse. Sois un homme! Je te suis attaché par des câbles d'une solidité éternelle. Donc, ramasse tout l'argent que tu pourras. Va, marche, nous reparlerons de tout cela demain. Procure-toi seulement de l'argent. Adieu.

Et, resté seul, Iago rit de sa dupe, et médite, en faisant usage du pauvre naïf, de faire d'une pierre deux coups; il se vengera de son général, nature franche et ouverte, qui a pleine confiance en lui, et en même temps du lieutenant Cassio, son supérieur, plus jeune que lui, plus beau que lui et plus populaire que lui. Que de raisons de lui en vouloir!

C'est Cassio lui-même qui, débarqué le premier à Chypre après une dure traversée, annonce en termes hyperboliques l'arrivée prochaine de son général, auquel il est tout dévoué, et de la divine Desdémone, pour l'amour de laquelle vents mugissants, mers houleuses, rochers rongés par les vagues et sables

amoncelés ont renoncé à leur action meurtrière afin qu'elle arrive, saine, sauve, dans l'île.

– Venez, crie-t-il d'un ton lyrique dès que Desdémone met pied à terre, voyez les trésors qui débarquent. Agenouillez-vous devant elle, le capitaine de votre capitaine, et que la grâce du ciel l'enveloppe tout entière! Et vous, Madame, dit-il à Émilia, vous êtes la bienvenue. Salut, enseigne Iago!

Et l'étourdi, emporté par sa faconde, embrasse Émilia, jacasse et tourbillonne, donnant, sans s'en douter, des armes à Iago par ses compliments exagérés et ses airs de galanterie outrée.

Une fanfare annonce la venue d'Othello, accompagné de sa suite. Desdémone se jette à son cou; Othello exulte : la flotte turque a fait naufrage, la guerre est donc finie avant d'être commencée. Il annonce à Desdémone qu'elle trouvera le séjour de l'île agréable, les habitants courtois et hospitaliers; Iago est envoyé au port pour chercher les coffres et les bagages. Raderigo, maussade, le suit en maugréant. La vue du bonheur des deux époux l'emplit de rancœur. Iago a déjà dressé ses batteries; son plan est encore confus, mais le fourbe s'entendra à le perfectionner. Le pauvre niais de Roderigo est chargé de provoquer une querelle avec Cassio. Ainsi Iago ne pourra être soupçonné de connivence, car

personne ne connaît Roderigo. Iago, chargé de veiller ce soir avec Cassio à la sécurité de l'île, le pousse à boire, malgré ses protestations; bientôt, le lieutenant élève la voix, rit, chante, crie à tue-tête, scandalise les paisibles insulaires, qui trouvent bien mal placée la confiance du général, surtout quand Iago fait sur le vice de Cassio des insinuations perfides. Roderigo provoque Cassio, qui ne sait plus très bien ce qu'il fait; Iago feint de calmer les cervelles échauffées, tout en criant « A l'émeute! A l'aide! » Le tocsin sonne, les citoyens accourent. Il y a des blessés, des gens affolés. Othello paraît, sévère. Il jure de punir les coupables sans pitié. Qui a fait le mal?

Iago, avec des airs doucereux, explique les circonstances. Certes, il est l'ami de Cassio et aimerait mieux arracher sa langue de sa bouche que de lui nuire. Cependant, l'amour et le respect qu'il porte à son général priment tout. Et son récit fait une large part à l'infirmité de Cassio qui s'est enivré étant de garde! Le vacarme a troublé le repos de Desdémone elle-même. Qu'on juge de l'irritation d'Othello. Il destitue son lieutenant sur l'heure! Enfin, tous se retirent laissant Cassio, accablé de douleur, sombre et muet, pleurant sa réputation ternie, sa carrière brisée, tandis que Iago, le traître, le réconforte et

lui suggère enfin de solliciter son pardon et sa réintégration par l'entremise de Desdémone.

– Elle mène notre général par le bout du nez, dit-il plaisamment. Et elle est d'une nature si obligeante, si tendre qu'elle est toujours prête à faire plus qu'on ne lui demande.

Et il ajoute à part lui :

– Qui oserait dire que je joue le rôle d'un scélérat quand je lui conseille le seul moyen de fléchir le Maure? Il est aisé de décider Desdémone à toute honnête sollicitation; ce sera pour elle une tâche facile, de vaincre la résistance de son époux. Et, pendant qu'elle plaidera la cause de cet honnête imbécile, j'insinuerai à l'oreille d'Othello qu'elle le fait rappeler par coupable inclination. Ainsi, plus elle s'efforcera de servir Cassio, plus elle lui nuira dans l'esprit du général; et je tirerai de sa générosité le filet qui les engluera tous.

Cassio a repris espoir. Pour plaire à Desdémone, il a posté des musiciens sous ses fenêtres et lui donne une aubade. Comme c'est discret! Déjà, il a chargé Émilia d'implorer en son nom l'intervention de sa maîtresse. Il guette sa sortie et l'arrête en chemin. Pendant que Desdémone proteste de son bon vouloir, entrent Othello et Iago.

— Ah! marmonne ce dernier, je n'aime pas cela.

Othello saisit ces mots au vol, comme Iago l'espérait.

— C'est bien Cassio qui vient de s'en aller? demande-t-il.

— Assurément non! Iago paraît mal à son aise. Je... je ne puis croire que Cassio se serait enfui comme un coupable en vous voyant venir.

Sur ces entrefaites, l'innocente Desdémone entreprend bonnement de plaider auprès de son mari la cause du lieutenant disgracié.

— Est-ce lui qui s'éloignait? interroge Othello un peu brusquement.

— Oui, vraiment, dit Desdémone, sans peser ses paroles, et si humilié qu'il m'a laissé une partie de sa peine et que j'en souffre pour lui. Mon cher amour, je vous en prie, rappelez-le.

— Pas maintenant, une autre fois!

Othello a de l'humeur, sans trop savoir pourquoi.

Avec la maladresse de ceux qui ne soupçonnent pas le mal, Desdémone insiste :

— Alors, bientôt?

— Aussitôt que possible, pour vous faire plaisir, ma chérie.

— Sera-ce ce soir à souper?

– Non, pas ce soir.

– Alors, demain à dîner?

– Je ne dîne pas à la maison demain.

– Eh bien, demain soir; ou mardi matin, ou le soir, ou mercredi. Nomme la date, mais que le délai ne dépasse pas trois jours, car il se repent, sur ma foi. Quand reviendra-t-il, Othello? Comment! Cassio, qui était dans la confidence de nos amours, qui si souvent a pris votre parti quand je parlais de vous désavantageusement, il me faut prendre tant de peine pour le faire rappeler!

– Allons, je ne te refuserai rien! Mais laisse-moi un instant seul avec moi-même. Va! Je te rejoins sur-le-champ.

Desdémone, espiègle et joyeuse, s'éloigne. Iago bat le fer pendant qu'il est chaud, pose quelques questions insidieuses, hoche la tête d'un air profond, hésite longuement à répondre quand Othello, agacé, l'interroge sur l'honnêteté de Cassio et commence enfin, sans raison apparente, quelques conseils :

– Ah! monseigneur! prenez garde à la jalousie; c'est un monstre aux yeux verts qui se moque des aliments dont il se nourrit. Ah! quelles minutes damnées vit celui qui aime et qui doute, qui soupçonne, tout en idôlatrant!

« Ciel clément! poursuit l'hypocrite, défends de la jalousie tous ceux qui me sont chers!

– Mais pourquoi tout cela? crie Othello, avec un sursaut de bon sens. Crois-tu que je voudrais mener une vie de jalousie, changeant de soupçons avec chaque changement de lune? On ne me rendra pas jaloux en me disant que ma femme est belle, qu'elle reçoit avec grâce, qu'elle aime la compagnie, qu'elle chante, joue et danse bien; et je n'aurai aucune crainte à cause de la faiblesse de mes mérites, car, après tout, elle avait des yeux, et elle m'a choisi. Non, Iago! Si je doutais de son amour, il me faudrait vérifier mes doutes, et, une fois la preuve faite, adieu à tout amour ou adieu à toute jalousie!

– Je suis heureux de savoir cela, dit Iago, l'air bien soulagé. Car je puis alors vous parler franchement, et vous donner un avis : observez bien Cassio sans jalousie, mais aussi sans confiance. Je ne voudrais pas que votre nature noble et franche fût trompée. Et n'oubliez pas que les femmes savent dissimuler, souvenez-vous que Brabantio a été si habilement joué qu'il a cru à de la magie.

– Je te suis à jamais obligé! dit Othello, bouleversé.

– Je vois que cela a quelque peu troublé vos esprits.

— Pas le moins du monde! proteste bravement Othello.

— Pourtant, il y a des circonstances inquiétantes, appuie le traître. N'avoir accepté aucun des mariages qu'on lui proposait avec des hommes de son pays, de sa couleur, de sa condition, de son âge, continue-t-il en insistant sur tous les points qui doivent infliger à Othello une douleur cuisante. N'est-il pas, en effet, plus vieux que Desdémone, d'une autre race, un Africain, soldat de carrière, sorti du rang, inhabile aux compliments des messires de boudoir? Ne peut-il craindre que Desdémone ne se détache de lui pour lui préférer un rival?

Et le général, troublé et sombre, s'éloigne, en proie à des réflexions inquiètes. Survient Émilia, ayant à la main un petit mouchoir brodé qu'elle vient de trouver à terre.

— Ce fut, confie-t-elle à Iago, le premier cadeau d'Othello à Desdémone, qui en raffole; elle le porte toujours sur elle pour l'embrasser et lui confier mille secrets.

Prestement, Iago le dérobe et impose le silence à sa femme. Qu'en fera-t-il? Il l'ignore encore, mais, peu après, il imagine de perdre ce mouchoir dans la chambre de Cassio, et de surveiller les événements.

— Des bagatelles aussi légères que l'air, dit-il en

se frottant les mains, sont pour le jaloux des preuves puissantes. Le Maure change déjà sous l'influence de mon poison. Le voici qui vient. Ni le pavot ni toutes les drogues soporifiques du monde ne te rendront jamais le doux sommeil que tu possédais hier.

Othello, le pas saccadé, le sourcil froncé, les poings serrés, rumine d'amères pensées. Dans son désarroi, il va jusqu'à conjurer Iago de l'aider à découvrir si Desdémone en aime un autre. Et Iago, doucereux, les protestations de dévouement à la bouche, énumère les succès mondains de Cassio, ses vantardises, invente des propos compromettants, et finit par dire tout à coup :

– N'avez-vous pas vu à la main de votre femme un mouchoir brodé de fraises?

– Je lui en ai donné un moi-même, reconnaît Othello.

– J'ai vu un mouchoir de ce genre dans les mains de Cassio.

– Mort et damnation! éclate Othello. Si elle a donné à un autre mon premier présent... Que n'ai-je quarante mille vies! Une seule est trop pauvre pour ma vengeance! Adieu pour toujours à la tranquillité d'âme! Adieu aux bataillons empanachés, aux grandes guerres qui font de l'ambition une vertu,

au coursier hennissant, à la trompette sonore et au tambour qui réveille l'ardeur, et aux fifres perçants et aux royales bannières! Adieu, la carrière d'Othello est finie!

– Est-il possible, monseigneur?

– Je veux me venger. Et pourtant, hier encore, je croyais qu'elle m'aimait, j'étais joyeux, j'avais l'esprit libre. Mais je me vengerai. Quant à toi, à partir d'aujourd'hui, tu es mon lieutenant.

– Je suis à vous pour toujours, dit Iago qui rit sous cape.

Desdémone, fort contrariée, cherche en tous lieux son mouchoir brodé.

– Par bonheur, dit-elle à Émilia, qui ne souffle mot, mon époux n'est ni soupçonneux, ni jaloux; c'en serait pour lui donner de mauvaises pensées. Justement, le voici qui vient. Comment allez-vous, monseigneur?

– J'ai un vilain rhume qui me gêne fort. Prête-moi ton mouchoir.

– Voici, mon seigneur, dit Desdémone, toute troublée.

– Celui que je vous ai donné.

– Je... je... je ne l'ai pas sur moi! balbutie la pauvrette.

– Non? C'est une faute! Une Égyptienne l'avait donné à ma mère, une magicienne, qui lui avait prédit que, tant qu'elle le conserverait, il la rendrait aimable et lui conserverait l'amour de mon père; en mourant, elle me le donna, et me recommanda d'en faire don à ma femme. Ayez-en donc grand soin, chérissez-le comme la prunelle de vos yeux; l'égarer ou le donner serait une perte sans égale, Desdémone. Il y a de la magie dans son tissu.

– Est-ce possible? Alors, plût au ciel que je ne l'eusse jamais vu, dit imprudemment Desdémone, dans son désarroi.

– Pourquoi? Est-il égaré? Vous ne l'avez donc plus?

– Non, il n'est pas perdu! Mais si par hasard il l'était?

– Allez me le chercher, que je le voie.

– Je le ferai certainement, seigneur, mais pas maintenant. Je voulais vous entretenir de Cassio, et vous prier de le rappeler, dit maladroitement la candide Desdémone.

A ces mots, Othello éclate :

– Allez me chercher ce mouchoir. Ma tête s'égare.

Desdémone, aveugle, s'obstine à vanter les mérites de Cassio; Othello écume, ne peut que clamer : « Le mouchoir! Le mouchoir », repousse brutalement sa

femme et s'enfuit, tandis qu'Émilia dit, non sans malice :

— Cet homme n'est-il pas jaloux?

— A coup sûr, gémit Desdémone, il y avait quelque chose de bien extraordinaire dans ce mouchoir. Je suis très malheureuse de l'avoir perdu.

Les perfidies d'Iago se multiplient : il encourage sous main Cassio à renouveler ses sollicitations auprès de Desdémone; il empoisonne l'esprit d'Othello par des racontars et réussit à l'emplir d'une frénésie si violente que le malheureux tombe dans des convulsions de fureur; quand il revient à lui, c'est pour assister de loin à une scène entre Iago et Cassio, que sa jalousie exaspérée interprète mal. Mieux encore, le hasard sert admirablement Iago, car Othello peut voir, de ses propres yeux, une amie de Cassio lui rapporter le mouchoir brodé qu'il avait trouvé dans sa chambre et confié à Bianca pour que le dessin de fraises en soit copié. Cette fois, Othello ne saurait plus avoir aucun doute : Desdémone a menti, elle a fait cadeau à Cassio de ce gage d'amour; c'est donc qu'elle n'aime plus Othello : tout le monde le trompe, sa femme, son lieutenant, Émilia qu'il ne craint pas de questionner, tout le monde, sauf son fidèle et dévoué Iago.

Quand il retrouve Desdémone, consternée de le voir

sombre et préoccupé, et redoublant de prévenances affectueuses pour lui, il ne se connaît plus : l'injure à la bouche, il la brutalise, lui enjoint de gagner sa chambre, de l'y attendre et de congédier Émilia, qu'il traite aussi fort mal.

Iago rôde aux alentours et vient aux nouvelles. Pour lui, tout va bien; il attise la jalousie d'Othello, l'excite un peu plus contre Cassio, berne de plus belle Roderigo, puis, satisfait, s'éloigne.

Cependant, la triste Desdémone fait ses apprêts pour la nuit. Elle se déshabille lentement, le cœur gros, causant à bâtons rompus avec Émilia. Elle a la mémoire hantée d'une vieille romance que chantait une chambrière de sa mère, nommée Barbara; la pauvre fille, abandonnée par celui qu'elle aimait, fredonnait sans cesse le mélancolique refrain :

Au pied d'un sycomore, elle s'assit pleurante,
Chantez le saule, le saule vert.
Une main sur le cœur et la tête penchante,
Chantez le saule vert.
Le clair ruisseau courait, ses soupirs murmuraient,
Chantez le saule, le saule vert.
Et ses larmes amères
Attendrissaient les pierres.

– Cette chanson ne peut me sortir de l'esprit,

murmure Desdémone. Chut! qui frappe? C'est le vent.

Que de son vert feuillage on tresse ma couronne!
Chantez le saule, le saule vert.

– Non, ce n'est pas là ce qui suit.

– Maintenant, va-t'en, bonne nuit, Émilia. Mes yeux me piquent; n'est-ce pas un signe de larmes?

– Cela ne signifie rien du tout, contredit Émilia.

– Ah! je l'avais entendu dire. Bonne nuit!

Pendant cette nuit fatale vont s'accumuler les événements tragiques : Roderigo, berné par Iago, attend Cassio au coin d'une rue pour le tuer; après un court combat corps à corps, les deux adversaires tombent, grièvement blessés; survient Iago, aux aguets; sous le couvert de l'obscurité, pour se débarrasser d'un témoin gênant, il achève Roderigo d'un coup de poignard, et feint la plus vive amitié pour Cassio, qu'il entoure de soins, tandis qu'il dépêche Émilia auprès d'Othello pour le mettre au courant du rapide drame.

Othello est entré, un flambeau à la main, dans la chambre où s'est assoupie Desdémone, brisée de fatigue et de chagrin. Au bruit, elle s'éveille. Othello, farouche, lui dit :

— Avez-vous prié, ce soir, Desdémone?

— Oui, mon seigneur.

— Si vous vous souvenez de quelque faute pour laquelle vous n'avez pas encore obtenu l'absolution du ciel, sollicitez-en bien vite le pardon, et soyez brève, car je ne voudrais pas tuer votre âme en état de péché.

Desdémone, atterrée, n'en croit pas ses oreilles; Othello parle de tuer, ses yeux roulent, sa voix est sourde, il se mord les lèvres. Que dit-il?

— Ce mouchoir que j'aimais et que je t'avais donné, tu en as fait don à Cassio.

— Sur ma vie et sur mon âme, non.

— Prends garde au parjure, gronde Othello. Tu es sur ton lit de mort.

— Alors, que le seigneur ait pitié de moi, soupire la tendre Desdémone. Mais interrogez-le.

— Non, sa bouche est fermée! Quand il aurait eu autant d'existences que de cheveux, ma vengeance les aurait détruites jusqu'à la dernière.

— Hélas! il est trahi et je suis perdue! sanglote Desdémone.

— Comment, misérable! Tu oses le pleurer devant moi? Tiens, meurs!

Et, malgré les prières désespérées de l'innocente qui demande en grâce de vivre encore une nuit, une

demi-heure seulement, le temps de dire une prière, le jaloux exaspéré la prend à la gorge, ses doigts nerveux se crispent autour du cou frêle et, avec quelques gémissement étouffés, Desdémone retombe sur le lit, devant lequel, figé d'horreur, se tient Othello éperdu.

C'est à cet instant poignant qu'Émilia frappe à la porte, apportant, dit-elle, une nouvelle urgente. Avec le sang-froid de ceux que rien ne peut plus toucher, Othello ouvre et apprend que c'est Roderigo qui est tué, et non Cassio, comme Iago lui avait fait espérer. Dans un dernier sursaut de vie, Desdémone fait entendre un long gémissement et, comme Émilia se précipite sur elle, criant au secours, et demandant qui a commis ce crime, la douce victime, uniquement inquiète de sauver son époux, murmure faiblement :

– Personne! Moi-même! rappelle-moi à mon cher seigneur!

Puis elle achève de mourir.

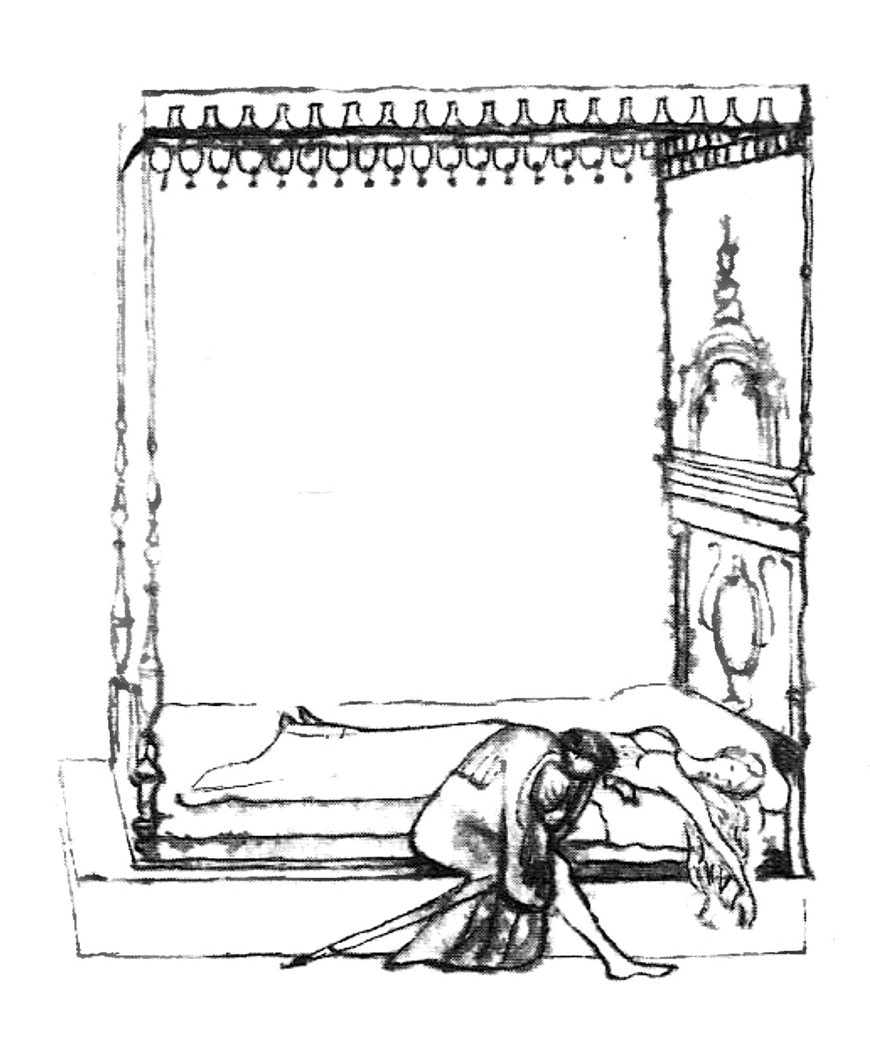
D'abord, hébété, Othello ne voit dans ce sacrifice dernier qu'une nouvelle preuve de duplicité et de mensonge. Il étouffe de colère et déverse toute sa jalousie, sa fureur, ses soupçons injurieux, et invoque le témoignage de l'honnête Iago. Cette fois Émilia se révolte : elle voit clair dans les trames du

fourbe, et dévoile à Othello les machinations de son mari : qui connaissait mieux qu'elle, le profond et fidèle amour de Desdémone pour son époux, sa bienveillance souriante, mais indifférente, pour Cassio, l'usage perfide que Iago a fait du fatal mouchoir? Indignée, elle ne s'arrête même pas devant la colère de son mari, qui, désespérant d'arrêter ses révélations, la poignarde avant de s'enfuir. Othello est dégrisé. Il ne lui reste qu'à mourir après avoir dit un dernier adieu à la pâle Desdémone. Et, devant le gouverneur de l'île et ses officiers qui se préparent à le déclarer prisonnier, il fait une fière apologie, non de son acte inexpiable, mais de son rôle dans le drame :

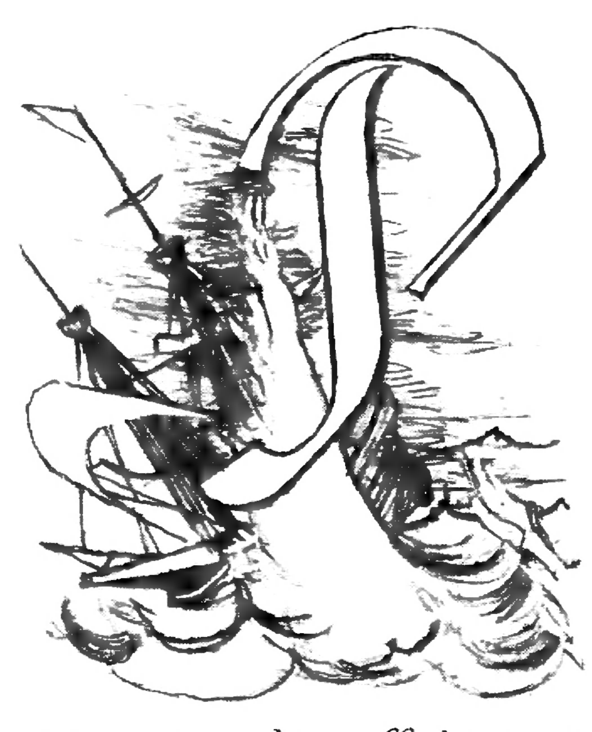
– Quand vous raconterez cette histoire, dit-il, parlez de moi tel que je suis, n'atténuez rien, mais n'ajoutez rien par malice : vous tracerez le portrait d'un homme qui n'aima pas avec sagesse, mais qui n'aima que trop bien, qui ne fut pas aisément jaloux, mais qui, une fois empoisonné par le soupçon, se laissa emporter jusqu'aux dernières extrémités, d'un homme dont les yeux, peu habitués aux larmes, en vinrent à verser des pleurs abondants...

Et, profitant d'un instant d'inattention, il se frappe au cœur d'un coup de poignard pour tomber mort aux pieds de Desdémone. Avec lui se clôt la liste des

victimes du scélérat Iago. Cassio survivra pour devenir gouverneur de Chypre, et la pièce ne se termine pas sans nous laisser prévoir que l'abominable traître sera puni par la torture et par la mort.



La Tempête



ROSPERO, duc de Milan, était un étrange souverain. Il passait sa vie au milieu de ses livres et de ses cornues, s'adonnant à de mystérieuses études, et laissait à son frère Antonio le gouvernement de ses États. Mal lui en prit. L'ambitieux Antonio profita de son éloignement des affaires et de sa confiance aveugle pour s'emparer des revenus du duché, d'abord, et de l'esprit des Milanais ensuite. Le perfide finit par s'imaginer qu'il était le véritable duc, s'attribuant toutes les prérogatives qui revenaient de droit à Prospero : celui-ci jugeait qu'une vaste bibliothèque était un duché suffisamment grand pour un savant. Le

roi de Naples, ennemi de Prospero, fit des grâces à Antonio, s'allia avec lui, se fit reconnaître comme son suzerain, et tous deux complotèrent de supprimer le peu gênant Prospero. Par une nuit horrible, une bande de traîtres à la solde d'Antonio entra dans Milan. Ils enlevèrent Prospero, le duc légitime, et sa petite fille de trois ans, Miranda, les embarquèrent dans un bateau qui rejoignit au large une vieille carcasse de navire, abandonnée même des rats, et ils le livrèrent ainsi à la destinée, ayant évité de verser du sang. Inconsciente, Miranda souriait, et ce sourire donna à Prospero la force de lutter contre le mal. Un Napolitain, du nom de Gonzalo, avait eu pitié de sa détresse, bien qu'il fût chargé d'exécuter le complot; il avait fait porter à bord quelques provisions, de l'eau fraîche, des vêtements, un peu de linge et une grande partie de la bibliothèque à laquelle Prospero attachait plus de prix qu'à son duché.

Poussé par les flots jusqu'à une île qu'on eût pu croire déserte, tant elle était sauvage, Prospero quitta le navire, qui n'était guère qu'une épave, débarqua Miranda et la précieuse cargaison, et s'installa dans une vaste grotte naturelle, divisée en plusieurs appartements. Le savant magicien qu'était Prospero s'aperçut vite que l'île était hantée par les esprits du Mal et

du bien. Une méchante sorcière nommée Sycorax avait été jadis déposée là par des mariniers d'Alger, bienheureux de se débarrasser d'elle et de ses maléfices. Elle avait un fils, monstre roux et hideux, Caliban, une brute méchante qui savait tout juste balbutier; pour lui assurer la maîtrise de l'île, elle avait, avant de mourir, emprisonné dans d'énormes troncs d'arbres les esprits doux et serviables qui avaient refusé d'obéir à ses ordres. Prospero les délivra et s'assura ainsi leur dévouement. Ariel, leur chef, était à ses ordres, et faisait gentiment son métier d'esprit bienfaisant.

D'autre part, Prospero s'efforça de s'intéresser à l'affreux Caliban et de faire de lui un être humain; il parvint à lui apprendre à parler, lui donna de l'eau à boire et des baies sucrées à manger, lui enseigna le nom des astres, le grand qui brûle dans la journée, le petit qui brille la nuit. Mais Caliban n'avait hérité de sa mère que de mauvais instincts; n'essaya-t-il pas un jour de brutaliser la petite Miranda? Dès lors, relégué dans les rochers arides et réduit au rang d'esclave, il fut chargé de porter le bois, d'allumer le feu, surveillé par Ariel qui demeurait invisible à tous les yeux, sauf à ceux de Prospero. Le malicieux esprit, se souvenant des mauvais traitements que lui avait infligés Sycorax, montrait assez de rigueur

dans son rôle; il pinçait Caliban, le faisait choir lourdement dans les flaques d'eau, se changeait en singe et lui faisait d'horribles grimaces du haut d'une branche, ou bien roulait sous ses pas comme un hérisson, et le pauvre lourdaud levait gauchement ses pieds nus de peur d'être piqué.

Cependant, les années s'écoulaient; Miranda grandissait en beauté et en grâce. A quinze ans, elle ne connaissait aucun être humain autre que son père; à lui elle confiait toutes ses pensées; d'ailleurs, grâce à sa science magique perfectionnée par ces douze années de retraites et d'études, il lisait dans l'esprit de sa fille comme dans un livre. Il jugea que les temps étaient révolus et décida de faire usage de sa science pour être maître des événements.

Son frère Antonio, duc de Milan à sa place, accompagnant son suzerain, le roi de Naples, et son fils, le prince Ferdinand, était en mer avec une nombreuse suite. Ils avaient conduit en Afrique la belle Claribelle, fille du roi, et revenaient en Italie après avoir assisté à ses noces avec le roi de Tunis. C'est alors qu'ils eurent affaire à la magie et aux enchantements de Prospero. Sur son ordre, Ariel suscita la plus belle tempête qui eût jamais soulevé la Méditerranée : soufflant sur le vaisseau, tantôt par l'avant, tantôt par l'arrière, il brûlait en feux follets, se

divisait, attaquait le sommet du grand mât, une vergue, le beaupré. Au milieu du tumulte, des vapeurs de soufre, des vagues soulevées, l'équipage ressentit la fièvre de la folie. En vain le capitaine voulut commander la manœuvre : les passagers affolés quittèrent le vaisseau en feu et sautèrent dans l'eau écumante.

– Nous coulons! criaient-ils. A cette heure, je donnerais mille lieues de mer pour un arpent de terre stérile, une bruyère, des genêts épineux. J'aurais voulu une mort sèche!

Le prince Ferdinand sauta par-dessus bord en disant, épouvanté :

– Tous les démons sont réunis ici! L'enfer est vide!

Et le roi de Naples, son père, le crut englouti par les flots.

Mais Ariel avait soigneusement choisi le lieu du naufrage, tout proche de la rive. Suivant les ordres de Prospero, il répartit les naufragés en groupes, les fit aborder en des points différents de l'île, puis vint rendre des comptes à son maître.

– De l'équipage, pas un homme ne manque, bien que chacun croie être le seul sauvé; tous dorment, épuisés, et nos charmes les feront dormir longtemps; le vaisseau est en sûreté dans le port, quoique invisible à tous les yeux. Le duc et le roi de Naples

cherchent le prince Ferdinand, sans grand espoir de le trouver. Quant à lui, il est sain et sauf, les bras croisés, se lamentant sur la mort de son père, qu'il croit noyé. Il n'a aucun mal; ses vêtements, quoique trempés par l'eau de mer, sont plus frais que jamais. Le reste de la flotte continue sa route, faisant tristement voile pour Naples; tous sont sûrs d'avoir vu le vaisseau du roi couler et Sa Majesté périr!

Sur de nouveaux ordres, Ariel repart, transformé en nymphe de la mer; il chante une chanson de sirène :

Accourez sur les sables jaunes,
Prenez-vous par la main.
Quand vous aurez salué et baisé
    Les vagues sauvages,

Dansez joyeusement çà et là!
Accourez, charmants esprits, entonnez le refrain :
    Écoutez, écoutez!

La chanson éveille le prince Ferdinand, accablé de fatigue. Ariel continue :

Sous cinq brasses d'eau, ton père est gisant.
Ses os seront changés en coraux.
Ce qui fut ses yeux est devenu perles;

Rien de lui n'a disparu.
Mais tout a été transformé par la mer
En choses rares et précieuses.
Les naïades à chaque heure sonnent son glas,
Prête l'oreille, je les entends! Ding dong, ding dong!

Réveillé, Ferdinand s'aperçoit que sa douleur s'apaise. Il suit la voix qui s'éloigne et qui le conduit près d'un arbre touffu; à l'ombre, Prospero et Miranda sont assis. Miranda lève les yeux :

– Que regardes-tu là-bas? lui demande son père.

– Assurément, c'est un esprit, répond la jeune fille. Il cherche des yeux autour de lui. Il est si beau, ce ne peut être qu'un esprit.

– Non pas, ma fille. C'est un être humain qui mange, dort et vit comme nous. C'est un jeune homme qui se trouvait dans le navire naufragé. Il a perdu ses compagnons et les cherche partout.

Miranda avait cru que tous les humains avaient, comme Prospero, un visage grave et une longue barbe grise. Rassurée et charmée, elle s'approche. Le prince Ferdinand, ébloui par cette merveilleuse créature, encore transporté par la musique d'Ariel, croit être dans une île enchantée. Miranda ne peut être une mortelle. Aussi lui demande-t-il timidement si elle est la déesse du lieu.



Il est si beau, ce ne peut être qu'un esprit, pense Miranda. *Page 125.*

– Je ne suis qu'une simple jeune fille, répond Miranda, tout intimidée; elle se dispose à raconter son histoire, car où eût-elle appris la méfiance et le doute? Mais Prospero l'interrompt; il voit bien que les deux enfants innocents s'aiment, comme on le dit quelquefois, à première vue; pour mettre à l'épreuve Ferdinand, il le traite durement et le soupçonne de mensonge. N'est-il pas venu dans l'île pour le déposséder?

– Suivez-moi, dit-il d'un ton sévère. Je vous enfermerai, pieds et poings liés, vous boirez de l'eau de mer, vous n'aurez à manger que des coquillages, des racines séchées et des glands.

– Je n'en ferai rien, riposte vaillamment Ferdinand, se disposant à tirer l'épée.

Mais il suffit à Prospero de brandir sa baguette pour enchaîner le prince paralysé.

Miranda sent son cœur s'attendrir de compassion :

– Ayez pitié de lui, seigneur, supplie-t-elle. Je me porte garante pour lui. Il est le second homme que j'aie jamais vu, mais il me paraît loyal et vrai.

– Quoi! gronde son père. Tu le trouves beau, parce que tu ne connais que lui et Caliban. Mais je te le dis, folle que tu es, comparé à beaucoup d'hommes, celui-ci n'est qu'un Caliban.

— C'est donc que mon amour est fait d'humilité, dit doucement la jeune fille, car je ne souhaite pas voir un homme plus séduisant.

— Vous n'avez pas le pouvoir de me désobéir, suivez-moi, ordonne Prospero, et le prince stupéfait ne peut que se soumettre.

— Mon esprit, murmure-t-il, est enchaîné, mais la perte de mon père, ma faiblesse et ma fatigue, le naufrage de mes amis, les menaces de cet homme qui est mon maître, tout cela ne serait rien, si seulement, du fond de ma prison, je pouvais l'apercevoir, elle, une fois par jour. Qu'importe la liberté dans tout autre lieu?

Prospero observe et sourit, car tempête, naufrage, rencontre d'amoureux, inclination naissante, tout est œuvre de son esprit. Il ordonne au prisonnier d'empiler de lourdes bûches et de faire hâte. Ferdinand s'épuise à ce dur labeur, et Miranda en larmes s'apitoie :

— Hélas! pleure-t-elle, ne travaillez pas tant. Mon père est plongé dans ses livres; il en a pour trois heures. Reposez-vous! Je porterai les bûches pendant ce temps.

Ferdinand proteste avec horreur, après quoi, oubliant l'un et l'autre les ordres de Prospero, ils

commencent une tendre causerie, à laquelle, invisible et amusé, assiste le magicien. Miranda oublie les recommandations expresses de son père, répond aux questions de Ferdinand, lui dit son nom; elle écoute, ravie, les louanges de sa beauté, qui surpasse, dit le jeune amoureux, celle de toute autre femme.

– Je ne me rappelle pas le visage d'une seule, dit humblement Miranda; de même, je n'ai jamais vu d'homme autre que vous et mon père bien-aimé. Mais, croyez-moi, je ne puis imaginer des traits qui me plaisent autant que les vôtres, ni souhaiter jamais d'autre compagnon que vous.

Ainsi encouragé par la candeur même de Miranda, Ferdinand lui conte sa vie, et qu'il était l'héritier du trône de Naples. Ne veut-elle pas être sa reine et promettre de l'épouser? La pauvre enfant pleure de bonheur et, avant qu'elle ait pu répondre, Prospero se montre aux deux fiancés et les bénit. Sa sévérité n'était que feinte, et Ferdinand a noblement supporté les épreuves imposées. Qu'ils soient heureux ensemble. Quant à lui, Prospero, son œuvre n'est pas achevée.

Entre temps, quelques passagers du vaisseau naufragé se sont retrouvés sur le rivage, tout étonnés en voyant leurs vêtements, trempés d'eau de mer

sécher sans rien perdre de leur fraîcheur et de leur éclat. Ils ne tardent pas à se quereller : si les uns trouvent le climat doux et l'air parfumé, les autres se plaignent de l'odeur de marécage; le roi de Naples refuse de croire ceux qui disent avoir vu son fils Ferdinand nager vers la terre et le pleure amèrement. Son frère Sébastien lui reproche sa politique en général, et ce voyage en particulier. Le seigneur Gonzalo, au cœur tendre et à l'esprit chimérique, qui, douze ans plus tôt, avait sauvé la vie à Prospero, rêve tout haut de donner une constitution à l'île sauvage et inhabitée :

– Dans ma république, médite-t-il, je ferai tout le contraire de ce qui se fait ailleurs. Je supprimerai tout négoce. Pas d'administration, pas d'écoles, pas de servitude; ni richesse, ni pauvreté, ni contrats, ni propriétés, ni héritages. Débarrassé de tout souci, mes sujets ignoreront l'usage du métal, aussi bien que le blé, l'huile et le vin; les produits de la nature appartiendront à tous sans aucune peine. La trahison, la félonie, l'épée, la pique, le poignard, l'arquebuse, la torture, tout sera supprimé. Pourvu de tout par la nature, mon peuple innocent connaîtra l'âge d'or.

Et les autres de rire à ses dépens, et tous de dormir bientôt, engourdis par la musique de l'invisible

Ariel. Quand ils s'éveillent, ils s'éparpillent à travers l'île pour tâcher de découvrir les traces de Ferdinand. Ces vieillards sont bientôt épuisés, car Ariel s'amuse d'eux; ils se perdent dans un labyrinthe, croient entendre les rugissements d'un lion et tirent leurs épées contre le vide; ils voient arriver par les airs une table où est étalé un banquet délicieux, servi par des êtres étranges qu'ils prennent pour des marionnettes de théâtre; et au moment où ils se préparent à s'attabler, une harpie leur apparaît; c'est encore Ariel qui leur reproche leur faiblesse et leur impuissance, leur rappelle le crime qu'ils doivent expier : N'ont-ils pas exposé aux fureurs de la mer Prospero et sa petite fille, comme eux-mêmes viennent de l'être?

– Partout où vous irez, une lente destruction vous suivra pas à pas. Il ne vous reste d'espoir que dans le repentir et une vie sans tache.

Et la harpie s'évanouit dans les airs, tandis que les coupables, désespérés et atterrés, se dispersent. Et Prospero murmure :

– Mes charmes agissent. Les voilà en mon pouvoir.

L'équipage du navire a été poussé vers un autre point du rivage, du côté où l'affreux Caliban

coupait du bois, non sans grogner, jurer et maudire son maître. Car Prospero, en déliant la langue du monstre, n'avait pu en obtenir que des injures et des souhaits de mort.

Un des matelots, Trinculo, l'aperçoit d'abord, se moque de lui, trouve qu'il sent le poisson et qu'on ferait fortune en l'exhibant à la foire; un autre, Stephano, l'accuse de s'être déguisé en sauvage pour leur faire peur. Ils ont tôt fait de l'apprivoiser, car ils ont sauvé du naufrage une barrique de vin de Xérès dont ils vident toute une bouteille dans la bouche de Caliban, fort contents de lui révéler ce qui est, à leur gré, la meilleure chose du monde.

– Ils sont beaux, marmotte Caliban. Leur liqueur est céleste. Ne sont-ils pas tombés du ciel?

Et, à force de revenir à la dive bouteille, sa pauvre cervelle est vite tournée : il s'agenouille devant les propriétaires de la boisson miraculeuse et devient leur esclave :

– Je te montrerai, dit-il, les meilleures sources, je te cueillerai des baies, je pêcherai pour toi, ô homme étonnant! Laisse-moi te conduire où poussent les pommes sauvages. Avec mes ongles, je te déterrerai des truffes. Je te montrerai un nid de geais et comment on prend au piège les écureuils.

Et Caliban, tout à fait ivre, entraîne ses nouveaux amis en hurlant :

Je ne ferai plus de nasses pour attraper le poisson!
Je ne ramasserai plus de fagots pour le feu!
Je ne récurerai plus la vaisselle de bois!
Je ne laverai plus les plats!
Ban! Ban! Caliban!
Liberté! Prospérité! Liberté! Liberté!

Il ne voit pas, pauvre brute, qu'en croyant se délivrer du joug bienfaisant de Prospero, il se livre à un nouveau maître, un tyran stupide et ignorant. Les deux matelots interrogent Caliban : si l'île ne contient que Prospero et sa fille, ils auront, à eux trois, facilement raison de ses maîtres. Caliban se voit déjà affranchi du pouvoir de Prospero, qui lui a volé son héritage, l'île léguée par sa mère Sycorax.

– Je vous le livrerai pendant son sommeil, exulte-t-il, féroce; vous pourrez lui enfoncer des clous dans la tête, ou bien lui fendre le crâne à coups de bâton, ou l'éventrer avec un pieu, ou l'égorger avec un couteau. Sans ses livres, ce n'est plus qu'un sot comme moi, et il ne peut plus commander aux esprits!

Et Caliban promet aussi à Stephano qu'il épou-

sera Miranda si belle, et sera roi de l'île. Les trois ivrognes chantent à tue-tête :

Raillons-les ! Surveillons-les !
La pensée est libre !

Mais voilà qu'une voix aérienne répète les notes de leur refrain : c'est Ariel qui agite son tambourin; les trois ivrognes, les oreilles charmées, suivent aveuglément la musique à travers les ronces piquantes, les genêts épineux et les ajoncs acérés; ils tombent dans une mare où ils s'enfoncent jusqu'au menton dans la boue épaisse.

Souriant du bonheur des deux enfants, Prospero leur offre un petit divertissement musical : Cérès, Junon et Iris viennent chanter pour leur plaisir. Ferdinand proclame l'île un paradis, et Prospero lui explique que tout ce charmant spectacle est donné par les esprits et que ces visions suaves se dissoudront dans les airs sans laisser de traces :

— Nous sommes faits de la même étoffe que les songes, et notre courte vie n'est autre chose qu'un rêve.

Aux nouvelles apportées par Ariel, Prospero renonce à tirer quelque chose de bon de Caliban; c'est un monstre sur lequel l'éducation est sans effet.

Les esprits se transforment en chiens de chasse, Ariel lâche la meute, et Caliban détale, Stéphano court à toutes jambes, Trinculo galope, poursuivi par les lutins.

Prospero est désormais maître incontesté de l'île, et bientôt va sonner l'heure de la victoire. Ariel a laissé le roi, le duc et leur suite prisonniers dans un bois de citronniers magiques d'où ils ne peuvent s'échapper, et où, désespérés, ils pleurent.

– Si vous les voyiez, vous auriez pitié d'eux, dit-il à Prospero.

– Crois-tu?

– Moi, j'aurais pitié, si j'étais un homme.

– Aussi en aurai-je pitié, répond le savant Prospero. Le pardon est au-dessus de la vengeance. Puisqu'ils pleurent et se repentent, mon but est atteint. Donne-leur leur liberté, Ariel : je romps le charme, rends-les à eux-mêmes.

Et Prospero, resté seul, dit adieu à son île et renonce aux sortilèges :

– Sylphes des ruisseaux, des collines, des tranquilles lacs et des bocages, vous qui, sur les sables, de vos pieds légers qui ne laissent pas de traces, poursuivez Neptune quand il se retire et le fuyez quand il revient, et vous, farfadets qui tracez sur

l'herbe au clair de lune des cercles magiques, vous dont le passe-temps est de faire surgir du sol à minuit les champignons où s'assoient les fées, vous qui vous éveillez dès que sonne le couvre-feu, vous qui m'avez aidé à obscurcir le soleil à midi, à soulever les vents et la mer glauque, à déchaîner le tonnerre, à déraciner le pin et le cèdre, soyez-en témoins. Je renonce à ma noire magie! Au son de votre musique aérienne, je briserai ma baguette, je l'enfouirai dans la terre, et au plus profond de la mer je noierai mes livres!

Tous les naufragés sont rassemblés par les soins d'Ariel; Prospero ôte sa longue robe de magicien, revêt son pourpoint, met son chapeau, ceint son épée, « comme naguère à Milan », aidé d'Ariel qui murmure encore une chanson :

Où l'abeille butine, je butine;
Je me couche dans la coupe d'une primevère,
Où je me cache quand hulule le hibou.
Je chevauche le dos d'une chauve-souris.
L'été fini, joyeusement,
Joyeux, joyeux, je vivrai désormais
Sous la fleur pendue à la tige.

Stupéfaits, ils hésitent à reconnaître Prospero. Le bon Gonzalo revient le premier de sa surprise :

d'ailleurs, n'est-ce pas grâce à lui que Prospero a eu la vie sauve? Le duc Antonio et le roi de Naples sont pleins de remords et implorent leur pardon, que le généreux Prospero leur accorde volontiers. Puis il fait s'entr'ouvrir la paroi de la grotte, et l'on voit les deux beaux enfants, Ferdinand et Miranda, jouant tranquillement aux échecs.

Jugez de la joie du père et du fils à se retrouver. Quant à Miranda, son admiration naïve va vers un monde qu'elle ignore, mais qui est peuplé d'êtres aussi beaux que ceux qui l'entourent soudain.

Le roi de Naples ne manque pas de la prendre pour une créature surnaturelle et Ferdinand, heureux et fier, la présente à son père comme sa future épouse et la fille du savant Prospero.

– Ah! que nos joies, s'écrie Gonzalo, dépassent les joies ordinaires! Nous nous retrouvons tous quand tous nous étions désemparés!

Moins joyeux sont les marins ivrognes et le monstre Caliban qui craint le châtiment et promet d'être soumis pour obtenir sa grâce.

Ariel a éveillé l'équipage du navire, radoubé et gréé par miracle, prêt à ramener tout le monde à Naples, où doit avoir lieu le mariage. Prospero promet une mer calme, des vents favorables, une traversée rapide, et délivre Ariel, le gentil esprit,

docile et obéissant, qui reprend sa liberté dans les éléments.

— Désormais, dit Prospero, mes charmes sont déliés; j'en suis réduit à mes propres forces, lesquelles sont très ordinaires.



Cymbeline



CYMBELINE était roi de Bretagne, et ce fut un roi bien malchanceux, car, après le départ des légions de Jules César, son règne fut perpétuellement troublé; les Romains le harcelaient sans cesse; ses deux jeunes fils, déjà forts et vaillants, avaient été enlevés avec leur nourrice, dans des circonstances mystérieuses; enfin, sa femme était morte. Cependant, malgré tant d'infortunes, sa vieillesse semblait consolée. Il s'était remarié avec une veuve soucieuse de lui plaire, mère d'un grand fils que Cymbeline appréciait, tandis que tous le

détestaient, le mauvais Cloten. Mais la joie du vieillard était sa fille, Imogène, le seul enfant qui lui restât, l'héritière du royaume et la plus charmante des jeunes filles.

Cymbeline, crédule et faible, avait grande confiance en sa deuxième femme, toujours occupée à étudier les simples et leurs vertus, à distiller des essences, envoyant ses suivantes cueillir les plantes qui guérissent, et aussi celles qui tuent : le roi était le seul à ne pas voir combien elle haïssait Imogène, et cet aveuglement devait causer bien des malheurs.

Pour complaire à la reine, et aussi parce qu'il croyait Cloten bon et vaillant, il voulait lui faire épouser Imogène. La jeune princesse, plus clairvoyante et plus fine, avait en horreur ce prétendant; d'autant plus que son cœur l'entraînait vers un autre, Posthumus. Celui-ci avait été, à la mort de ses parents, nourri avec elle à la cour. Son père avait été si brave qu'on l'avait surnommé Léonatus, le Lion. Malgré sa noblesse et la gloire de ses proches, Posthumus était pauvre, et le roi Cymbeline l'avait recueilli et fait soigneusement élever. Il était devenu un chevalier accompli, et l'on ne pouvait lui reprocher que son dénuement. Or Imogène se souciait peu qu'il fût pauvre, car elle l'aimait; et, craignant la colère de son père et les poursuites de Cloten, elle épousa Posthumus secrètement.

Tout se découvrit bientôt grâce aux manœuvres de la reine. Cymbeline, aiguillonné par sa femme, bannit Posthumus du royaume et Imogène fut emprisonnée au palais. Les deux jeunes époux réussirent cependant à se revoir un moment avant que Posthumus s'embarquât pour quitter la Bretagne. Ce fut une entrevue brève et désolée.

« Une seule chose, dit Imogène, m'aidera à supporter la vie; c'est la pensée qu'il existe en ce monde un trésor que mes yeux pourront revoir un jour.

– Ma souveraine, ma bien-aimée, répondit Posthumus, cesse de pleurer. Je resterai l'époux le plus fidèle qui ait jamais engagé sa foi. Mais maintenant, mon amour, laisse-moi partir. Quand nos adieux se prolongeraient pendant tout le temps qui nous reste à vivre, la douleur de la séparation ne ferait que s'accroître. Adieu!

– Non, reste encore un moment, gémit Imogène. Quand même tu ne me quitterais que pour une courte promenade, cet adieu serait encore trop bref. Regarde, voici un diamant qui me vient de ma mère : prends-le et garde-le jusqu'au jour où, Imogène étant morte, tu épouseras une autre femme. »

Et Posthumus, ayant pris le bijou, attacha, lui aussi, au poignet délicat d'Imogène un gage d'amour, un bracelet qu'elle promit de ne jamais ôter. Puis

il partit, chassé par Cymbeline avec des injures; et longtemps, elle ne put penser qu'à ce lamentable départ. Elle disait : « Que ne suis-je la fille d'un berger, et mon Posthumus le fils d'un berger voisin! » tandis que Cymbeline, furieux de la voir angoissée jusqu'à la mort, et pourtant ferme dans son amour pour le banni, ne cessait de grommeler et de crier des reproches qu'elle n'entendait point. Son âme suivait le voyageur jusqu'au port et au delà. Elle attendait impatiemment le retour du vieux Pisanio qu'elle avait envoyé aux nouvelles et fut navrée de le voir, car il avait assisté au départ de Posthumus.

« Quelles ont été, demandait-elle, ses dernières paroles?

– Ma reine, ma reine! puis il agita son mouchoir et le baisa! Et aussi longtemps que ses yeux purent me distinguer au milieu des autres, il demeura sur le pont, agitant ses gants, son chapeau ou son mouchoir, pour me faire comprendre que, si le navire voguait rapidement, son âme restait en arrière.

– Tu aurais dû, dit Imogène, avant de cesser de le suivre des yeux, attendre qu'il fût aussi petit qu'un oiseau. Moi, je l'aurais regardé jusqu'à ce que la distance l'ait rendu comme un moucheron, comme la pointe de mon aiguille, et qu'il se fût enfin évanoui dans les airs. Et puis j'aurais détourné les yeux

et pleuré. Et je n'ai pas même pris congé de lui; car j'avais de jolies choses à lui dire : que je penserais à lui à de certaines heures, et qu'il me rencontrerait dans ses oraisons, à l'angélus du matin, à midi et le soir, car alors je serai au ciel à l'attendre. Mais avant que j'aie pu lui donner le baiser d'adieu, mon père est entré et, pareil à la bise du nord, il a détruit toute floraison.»

Ainsi la triste Imogène s'entretenait avec le fidèle Pisanio, attendant avec confiance des nouvelles de son époux.

Cependant, Posthumus était allé à Rome pour y passer le temps de son exil; il y trouva quelques anciens compagnons d'armes qui l'obligèrent à vivre avec eux. Il ne sortait de sa tristesse que pour vanter sa dame, soutenant qu'elle était plus belle, plus vertueuse, plus chaste et plus fidèle qu'aucune dame de France ou d'Italie. Il la disait pareille au diamant incomparable et pur qu'on admirait à son doigt. Or, un soir, il se trouva un homme pour le défier de prouver son dire, un Italien, Iachimo, qui se refusa à croire qu'Imogène fût incapable de s'intéresser à un chevalier quelconque en l'absence de son mari. Iachimo se croyait irrésistible, et il était convaincu que toutes les femmes sont coquettes, frivoles, inconstantes, qu'il obtiendrait sans peine un entretien de

la plus fidèle et de la plus désolée, et qu'il se chargeait bien de la distraire et de l'égayer au point de lui faire oublier quelque temps l'exilé. Posthumus était bien certain que sa femme ne pouvait prendre intérêt à rien loin de lui; néanmoins, poussé à bout, il finit, l'imprudent, par gager avec Iachimo. Il paria son diamant contre dix mille ducats, la moitié de la fortune d'Iachimo, que nul ne pourrait jamais lui apporter la preuve que sa femme l'oubliait – et il se promit de faire payer bien cher, l'épée à la main, sa présomption au fat qui croyait le cœur d'une femme fidèle si facile à détourner.

Iachimo se fit donner des lettres d'introduction à la cour, et partit sans délai pour la Bretagne. Dès son arrivée, il se présenta chez la princesse. Celle-ci accueillit le Romain avec l'empressement d'une femme qui attend depuis de longs jours des nouvelles de son époux bien-aimé. Bien que sa beauté et son maintien plein de dignité eussent, dès l'abord, intimidé l'audacieux, il ne perdit pas son courage et chercha à l'intéresser en lui parlant de Posthumus et de sa vie à Rome.

« Il est, disait-il, excessivement gai. Il n'y a pas à Rome d'étranger aussi jovial, aussi folâtre; on ne l'appelle que le Joyeux Breton! »

Et Imogène, pensive, répondait :

« Quand il était ici, il était enclin à la tristesse, souvent même sans savoir pourquoi. »

Il lui faisait ainsi de Posthumus une peinture bien différente de l'image qu'elle gardait en son cœur. Elle écoutait avidement, et peu à peu la mélancolie la saisit. Il eut l'effronterie de lui faire croire que son mari l'avait oubliée, puis d'avouer que c'était une épreuve. Mais, quels que fussent ses discours, pas une minute il ne put dire qu'Imogène avait cessé de penser à Posthumus. Il sentit qu'il avait perdu son pari et résolut de le gagner par la ruse.

Il pria la princesse d'accepter en dépôt pour la nuit un grand coffre plein de choses précieuses, et de le garder dans sa chambre jusqu'au lendemain, jour de son départ. Or, il s'enferma lui-même dans le coffre, en sortit au milieu de la nuit, surprit les paroles qu'Imogène prononçait dans son sommeil, – la douce créature rêvait de son mari, – fureta dans toute la chambre, et observa tout, enfin s'empara du bracelet d'Imogène; si bien qu'au matin, il possédait de quoi faire croire à Posthumus qu'il était entré fort avant dans la confiance de l'innocente princesse.

Il ne manqua pas, en effet, de convaincre le pauvre exilé qu'il était oublié. Il conta que la princesse l'avait reçu dans sa chambre et décrivit l'appartement :

« La tapisserie de soie et d'argent représente la fière Cléopâtre au moment de son entrevue avec Marc-Antoine, et le Cydnus débordant d'orgueil sous le poids des galères qu'il porte. C'est un travail merveilleux. La cheminée est au midi; elle est surmontée d'un bas-relief qui représente Diane au bain : c'est un portrait parlant. Le sculpteur, pareil à un autre créateur, lui a donné la vie et le mouvement. Le plafond est décoré de chérubins d'or en relief; les chenets sont deux Cupidons d'argent, un bandeau sur les yeux, debout sur un pied, et s'appuyant sur leurs torches. »

Posthumus soutenait que toutes ces choses étaient fort connues à la cour de Cymbeline, qu'on en parlait beaucoup, et qu'ainsi Iachimo pouvait les tenir d'une servante; mais l'implacable Iachimo continuait, exhibant le bracelet que, disait-il, Imogène lui avait donné en murmurant : « Il me fut cher autrefois. » Le traître alla jusqu'à décrire un signe que la princesse avait à la tempe et que Posthumus avait baisé tant de fois. Découragé et enfin convaincu, Posthumus abandonna son gage, le diamant précieux monté en bague qu'il avait gardé jusque-là comme un souvenir sacré. Mais sa colère, sa fureur, dépassaient toute expression. Si vite consolée de son départ, si peu constante et si vite distraite! Il ne songeait

qu'à la tuer, et écrivit sans délai à son serviteur Pisanio, qu'il avait laissé auprès d'elle, de l'emmener loin du palais de son père et de l'égorger. Et l'inconséquent, qui n'avait plus confiance en la douce Imogène, était pourtant si sûr d'elle que, pour la livrer à l'assassin, il lui annonçait son arrivée au port breton de Milford.

Il ne s'était point trompé en supposant qu'elle accourait en secret au-devant de lui. Elle s'évada, en effet, du palais et partit avec Pisanio. Lorsque celui-ci la tint à sa merci dans la forêt sauvage, il n'eut pas le barbare courage de l'égorger et il lui laissa la vie sauve. Mais il lui révéla l'ordre de Posthumus, et tous deux convinrent qu'elle ne retournerait pas à la cour, où elle était en butte aux assiduités de Cloten. Ils décidèrent qu'elle s'habillerait en jeune garçon et qu'elle rejoindrait le général romain Lucius; celui-ci l'accueillerait certainement comme page musicien. Car l'armée romaine venait de débarquer en Bretagne pour obliger Cymbeline à payer tribut à l'empereur Auguste.

Mais, avant d'entrer au service de Lucius, Imogène eut bien des aventures. Après avoir quitté Pisanio, elle marcha si longtemps qu'elle arriva enfin, épuisée de fatigue et de faim, devant une caverne; là elle vit quelques provisions qu'elle saisit et dévora.

Les habitants de la grotte ne tardèrent pas à se montrer. C'étaient un vieillard et deux beaux jeunes gens qui vivaient dans la forêt du produit de leur chasse.

Le vieillard avait connu les villes, et la guerre, et la gloire; mais, disgracié par son maître, il s'était réfugié dans la solitude et avait élevé les deux jeunes gens loin du monde. Ceux-ci pourtant ne rêvaient que batailles, et souhaitaient une occasion de faire preuve de bravoure et de vaillance. Tous trois accueillirent le jeune vagabond, et Imogène s'attacha inexplicablement aux deux jeunes gens qui chérissaient l'ami que la fortune leur envoyait.

Par malheur, un jour qu'Imogène se sentait malade et abattue, elle usa pour se guérir, en l'absence de ses hôtes, d'un remède que Pisanio lui avait laissé et qu'il tenait de la reine, épouse de Cymbeline. La méchante femme avait cru lui mettre dans les mains un poison violent, destiné à Imogène; mais le médecin, qui l'avait composé sur son ordre, avait eu la prudence de ne lui point obéir, et il ne lui avait remis qu'une drogue capable d'endormir pendant de longues heures d'un sommeil pesant et pareil à la mort. Hélas! la drogue fit son effet, et les trois chasseurs, trouvant à leur retour Imogène inanimée, la crurent morte.

Or, ils venaient justement de la délivrer, sans le savoir, de son persécuteur Cloten, venu jusqu'à la forêt sur ses traces. Ils ensevelirent les deux corps; mais, tandis qu'ils se débarrassaient du cadavre de Cloten, ils ne pouvaient se lasser de pleurer leur jeune ami, leur oiseau, leur lis charmant. Ils embaumèrent sa tombe de fleurs, primevères et campanules, églantines et mousses, en pleurant et en chantant des hymnes funèbres. C'est là, couchée sur les herbes humides de rosée, qu'Imogène se réveilla de son lourd sommeil. Elle reprit la route de Milford et rencontra les Romains qui acceptèrent ses services de page et l'emmenèrent avec eux.

Cependant, le roi Cymbeline voyait se renouveler les malheurs de sa jeunesse. Les Romains venaient reconquérir le pays, sa fille avait disparu, ainsi que le fils de sa deuxième femme. Il se trouvait en grand péril quand un secours inattendu survint. Quatre hommes inconnus, trois guerriers et un paysan, défendirent seuls un défilé étroit et assurèrent aux Bretons la victoire. Cymbeline, délivré, fit amener devant lui tous les prisonniers, tandis qu'on recherchait les héros inconnus.

Bientôt il avisa parmi les captifs romains un jeune homme qu'on le priait d'épargner, et qui lui plut tout d'abord, si bien qu'il promit de faire droit à

sa première requête. Le jeune homme, – c'était Imogène, – pria un Romain, qui était présent d'expliquer comment il avait acquis le diamant merveilleux qui étincelait à son doigt. Or, le Romain n'était autre que Iachimo, lequel, pressé par la mort proche, se fit scrupule de mentir, et avoua sa ruse et son subterfuge. A ce moment, Posthumus sortit des rangs des captifs, voulant le massacrer; Pisanio, qui avait reconnu Imogène, se précipita; Imogène se jeta dans les bras de son père, qui pardonna à tout le monde, car il était le seul coupable. Et pour finir, il se trouva que le vieillard de la forêt était Bélarius, banni autrefois, et qui avait enlevé les deux fils de Cymbeline. Il les rendit à leur père, stupéfait de reconnaître en eux les trois défenseurs du royaume, aidés d'un paysan qui n'était autre que Posthumus. Tout se découvre, on s'embrasse, on conclut alliance avec Rome, et le bénévole Cymbeline remercie les Dieux!



Le Roi Lear



AU temps où Joas était roi de Juda, Lear, fils de Bladud, gouvernait noblement la Bretagne. Il n'avait pour enfants que trois filles : Goneril, l'aînée, femme du duc d'Albanie; Régane, épouse du duc de Cornouailles; et Cordelia, la plus jeune et la plus aimée.

Lear, cependant, se sentait devenir vieux. Chaque jour, les soucis et les affaires du royaume pesaient plus lourd à ses épaules, et il souhaitait se décharger de son fardeau afin de s'acheminer paisiblement vers la mort. Il divisa ses terres en trois parts, puis il réunit à sa cour ses gentilshommes, ses filles, ses deux gendres, et les deux prétendants de la princesse Cordelia. Alors, il leur

annonça qu'il voulait se dépouiller du pouvoir, et que sa générosité récompenserait celle de ses filles dont il pourrait dire qu'il était le plus aimé. Il les pria donc d'exprimer leur amour filial devant tous, afin qu'il en pût juger.

Goneril, l'aînée, parla la première.

« Je vous aime, seigneur, dit-elle, plus tendrement que je n'aime la lumière, l'espace et la liberté, au delà de tout ce que le monde possède de plus rare et de plus précieux. Je vous aime autant qu'on peut aimer la vie, ornée de la santé, de la beauté, de tous les honneurs et de tous les dons. Je vous aime autant que jamais enfant ait aimé et autant que père ait jamais cru l'être. Il n'est point de paroles, enfin, capables d'exprimer l'amour que je vous porte. »

Et Cordelia, silencieuse, se disait :

« Que pourra faire Cordelia? Aimer et se taire. »

Le vieux roi, flatté dans sa faiblesse, donna sur-le-champ en héritage à sa fille Goneril une large part de ses États, des forêts ombreuses, et de riches campagnes, des rivières et de vastes prairies. Puis il pria Régane de parler à son tour :

« Sire, dit-elle, je suis faite du même métal que ma sœur, et je mesure mon prix sur le sien. Dans la sincérité de mon cœur, je trouve qu'elle a exprimé avec vérité ce que je sens; seulement elle n'est pas

allée assez loin; car moi je me déclare ennemie de tous les plaisirs qui ne sont pas ceux de l'amour filial, et seul le tendre amour que j'ai pour Votre Altesse peut faire mon bonheur.»

Et Cordelia, toujours muette à sa place, songeait :

«Pauvre Cordelia. Toi, tu es plus riche en amour qu'en paroles.»

Et le roi crédule décréta qu'une autre large part de son royaume, aussi riche et aussi fertile que la première, serait l'héritage de Régane. Puis il se tourna vers Cordelia, sa favorite :

«Et toi, dit-il, notre joie, la dernière venue, mais non la moins aimée, toi que se disputent le seigneur des vignobles français et le maître des pâturages bourguignons, que pourras-tu dire qui te vaille un lot plus opulent que celui de tes sœurs?»

Et Cordelia, son cœur généreux paralysé, incapable de faire parade de ses sentiments les plus chers, dit seulement :

«Rien, Monseigneur.»

— Rien! s'exclama Lear, offensé.

— Rien, répéta la pauvre Cordelia. J'aime Votre Majesté comme c'est mon devoir, ni plus ni moins. Vous m'avez donné le jour, vous m'avez nourrie, vous m'avez aimée. En retour, je vous suis soumise, je vous aime et vous respecte. Mais pourquoi mes

sœurs ont-elles des maris, si elles disent qu'elles vous aiment de tout leur amour? Sûrement, je ne me marierai jamais comme elles pour aimer mon père plus que tout! »

Le roi, n'en croyant pas ses oreilles, s'étonna :

« Quoi, si jeune et si peu tendre!

– Si jeune et si vraie, Monseigneur.

– Soit, dit le roi. Prends dans ce cas la vérité pour ta dot! car, par tous les Dieux, je renonce à mes sentiments paternels; tu seras désormais pour moi une étrangère, toi qui fus ma fille. »

Et tandis que le fidèle Kent essayait de le calmer, il s'emporta et cria :

« Paix! qu'on me laisse! Je l'aimais par-dessus les autres; j'espérais confier le repos de mes vieux jours aux soins de sa tendresse. »

Et sa fureur croissant, il la chassa durement. Il partagea entre ses deux autres filles la part réservée à Cordelia, et leur abandonna tous ses droits, à condition que chacune lui donnât l'hospitalité un mois durant à lui et à sa suite de cent chevaliers, et qu'on lui rendît les honneurs royaux. Il irait ainsi chez l'une, puis chez l'autre, tout le long de l'année.

Or Kent, le bon serviteur, gémissait de voir la folie du roi, car il savait bien des choses sur le cœur de

ses filles; aussi osa-t-il parler tout haut, et prendre la défense de Cordelia. Alors Lear, hors de lui, le bannit de ses États et le condamna à l'exil. Puis il manda les deux princes de France et de Bourgogne, et leur déclara qu'ils pouvaient épouser Cordelia, si toutefois ils consentaient à la prendre sans dot. « Car, dit-il, son prix a baissé : si quelque partie de sa mince personne vous convient, la voici, prenez-la, elle est à vous, et notre malédiction aussi par-dessus le marché! »

Le duc de Bourgogne n'osa point tendre la main à la pauvre Cordelia; mais le chevaleresque roi de France s'étonna que, si vite, la fille préférée du roi eût pu commettre une faute assez monstrueuse pour lui faire perdre la faveur de son père, et il se refusa à la croire ingrate. Cordelia pria doucement son père de témoigner qu'elle n'avait point commis de crime ignominieux et que, seule, sa langue maladroite était cause de tout.

« Il vaudrait mieux pour toi n'être jamais née que de m'avoir ainsi déplu, répliqua son père. »

Le roi de France s'étonnait toujours :

« L'amour n'est plus l'amour, quand il s'y mêle des considérations étrangères, dit-il. Monseigneur de Bourgogne, quelle réponse faites-vous à cette princesse? Sa personne est par elle-même un douaire. »

Mais le duc de Bourgogne voulait la dot promise avec la princesse et, comme Lear restait inébranlable, le roi de France dit :

« Belle Cordelia, tu es plus riche par ta pauvreté, plus précieuse par ton isolement; je m'empare ici de ta personne et de tes vertus. Mon amour s'embrase devant la froideur et le dédain de tous. Roi, ta fille sans dot que le hasard me donne sera notre reine, celle de nos sujets et de notre belle France. Dis-leur adieu, Cordelia; tu retrouveras ailleurs plus que tu ne perds ici. »

Lear, offensé de voir sa fille trouver un refuge, sortit sans la regarder, et Cordelia, les yeux rougis de larmes, fit ses adieux à ses sœurs. Elle les adjura de bien traiter leur père, sachant bien que le temps dévoilerait leur hypocrisie, et elle suivit son nouveau seigneur, le seul qui l'eût appréciée à son prix.

Goneril et Régane se concertèrent avant de se quitter. Les deux vilaines âmes qui connaissaient bien leur père, son caractère violent, ses explosions soudaines, comprenaient que l'âge affaiblissait encore la raison du pauvre homme. Elles savaient qu'il n'avait jamais été maître de lui, mais son emportement sans mesure contre Kent, et surtout la hâte et la brutalité avec laquelle il avait renié sa fille bien-aimée, étaient une preuve bien forte des progrès

de son inconséquence. Elles n'ignoraient pas qu'il aurait peine à renoncer à ses prérogatives et à son autorité, et elles convinrent de réduire peu à peu ses privilèges et de le traiter avec rigueur.

Cependant, le roi alla vivre chez Goneril, l'aînée, et il y devait passer un mois avec ses cent chevaliers. Mais, avant que la deuxième semaine fût écoulée, la fille ingrate trouva insupportables la dépense et l'embarras. Elle se plaignit de la tenue et des manières turbulentes des cent chevaliers; elle toléra, elle encouragea même la négligence et l'insolence envers le vieillard qu'elle traitait de vieux radoteur. Le roi faisait des reproches; il défendait ses serviteurs et son fou qu'on maltraitait. Son impatience s'exaspéra vite. Il frappa un des gentilshommes de Goneril qui tracassait son fou, le seul être qui sût encore le faire rire et lui dire des vérités en badinant; il s'emporta parce qu'on lui faisait attendre son dîner, et finit par battre l'intendant discourtois qui avait osé lui dire qu'après tout il n'était pas chez lui, mais bien chez sa fille.

Lear pourtant avait peine à croire que ce changement d'attitude fût voulu, et qu'on le servît mal ou qu'on lui parlât impoliment de propos délibéré. Lorsque son fou lui disait qu'il était fou lui-même de n'avoir pas gardé quelques biens et d'être devenu

un zéro sans valeur, il se fâchait et l'injuriait. Il fallut que Goneril elle-même lui ouvrît les yeux. Elle lui reprocha sans douceur son humeur bizarre et le désordre de son escorte; elle exigea enfin qu'il diminuât sa suite de cinquante chevaliers.

Les illusions du pauvre vieux roi s'effondrèrent, et son irritation devant cette injustice connut d'autant moins de bornes que, sans s'en douter, il commençait à comprendre son erreur et à se repentir de son injustice envers Cordélia.

« Oh! Lear, Lear! Lear! criait-il en se frappant le front, frappe à cette porte, qui a laissé échapper la raison et entrer la folie! Mais il me reste encore une fille. »

Et il se décida à aller se réfugier chez elle, après avoir chargé Goneril de malédictions atroces et invoqué tous les fléaux de la nature, afin qu'ils accablassent la fille dégénérée. Le malheureux, comptant sur la tendresse et la compassion de Régane, partit avec son fou, ses chevaliers, et un nouveau serviteur qui lui plaisait, et en qui il n'avait su reconnaître son dévoué Kent, revenu près de lui sous un faux nom et un déguisement. Lear, devenu méfiant, l'envoya prévenir Régane qu'il arrivait avant le terme convenu. Or, en même temps, Goneril fit partir l'intendant avec un message portant à sa sœur ses récriminations et ses avertissements.

A la cour du duc de Cornouailles et de Régane les deux envoyés se rencontrèrent et se battirent. On vit bien vite en qui la duchesse avait confiance, car elle écouta favorablement l'intendant et condamna le fidèle serviteur de son père au supplice infâmant du pilori. Une fois exposé devant la porte du château, il tâcha de prendre son mal en patience en sifflant et en dormant; et c'est là que Lear le trouva en arrivant chez sa fille, au lieu de la bienvenue qu'il attendait. Il s'efforça de contenir sa révolte, frappa et se vit refuser la porte, – la porte de la maison de sa fille. Il s'exhorta à la patience, s'accusant de se trop livrer à la violence de ses mouvements, et attendit que ses enfants voulussent bien le recevoir.

Au récit des humiliations subies chez Goneril, Régane, bien loin de s'apitoyer, répondit par de doucereux conseils de prudence et de soumission.

« Retournez chez ma sœur, dit-elle. Vous êtes vieux, Sire, vous devriez vous laisser gouverner. Je vous en prie, reconnaissez que vous l'avez outragée; car je ne puis penser que ma sœur ait manqué en rien à ce qu'elle vous doit. »

A ce coup, le vieux Lear éclata en imprécations, jura qu'il ne reverrait jamais Goneril, et confiant encore, chercha le cœur de Régane :

« Ce n'est pas toi qui voudrais me chercher que-

relle au sujet de mes plaisirs, réduire ma suite, me lancer des injures, rogner mes dépenses, et fermer la porte au verrou à mon approche. Tu connais mieux les sentiments de la nature, les obligations des enfants, les procédés de l'honnêteté; et tu ne saurais avoir oublié que je t'ai donné la moitié de mon royaume! »

Mais, tandis que Régane s'excusait de ne pas le garder, prétendant que rien n'était prêt pour le traiter comme il convenait, on entendit sonner les trompettes qui annonçaient l'arrivée de Goneril. Sa sœur l'accueillit avec une tendresse qui brisa le cœur de leur père, car elle venait pour se disculper et encourager Régane à l'imiter. Alors commence un odieux marchandage. Régane refuse de recevoir son père avant la fin du mois; encore ne devra-t-il amener que cinquante hommes. Bientôt elle n'en accepte plus que vingt-cinq, et Goneril, renchérissant, propose de supprimer toute la suite du roi. Qu'a-t-il besoin de serviteurs chez ses filles? Leurs maisons sont si petites que lui seul pourra y être reçu. Cette fois, le roi Lear comprend. Il s'enfuit, le cœur déchiré, répétant : « Vous croyez que je pleurerai; non, je ne pleurerai pas! J'ai pourtant bien sujet de verser des larmes; mais, avant que j'en répande une seule, ce cœur se brisera en pièces. O fou, je sens que j'en deviendrai

insensé! Les choses que je ferai, j'ignore ce qu'elles pourront être, mais elles feront l'épouvante de la terre.»

Et malgré la nuit, malgré l'âpre bise qui balaie la plaine dénudée, où l'on ne voit pas même un buisson à des milles à la ronde, les deux monstres le laissent partir avec son fou, sans oublier de faire clore les portes à cause de la tempête qui menace.

C'est une nuit noire comme l'enfer. Sur la bruyère des falaises, l'ouragan déchaîné tourbillonne en rafales. Le vieil homme court tête nue; il prétend que sa frêle existence affronte la grêle et le vent, et il défie à grands cris le sort et la destruction.

«Soufflez, vents, faites rage! Trombes et cataractes, déversez vos flots sur la terre, pour la noyer. jusqu'aux coqs des clochers! Vents, tonnerres, tempêtes, vous n'êtes point mes filles! Éléments furieux, je ne vous accuse point d'ingratitude! Je ne vous ai point donné un royaume, vous n'êtes point mes enfants! Vous ne me devez aucune obéissance! Exercez donc sur moi toute votre fureur! Me voici votre esclave, pauvre et faible vieillard, accablé sous le poids des infirmités et du mépris. Vous n'êtes que de serviles ministres, ligués avec deux filles perverses contre cette vieille tête blanche. Oh! c'est odieux!»

Et sous les éclairs aux sillons de flamme, sans

souci des formidables éclats du tonnerre, sous l'ouragan qui cingle et qui mugit, échevelé, hagard et glacé, il marche sans écouter son fou qui le suit, sans reconnaître le fidèle Kent, qui veut l'abriter sur la paille d'une pauvre chaumière. Car le roi Lear ne sent plus rien.

« Celui, dit-il, dont le cœur est en proie à une grande douleur ne peut plus sentir une peine légère. Hélas! je suis un homme qui a plus souffert de maux qu'il n'en a causés. Mon esprit commence à se troubler! »

Cependant, le pauvre homme consent à entrer sous un toit pour réchauffer son fou, percé jusqu'aux os; il pense à ceux qui sont sans asile, et comprend tout à coup toute la misère du monde :

« Pauvres misérables! où que vous soyez, vous qui essuyez la fureur de cet orage impitoyable, comment vos têtes nues, vos ventres vides et vos vêtements en lambeaux sauraient-ils vous protéger contre des temps pareils à celui-ci? Oh! j'ai pris trop peu souci de vous. Richesse, voici le remède : expose-toi à subir ce que souffrent les malheureux; tu apprendras à leur donner ton superflu, et rendras ainsi les cieux plus équitables! »

Et lorsqu'il rencontre un autre errant, il lui demande :

« As-tu aussi donné tout à tes filles? En es-tu réduit là? »

Puis il philosophe :

« Il vaudrait mieux pour toi être dans la tombe que d'être là, exposé à ce ciel en courroux. Voilà donc ce qu'est l'homme! Sans la soie du ver, sans la fourrure de la bête, sans la laine du mouton, tu n'es que la brute elle-même, un pauvre animal. Allons, dépouillons-nous! »

Et il arrache ses vêtements en haillons, sa raison chancelante s'égare tout à fait; il divague, il tient des propos incohérents, il veut juger ses filles, selon les formes de la justice. Pauvre vieux cœur, il accroît de ses larmes la pluie du ciel!

Cependant ses deux filles qui veulent sa mort dépêchent des assassins pour l'achever. Le fidèle Kent qui veille le fait enlever et emporter à Douvres. Sûr du cœur de Cordelia, il lui a envoyé un message. Aussi bientôt débarque avec la reine une armée française pour quérir son père et châtier ses sœurs. Le malheureux Lear est dans la ville; dans les moments où sa raison reparaît, il reconnaît ceux qui l'environnent, mais une honte insurmontable l'empêche de voir Cordelia; il se rappelle la dureté avec laquelle il l'a privée de sa bénédiction, et l'a abandonnée à la merci du sort dans une contrée étrangère, la

privant de tous ses droits pour les donner à ses aînées aux cœurs de chiennes; tous ces souvenirs sont autant de dards empoisonnés qui lui déchirent le cœur. Un remords brûlant l'éloigne de Douvres, et le pauvre insensé erre sur la falaise, furieux comme la mer agitée, chantant tout haut, la tête couronnée de ciguës, d'orties, et de toutes les herbes folles qui croissent dans les sillons, tandis que sa fille le fait chercher par les soldats et les médecins. Lorsque enfin le bon Kent l'a retrouvé, on le soigne, on l'endort, et c'est au son d'une douce musique qu'il s'éveille. Cordelia, à son chevet, caresse ses mèches blanches et lui parle tendrement. Lui, retrouve sa douleur :

« Vous me faites du tort en m'arrachant au tombeau. Je suis attaché à une roue de feu; mes larmes sont du plomb fondu sur mes joues! »

Il a peine à se croire encore au nombre des vivants :

« Vous êtes un esprit, je le sais, dit-il à Cordelia. Quand donc êtes-vous morte? Mais non, c'est bien la clarté du jour. Je mourrais de pitié si je voyais un autre homme dans l'état où je suis. Je n'ose jurer que ce sont là mes mains. Je voudrais bien être certain de mon état. »

Cordelia, désespérée de cet égarement, implore sa bénédiction.

« Oh! je vous prie, dit le vieillard qui se prosterne

à ses pieds, ne vous moquez pas de moi. Je suis un pauvre vieux homme; j'ai passé mes quatre-vingts ans; et, à vous dire le vrai, je crains de ne pas jouir tout à fait de mon bon sens. Il me semble que je vous connais et cependant je doute; cependant, aussi vrai que je suis un homme, il me semble que cette dame est ma fille Cordelia!»

Les accès de fureur sont passés; il croit se rappeler que ses filles ont des torts à son égard; avec une humilité poignante, il se soumet à tout ce que désire Cordelia et reconnaît lui-même :

– «Je suis un vieux, et ma raison est affaiblie.»

Mais le médecin laisse espérer à sa fille qu'il pourra recouvrer ses facultés.

Toutefois, le pauvre homme n'a retrouvé Cordelia que pour la perdre. Les deux armées d'Albanie et de Cornouailles ont battu les Français et fait captifs Lear et sa fille. Et, tandis qu'on les emmène sous bonne escorte, Lear se réjouit :

«Viens, dit-il à Cordelia, allons en prison. Tous les deux seuls, nous chanterons comme des oiseaux en cage; quand tu imploreras ma bénédiction, je te demanderai pardon à deux genoux. C'est ainsi que nous vivrons; nous prierons, nous chanterons, nous dirons de vieux contes, nous rirons aux papillons

dorés, et nous écouterons de pauvres hères parler entre eux des nouvelles de la cour. Nous causerons avec eux de qui perd et qui gagne, de qui entre et qui sort; et nous nous donnerons permission d'expliquer le secret des choses, comme si nous étions les espions des Dieux. Viens, essuie tes yeux; nous verrons mourir de faim tous ces gens-là avant qu'ils nous fassent pleurer.»

Mais, quand arrive la délivrance, il est trop tard. Régane et Goneril, avant de périr, victimes de leurs intrigues, ont donné l'ordre d'étrangler leur sœur dans sa prison. Le vieux roi trouve encore la force de tuer l'esclave qui a exécuté Cordelia, et il clame, sa fille morte entre ses bras :

« Hurlez! hurlez! hurlez! Ah! Vous êtes des hommes de pierre! Si j'avais votre langue et vos yeux, je m'en servirais de telle sorte que la voûte du ciel se romprait. J'aurais pu la sauver; maintenant elle est partie pour toujours. Cordelia! Cordelia! Ah qu'est-ce que tu dis? Sa voix était toujours douce et caressante, chose adorable chez une femme! Ma pauvre innocente est étranglée! Quoi, un chien, un cheval, un rat ont vie, et toi tu n'as plus de souffle? Tu ne reviendras jamais plus, jamais, jamais, jamais, jamais! Regardez, regardez ses lèvres!»

Et le cœur trop chargé, écrasé, se brise enfin, tandis que Kent, pitoyable, supplie :

« Oh! ne tourmentez pas son ombre! Laissez-le partir! Il faudrait bien le haïr pour vouloir le garder plus longtemps sur la roue suppliciante de ce monde brutal. »

C'est ainsi que le roi Lear ne survécut pas au cœur loyal qui l'avait tant aimé.

Shakespeare a pris le sujet du drame dans *les Histoires des Rois de Bretagne*, écrites par Geoffroy de Monmouth, dans la première moitié du XIIe siècle.



Macbeth



E tonnerre gronde, les éclairs luisent dans la nuit. Beau temps pour les sorcières qui se donnent rendez-vous pour la fin de la bataille.

Car on entend la rumeur d'un grand combat : Macbeth, thane de Glamis, et Banquo, son frère d'armes, défendent la terre d'Écosse contre le roi de Norvège, dont le thane de Cawdor, traître à sa patrie, a secondé l'attaque. Quelle joie pour Duncan, roi d'Écosse, d'apprendre que les deux vaillants capitaines ont écrasé l'ennemi. Semblables « à deux canons chargés, ils ont frappé les Norvégiens »; Macbeth a fendu en deux le chef des rebelles.

Sur la bruyère, sous l'orage, les sorcières se retrouvent. Elles sont trois qui dansent en rond : « Trois tours pour toi, trois tours pour moi, et trois encore pour faire neuf. » Et soudain, elles s'arrêtent car voici venir Macbeth et Banquo. Elles lèvent leur doigt décharné, et parlent l'une après l'autre :

« Salut, Macbeth ! Salut à toi, thane de Glamis !

– Salut, Macbeth ! Salut à toi, thane de Cawdor !

– Salut, Macbeth ! Un jour, tu seras roi ! »

Macbeth tremble. Banquo les questionne. Il voudrait, lui aussi, connaître sa destinée, et à lui aussi elles parlent, mystérieusement d'abord, puis clairement :

« Plus petit que Macbeth, et cependant plus grand !

– Moins chanceux que Macbeth, et plus chanceux que lui !

– Aïeul de bien des rois, tu ne seras pas roi ! »

Et ces promesses mystérieuses pénètrent dans l'âme de Macbeth. A son tour, il interroge, mais les trois êtres barbus, aux lèvres parcheminées, se sont évanouis comme une vapeur. Ils ne peuvent rien savoir de plus; et chacun des deux répète machinalement la prophétie qui concerne l'autre : « Aïeul de bien des rois », redit Macbeth qui n'oublie pas, et Banquo lui répond : « Un jour, tu seras roi ! »

Sur la bruyère, sous l'orage, les sorcières se retrouvent. Elles sont trois qui dansent en rond : « Trois tours pour toi, trois tours pour moi, et trois encore pour faire neuf. » Et soudain, elles s'arrêtent car voici venir Macbeth et Banquo. Elles lèvent leur doigt décharné, et parlent l'une après l'autre :

« Salut, Macbeth ! Salut à toi, thane de Glamis !

— Salut, Macbeth ! Salut à toi, thane de Cawdor !

— Salut, Macbeth ! Un jour, tu seras roi ! »

Macbeth tremble. Banquo les questionne. Il voudrait, lui aussi, connaître sa destinée, et à lui aussi elles parlent, mystérieusement d'abord, puis clairement :

« Plus petit que Macbeth, et cependant plus grand !

— Moins chanceux que Macbeth, et plus chanceux que lui !

— Aïeul de bien des rois, tu ne seras pas roi ! »

Et ces promesses mystérieuses pénètrent dans l'âme de Macbeth. A son tour, il interroge, mais les trois êtres barbus, aux lèvres parcheminées, se sont évanouis comme une vapeur. Ils ne peuvent rien savoir de plus; et chacun des deux répète machinalement la prophétie qui concerne l'autre : « Aïeul de bien des rois », redit Macbeth qui n'oublie pas, et Banquo lui répond : « Un jour, tu seras roi ! »

Presque aussitôt la prédiction commence à s'accomplir. Le roi récompense Macbeth de sa vaillante défense, en lui octroyant les dépouilles et les titres du thane de Cawdor, traître jugé et puni. Macbeth, frappé, ne sait s'il a été le jouet d'êtres diaboliques. L'avenir semble heureux, et pourtant son cœur frémit, ses cheveux se dressent d'horreur, une idée de meurtre a traversé son imagination; il reste immobile et muet, sentant grandir en lui une affreuse pensée, tandis que Banquo plaisante, supposant que son ami se familiarise avec sa nouvelle dignité, « aussi gênante que des habits neufs ». Et plus tard, devant le roi confiant, heureux de lui prouver sa gratitude et de lui demander son hommage pour l'héritier du trône, Macbeth pense que celui-ci, le jeune Malcolm, est justement l'obstacle contre lequel il peut trébucher, ou qu'il faudra sauter à pieds joints. Tourmenté par ces pensées, il quitte Duncan pour écrire à sa femme, et lui annoncer, en même temps que sa nouvelle dignité, la visite du roi qui passera la nuit chez eux.

Lady Macbeth apprend, par la lettre de son époux, et la prédiction des sorcières, et la victoire, et les honneurs nouveaux. Elle délibère, elle connaît son mari et son ambition; mais il est « trop plein du lait

de la tendresse humaine»; il aspire aux grandeurs, mais voudrait y atteindre «vertueusement»; «il veut gagner, mais ne veut pas jouer faux jeu»; et elle pense qu'il lui faudra verser son propre courage dans l'esprit de son mari et le pousser à ses destinées. Quand elle sait que Duncan doit passer la nuit sous leur toit, elle frissonne aux présages de mort, aux rauques croassements du corbeau qui annonce l'arrivée du roi et, lorsque Macbeth arrive, tous deux d'un seul regard comprennent qu'ils sont décidés au crime avant d'en avoir parlé. Elle demande :

« Quand repart-il? »

Il répond :

«Demain, à ce qu'il se propose!»

Et elle réplique :

« Oh! jamais le soleil ne verra ce demain!»

Puis, après un silence : « Je dois pourvoir au confort de celui qui doit venir. Vous, faites bonne contenance, et fiez-vous à moi pour tout le reste.»

Tous deux accueillent respectueusement le bon Duncan, heureux de s'abriter chez un vassal dévoué, charmé de leur demeure, de l'air vif et salubre, des martinets nichés dans les arcs-boutants. On allume les torches, on sert un somptueux repas, et les hautbois font entendre leur musique. Macbeth ne peut

demeurer à table : il s'échappe pour méditer. Il s'exhorte à épargner le roi dont il est le parent, le sujet et l'hôte; ce roi juste et bon, et vertueux, dont les perfections plaideraient contre lui. Mais sa femme survient et, le sentant faiblir, le fouette des paroles mordantes :

« C'est donc que tu crains d'être dans tes actes pareil à ce que tu es dans tes désirs? Tu voudrais obtenir la couronne, pour embellir ta vie, et néanmoins vivre en couard vis-à-vis de toi-même! Tu te vantes d'oser tout ce que peut un homme, et, maintenant que le temps et les circonstances s'offrent d'eux-mêmes, tu recules au lieu d'agir!

– Et si nous manquons notre coup? dit Macbeth lâchement.

– Manquer notre coup! Si tu ne faiblis pas, nous ne saurions échouer. Duncan une fois assoupi, je saurai si bien engourdir ses deux chambellans par le vin et la bonne chère qu'ils s'endormiront d'un sommeil pesant. Et qui nous empêchera de mettre le meurtre au compte de ces officiers ivres?

– Surtout, ajouta Macbeth rasséréné, si nous avons barbouillé de sang ces deux dormeurs et employé leurs propres poignards! »

Et Lady Macbeth va jusqu'à prévoir les clameurs et les plaintes qu'il faudra pousser devant le cadavre de leur hôte assassiné.

La nuit est venue; les visiteurs couchés, les largesses du roi et le diamant qu'il offre à son hôtesse acceptés, Macbeth attend sa femme dans la cour du château, à la porte de l'escalier qui conduit à l'appartement de Duncan. Il croit voir un poignard flotter devant lui, le manche tourné vers sa main, dégouttant de sang; mais à présent il n'hésite plus, et quand un coup de cloche lui annonce que tout est prêt pour l'acte, il monte chez le roi.

Au même lieu, Lady Macbeth attend qu'il redescende; elle s'inquiète de ses retards; n'avait-elle pas tout disposé elle-même, préparé les poignards, laissé les portes ouvertes et les chambellans engourdis? «Si le roi n'avait ressemblé à mon père, dit-elle, j'aurais fait la chose moi-même». Macbeth revient, enfin, ensanglanté, apeuré des gémissements du hibou et des cris du grillon, effrayé d'avoir entendu les serviteurs balbutier des prières dans leur sommeil, sans que sa bouche glacée pût répondre : *Amen!* Il lui a semblé entendre une voix qui criait : «Ne sommeille plus! Glàmis a tue le sommeil; c'est pourquoi Cawdor ne sommeillera plus! Macbeth ne pourra plus dormir!»

Il a gardé les poignards, mais il n'ose retourner dans la chambre du roi. Et c'est Lady Macbeth qui remonte barbouiller de sang le visage et les mains des valets, et placer auprès d'eux les poignards. Ainsi les deux époux ont des mains souillées que Macbeth regarde avec épouvante.

« Quelles mains sont-ce là? Tout l'Océan pourrait-il les laver du sang qui les tache? »

A quoi sa femme répond :

« Mes mains sont de la couleur des vôtres, mais je serais honteuse d'avoir un cœur aussi lâche! Venez, un peu d'eau nous lavera de cet acte. »

Et ils s'enfuient dans leur chambre pour y attendre et le réveil et la découverte du crime horrible.

Au matin, Macduff découvre le meurtre. Il sonne la cloche d'alarme; tous se précipitent, et Macbeth, comme un hôte indigné du crime commis sous son toit, massacre, sans attendre, les chambellans qui ne parleront plus: Malcolm et Donalbain, les deux fils du roi, s'enfuient en Angleterre, « loin des lieux où il y a des poignards dans les sourires des hommes ». Bientôt Macbeth, qui se sent plus à l'aise dans le crime, les accuse d'avoir comploté l'assassinat de leur père; il exploite si bien la situation que, le jour même où le corps de Duncan est trans-

porté à la chapelle de Saint-Colomban, gardienne des ossements de ses ancêtres, lui, Macbeth, est couronné roi à Scone. Les prédictions des sœurs fatales sont donc accomplies.

Le roi Macbeth est dans son palais. au milieu de sa suite; il a invité Banquo, son ami d'autrefois, à un grand banquet, et s'enquiert avec sollicitude de ses allées et venues avant l'heure du souper. Le traître a besoin de savoir si les meurtriers qu'il dépêche pourront assassiner Banquo et si son jeune fils Fléance l'accompagne. Car Macbeth pense qu'être roi n'est rien, si on n'est pas roi avec sécurité. « Banquo, se dit-il, a entendu les prophéties des sorcières. Pourquoi ne serait-il pas, lui aussi, en droit d'espérer? Elles saluèrent en lui l'aïeul d'une lignée de rois; ainsi elles ont placé sur ma tête une couronne stérile. C'est donc pour la postérité de Banquo que j'ai perdu mon âme! »

Endurci déjà dans le mal, il dissimule avec Lady Macbeth elle-même, lui conseillant d'avoir pour Banquo des paroles flatteuses et des regards amis au souper; elle sent bien à travers ses phrases obscures qu'il trame quelque perfidie; toutefois il ne la mêle pas à ce nouveau crime.

Le soir au banquet, Macbeth place chacun à son

rang autour de la table. En bon hôte, il circule parmi les convives, buvant une rasade avec chaque groupe; aussi peut-il s'approcher de son émissaire, couvert encore du sang de Banquo dont il a coupé la gorge et laissé le cadavre au fond du fossé. Mais Macbeth grince des dents lorsqu'il apprend que Fléance a échappé. Il lui faut cependant faire gracieuse figure et tenir des propos de cérémonie : il s'étonne de voir la place de Banquo inoccupée, il plaisante de ce manque d'égards, et tout à coup, comme on lui propose de s'asseoir à cette table où manque un convive, il voit le spectre de Banquo assis là, devant lui, et il balbutie :

«Tu ne peux pas dire que c'est moi qui l'ai fait. Ne secoue pas devant moi tes cheveux pleins de sang! Voilà maintenant que les morts se relèvent et nous chassent de nos sièges!»

A ces folles paroles, on s'émeut. Cependant, Lady Macbeth calme l'inquiétude, avouant que Monseigneur est sujet à des accès de bizarrerie et, tout bas, elle apaise son mari, en raillant ses hallucinations et ses transes, si bien qu'il cesse d'apercevoir le fantôme. S'excusant, il se rassied, fait emplir sa coupe de vin par bravade et boit à Banquo... Mais aussitôt le spectre reprend sa place, et Macbeth délire, pâle de terreur :

« Arrière! Loin de ma vie! Que la terre te cache! Tes os sont sans moelle, ton sang est froid! Il n'y a plus de pensée dans tes yeux vitreux! »

Cette fois, le scandale est complet. Bien que Macbeth reprenne ses esprits, sa femme laisse les invités sortir en désordre, anxieuse de dissimuler cette folie. Déjà Macbeth découvre que d'autres hommes le gênent, qu'il lui faudra tuer encore, « entrer plus avant dans le fleuve de sang », s'endurcir par l'habitude, car, dit-il avec inconscience, « nous sommes encore jeunes dans le crime ».

Les sorcières qui l'attendent préparent leurs chaudrons et leurs charmes, leurs philtres et leurs sortilèges. Dans la marmite enchantée, bouillonne le mélange dont les vapeurs figurent les choses de l'avenir : un potage infernal y bout : filet de serpent des marécages, œil de salamandre, patte de grenouille, poil de chauve-souris, dard fourchu de vipère, jambe de lézard, aile de hibou, écaille de dragon, dent de louve, momie de sorcière, racine de ciguë arrachée dans la nuit, doigt d'enfant étranglé à sa naissance : ce sont les ingrédients que mêlent en une pâtée empoisonnée les filles de la solitude et des ténèbres.

Macbeth a moins peur d'elles que du spectre; il

s'approche et les conjure de lui montrer l'avenir. Elles ricanent, jettent de nouvelles horreurs dans la potion d'enfer et dans la flamme, et les puissances inconnues se révèlent. Sans que Macbeth ait besoin de parler, sa pensée est devinée. Au-dessus de l'impure fumée, des figures apparaissent tour à tour.

D'abord une tête casquée qui crie : « Macbeth! Macbeth! Macbeth!, méfie-toi de Macduff! »

Puis un enfant ensanglanté qui clame : « Sois sanguinaire et résolu, car nul homme né d'une femme ne peut nuire à Macbeth! »

Enfin un enfant encore, couronné celui-ci, une branche verte à la main :

« Sois plein d'orgueil, Macbeth; tu ne seras jamais vaincu, à moins que le bois de Birnam ne marche contre toi vers la colline de Dunsinane. »

Macbeth triomphe; mais il veut encore savoir si la postérité de Banquo régnera sur le royaume. Malgré le conseil des sorcières, il insiste, il maudit, il exige. Alors, au milieu des flots de fumée, le chaudron s'enfonce dans le sol, et il voit surgir l'un après l'autre huit rois couronnés d'or que le spectre de Banquo lui montre en souriant. Le huitième tient un miroir dans lequel on voit confusément d'autres

figures, portant de doubles globes et de triples sceptres.

Et lorsque Macbeth sort de son anéantissement, la ronde fantastique des sœurs fatales s'est évanouie, emportant la vision magique dans l'air infecté.

Plein de confiance, il reprend ses projets criminels : il détruira par traîtrise et par ruse tous ceux qui le gênent, et d'abord Macduff, qui, en fidèle vassal, défend l'héritier légitime du royaume. Impossible de le tuer, puisqu'il vient de s'enfuir en Angleterre; mais il a laissé derrière lui, dans son château, sa femme et ses enfants et toutes les âmes infortunées qui appartiennent à sa race. C'est par eux que Macbeth l'atteint. Une bande de scélérats à la crinière hérissée entre en Fife et massacre Lady Macduff avec ses petits enfants, et tous ses gens, une vraie boucherie. Et la pauvre contrée saigne, le pays succombe sous le joug, pleure à chaque coup de poignard; et chaque jour ouvre une nouvelle blessure. On ose à peine demander pour qui sonne le glas des morts : Macbeth semble un démon plein de vices, violent, avide, fourbe, malicieux et sanguinaire.

Là-bas, en Angleterre, Macduff a rejoint Malcolm, le vrai roi, héritier de la couronne; et le jeune homme,

rendu méfiant par les malheurs, a mis à l'épreuve son honnêteté et sa droiture. Puis ensemble, ils ont obtenu du gracieux roi d'Angleterre une armée de dix mille hommes, et ils s'apprêtent à délivrer l'Écosse. Hélas! Il faut apprendre à Macduff comment «ce milan infernal a fondu sur le nid et massacré d'un seul coup tous ses gentils poussins et leur mère!» Sa douleur se tourne en colère : ce malheur aiguise son épée; Macbeth est mûr pour la chute.

A Dunsinane, au château du roi Macbeth parti en campagne, la suivante de Lady Macbeth a dû mander un médecin qui observe l'étrange maladie de leur maîtresse. Toutes les nuits, tout endormie, blanche et roide, un flambeau à la main, elle erre dans les chambres et les corridors. Que cherche-t-elle, avec ses yeux ouverts qui voient ce que les âmes honnêtes ne sauraient voir? Elle se frotte les mains, elle lave ses petites mains blanches sans arrêter pendant plus d'un quart d'heure. Elle parle :

«Disparais, tache maudite, disparais, te dis-je! Qui aurait cru que ce vieillard avait en lui tant de sang? Quoi, ces mains ne seront jamais nettes? Il y a toujours là l'odeur du sang. Tous les parfums de l'Arabie ne pourraient purifier cette petite main! Allons, lavez vos mains, passez votre robe de

chambre. Ne soyez pas si pâle. Je vous le répète, Banquo est enseveli, il ne peut sortir de son tombeau. Oh! Oh! Oh!»

Cette maladie étrange échappe à l'art du médecin. « La reine, dit-il, a plutôt besoin du prêtre. Dieu, Dieu nous pardonne à tous!» Bientôt elle mourra, parce que nul ne connaît le doux antidote de l'oubli et qu'elle n'a pu arracher de sa mémoire les angoisses et les remords enracinés.

A peine si Macbeth trouve le temps de la pleurer; il s'est trop gorgé d'horreurs, et l'épouvante, familière à ses pensées meurtrières, ne peut plus le faire tressaillir. Aussi bien il a d'autres soucis. Les forces anglaises s'approchent, conduites par Malcolm et Macduff. Ils viennent du côté des bois de Birnam. Macbeth se fortifie dans Dunsinane, se répétant, pour endormir son inquiétude : « Le bois de Birnam ne marche pas encore contre moi, et Malcolm est né d'une femme. Qu'ai-je donc à craindre?»

Et ses bannières flottant insolemment sur les remparts, il se rit des assiégeants et des clameurs et des craintes. Mais un messager vient lui dire que le bois de Birnam commence à marcher : c'est, sur une étendue de trois milles, comme un bosquet mouvant.

Son courage à ce coup est ébranlé; il commence à douter des équivoques du démon; il pense à fuir; mais non, il veut mourir son harnais sur le dos et subira vaillamment l'assaut qui commence au son des trompettes : car Malcolm, avisé et prudent, a ordonné que chaque soldat coupe un rameau et le porte devant lui, ruse de guerre, bonne pour cacher le nombre de ses troupes et tromper les assiégés sur l'état de ses forces.

La bataille s'engage; Macbeth se réfugie dans la certitude que nul homme né d'une femme ne l'abattra. Et il tue dans la bataille, il tue sans peur et se croit invincible. Et lorsque, enfin, Macduff qui le cherche à travers le combat le rencontre, Macbeth, ivre de sang, lui crie :

« Tu perds tes peines. Je porte en moi une vie enchantée que ne peut atteindre un homme né d'une femme. »

Alors Macduff ricane : « Désespère, alors! Macduff n'est pas né d'une femme vivante, car ma mère mourut en me mettant au monde. »

Cette fois, c'en est fait de l'audace de Macbeth. Les prophéties se sont retournées contre lui, et son destin l'accable. Mais il ne veut pas aller baiser la terre devant le jeune Malcolm et il se met en garde pour courir sa dernière chance.

Bientôt l'Écosse est libre et Macduff reparaît, portant fichée au bout d'un pieu la tête maudite, et l'armée d'un grand cri salue le jeune roi.

Shakespeare a emprunté le sujet de Macbeth à la chronique de Hollinshed qui l'avait lui-même tiré de la chronique latine de Boëce sur l'histoire d'Écosse.



Hamlet, Prince de Danemark



E prince Hamlet, fils du roi de Danemark, avait été envoyé par son père achever ses études à l'Université de Wittemberg, en Allemagne. C'était un noble esprit, un vaillant soldat, un lettré délicat, la fleur et l'espérance du royaume. Or, avant que ses cours fussent terminés, on le fit revenir en son pays; le roi était mort subitement. Hamlet eut une peine profonde, car il aimait chèrement son père.

Lorsqu'il arriva au château d'Elseneur, tout endeuillé et endolori de son long voyage, il trouva que la reine Gertrude, sa mère, s'était déjà remariée. Avant même d'avoir usé les souliers avec lesquels

elle suivait, en larmes, le convoi de son premier mari, avant même que deux mois eussent séché ses yeux, elle avait épousé le frère du roi défunt.

Le prince Hamlet n'aimait guère son oncle, si peu semblable à son père bien-aimé, dont il gardait l'image en son cœur. Son âme fut révoltée d'un si rapide oubli. On lui fit fête à la cour cependant. Le nouveau roi lui interdit de retourner à l'Université, voulant garder près de lui l'héritier du royaume, si cher à sa mère; il l'encouragea à se consoler, puisqu'il est naturel que les pères meurent avant les fils, et pour l'honorer, fit tirer le canon tandis qu'il buvait à sa santé.

Mais Hamlet restait sombre et déconcerté, lorsqu'un de ses amis, venu comme lui en Danemark pour les funérailles, et comme lui, surpris de tomber au milieu des fêtes nuptiales, vint lui confier une étrange nouvelle. Chaque soir, les officiers de garde sur l'esplanade du château d'Elseneur voyaient apparaître un sombre fantôme armé de pied en cap, qui se promenait lentement jusqu'à l'heure où le coq chante. Horatio lui-même avait veillé et l'avait vu et, à son armure aussi bien qu'au mouvement terrible de son sourcil froncé, il l'avait reconnu pour le roi défunt. Ni les gardes, ni Horatio, glacés de crainte, n'avaient osé lui parler. Hamlet, bouleversé, fit pro-

mettre à son ami de taire ce miracle et, dès la nuit prochaine, entre onze heures et minuit, il attendit impatiemment la venue de l'apparition.

Sur la vaste terrasse gelée, balayée par la bise, le jeune prince attendit, au bruit des trompettes et des salves annonçant qu'au festin le roi Claudius buvait un plein hanap de vin du Rhin. Et voici qu'après minuit sonné, le fantôme armé, pâle et raide, surgit devant lui. Et Hamlet, tout frémissant de revoir son père, s'écria :

« Que tu sois un esprit béni ou une âme maudite, que tes intentions soient malice ou charité, je t'appelle Hamlet, roi, père, prince de Danemark ! O réponds-moi ! Pourquoi tes os ont-ils repris leur forme vivante ? Pourquoi le sépulcre a-t-il ouvert ses pesantes mâchoires de marbre pour te libérer ? Pourquoi es-tu là, cadavre, armé de pied en cap, m'épouvantant sous la lune, car il me vient des pensées d'outre-tombe ? »

D'un geste, le fantôme l'attira à l'écart et, malgré sa terreur, Hamlet le suivit, obéissant à sa destinée, échappant à ses amis effrayés de son exaltation. Le fantôme s'arrêta et parla :

« Je suis l'âme de ton père condamnée à errer la nuit et à brûler le jour jusqu'à ce que j'aie expié les fautes de ma vie. Si je te dépeignais ma prison, ton

âme serait déchirée, et chacun de tes cheveux se dresserait sur ta tête. Mais ces révélations de l'éternité ne sont point faites pour des oreilles de chair et de sang. Écoute, écoute, oh! écoute! si jamais tu aimas ton père — et Hamlet, frémissant, invoqua Dieu — venge-le d'un monstre infâme et dénaturé!»

Le fantôme alors fit le récit de sa mort inattendue. Son misérable frère l'avait empoisonné pendant qu'il sommeillait dans son jardin et lui avait dérobé sa femme et sa couronne, l'envoyant dans l'autre monde, l'âme toute chargée de péchés, sans repentir et sans sacrement. Et il suppliait Hamlet de mettre fin au scandale, d'arracher sa proie au criminel, mais sans rien entreprendre contre sa mère, l'abandonnant aux châtiments du ciel et aux épines qu'elle logeait dans son cœur. Puis, voyant pâlir l'éclat du ver luisant et s'approcher le matin, il disparut, répétant :

« Adieu, adieu, Hamlet; souviens-toi de moi.»

Il sembla à Hamlet que le ciel et la terre vacillaient autour de lui, à cette révélation atroce. Il sentit disparaître de sa mémoire tous ses souvenirs frivoles, les phrases des livres et les impressions de son passé, tout ce que sa jeunesse avait acquis; et seule subsistait dans son cerveau cette idée fixe : obéir au fantôme et ne pas oublier.

A ses compagnons curieux, il refusa toute explication, leur disant : « Moi, pauvre être, je vais aller prier »; et il exigea d'eux le secret et le leur fit jurer sur son épée, tandis que, sous terre, une voix caverneuse répétait : « Jurez! »

Et devant l'émerveillement de ses amis, Hamlet ajouta :

« Il y a plus de choses dans les cieux et sur terre que n'en rêve votre philosophie! »

Lui-même, cependant, était anéanti, car il ne savait pas encore si le fantôme avait dit vrai, et il méditait de chercher discrètement la preuve du crime. La fatalité avait mis une lourde charge sur ses frêles épaules : la poursuite de la vérité, et l'accomplissement de la vengeance.

Bientôt le bruit courut à la cour que le prince Hamlet était singulièrement transformé : il négligeait ses habits : il errait, le pourpoint bâillant, les bas salis et mal attachés, pâle, vacillant avec un regard lamentable, comme s'il eût été lâché hors de l'enfer pour terrifier les hommes; il s'arrêtait, scrutait les visages, puis soupirait et repartait, rigide et hagard. Nul ne le reconnaissait, pas même ses anciens amis, encore moins le chambellan Polonius, ni la suave Ophélie qu'Hamlet avait toujours aimée, encore

moins la reine, sa mère, et le roi Claudius, son oncle. Celui-ci croyait, ou feignait de croire, et — beaucoup craignaient qu'il ne se trompât point — que la raison du jeune prince était égarée par le chagrin de la mort de son père. Le roi et la reine chargèrent deux camarades de son enfance, Rosencrantz et Guildenstern, de le distraire, s'ils le pouvaient, et surtout de l'étudier. Mais Hamlet eut tôt fait de comprendre pourquoi ils étaient venus, et se mit à leur débiter des folies à double entente : le Danemark, prétendait-il, était pour lui une prison avec cachots, guichets et donjons; il était capable de s'enfermer dans une coquille de noix et de se considérer, une fois là, comme le maître de vastes territoires; et mille autres extravagances, sans cesser de les combler de politesses et de prévenances. Et, comme il convint qu'il avait perdu tout entrain, et négligé tout exercice, qu'il était mélancolique et morose, ses amis tentèrent de l'intéresser à des comédiens venus au château, et qui lui avaient plu naguère. Tout en discutant leur mérite comparé à celui de leurs rivaux, Hamlet conçut un projet bizarre, bien digne de son âme tourmentée. Il accueillit fort bien la troupe ambulante, disserta des rôles et des interprètes, voulut entendre tout de suite sa tirade préférée, le récit où le héros Énée conte à la reine Didon comment

on mit à mort le vieux Priam, et envoya le chambellan Polonius veiller à l'installation confortable des acteurs. Après quoi, seul avec le directeur, le prince lui demanda de représenter une pièce de son répertoire, *la Mort du roi Gonzague*, et d'y intercaler une douzaine de vers de sa façon.

Or, le prince voyait là une épreuve décisive. La pièce, remaniée par lui, reproduisait le meurtre de son père si exactement que les coupables ne pourraient, à l'ouïr, dissimuler leur émotion; et ainsi la représentation serait l'épreuve qui lui permettrait de surprendre la conscience du roi. Car Hamlet, faible et mélancolique, hésitait encore à croire les paroles du fantôme; cet esprit était peut-être diabolique, pensait-il, et ne cherchait qu'à le damner. Et sa volonté inerte, son âme rêveuse, maudissaient le crime sans oser le punir, méprisaient le criminel sans avoir le courage de le démasquer, et s'exhortaient en vain à la vengeance, se soulageant par des paroles et non par des actes, et allant jusqu'à incriminer le fantôme pour justifier sa propre impuissance.

Tous, cependant, cherchaient la cause de l'égarement visible et croissant du seigneur Hamlet. Polonius, père de la charmante Ophélie, crut l'avoir trouvée. En père scrupuleux, il avait ordonné à sa fille de ne point écouter les propos et de ne pas

accepter les présents d'Hamlet, son futur souverain, qui ne pouvait être son mari. En voyant le prince perdre tout bon sens, il crut que l'amour dédaigné lui avait tourné la tête, et qu'il n'avait d'autre folie que la folie d'amour. Il courut aviser le roi et la reine de sa découverte, et eux aussi décidèrent de tenter une épreuve. On installa la douce Ophélie, avec un livre ouvert qui donnait à sa solitude une explication plausible, dans la galerie où souvent Hamlet méditait, et le roi se cacha avec Polonius derrière une tenture pour ecouter leur entretien et savoir si le mal du prince était peine d'amour. Hamlet entra bientôt, marchant lentement et philosophant, selon sa coutume, pensant aux apparitions et à la frontière qui sépare les morts des vivants :

« Être, ou n'être pas, voilà la question. Mourir, dormir! Rien de plus. Dire que par le sommeil nous pouvons mettre fin à tous les maux auxquels notre chair est sujette! Mourir, dormir. Dormir — rêver, peut-être. Oui, voilà le point d'interrogation. Quels sont les rêves qui peuvent nous venir dans le sommeil de la mort? C'est là ce qui nous oblige à réfléchir. Qui voudrait supporter le mépris du monde, les injustices, les affronts, les tortures de l'amour dédaigné, quand on pourrait soi-même s'octroyer le repos avec un simple poignard? Qui voudrait gémir



Ophélie avait dans les bras des gerbes de fleurs sauvages qu'elle distribuait à chacun selon son humeur. *Page 200.*



Ophélie avait dans les bras des gerbes de fleurs sauvages qu'elle distribuait à chacun selon son humeur. *Page 200.*

et suer sous les fardeaux d'une vie fatigante, sans la crainte de quelque chose après la mort, cette contrée inconnue dont aucun voyageur ne repasse la frontière? »

Et il pensait que la lâcheté humaine n'est faite que de la crainte de l'inconnu. Qu'étaient les tendres yeux d'Ophélie en face de ces problèmes d'angoisse? Il la salua pourtant, en l'apercevant, et s'arrêta pour lui parler. Peut-être désirait-il qu'elle le consolât; mais aigri, soupçonneux, il lui lança des paroles amères qui terrifièrent la pauvre fille : il doutait de tout le monde, et d'elle-même, si pure et si délicate et, revenant vers le passé, il lui dit, brutal :

« Je vous ai aimée, autrefois. »

— En vérité, Monseigneur, c'est ce que vous m'avez fait croire!

— Vous n'auriez pas dû me croire, car je ne vous aimais pas. »

Puis, avec des allusions obscures à de vilaines choses :

« Entrez au couvent, au couvent, et vivement encore! Nous sommes tous de fieffés coquins; ne croyez à aucun de nous. Adieu! »

Et il laissa la pauvre enfant consternée et qui se disait :

« Oh! puissances célestes, rappelez-le à la raison! Malheur à moi de voir la beauté incomparable de cette jeunesse en fleur flétrie par le délire! »

Le roi, édifié sur la démence de son neveu et gravement inquiet, décida sur-le-champ de l'éloigner du Danemark et de l'envoyer en Angleterre, chargé d'une mission. Il prétendit que le voyage, la mer, les spectacles renouvelés à ses yeux chasseraient sa mélancolie et ses idées fixes; mais, ce que le traître ne disait pas, c'est que le voyage était organisé de telle sorte qu'Hamlet n'en devait jamais revenir. Le roi Claudius décida toutefois, pour publier son projet, d'attendre que la reine eût vu son fils après la représentation du soir et qu'elle eût tenté de lui faire confesser la cause de son chagrin. Le courtisan Polonius, malgré l'échec de sa tentative, fit l'empressé et se chargea d'épier l'entretien.

Vint le divertissement préparé. Toute la cour y assistait en cérémonie, chacun placé selon son rang en demi-cercle autour de la reine et du roi, assis sur leur trône en face des comédiens. Hamlet, après avoir fait répéter ses vers aux acteurs qui devaient les réciter — il tenait par-dessus tout à ce qu'on les entendît bien — refusa d'accepter un siège à côté de sa mère, car il voulait pouvoir observer le visage du roi. Même, il avait, pour la première fois, révélé

une partie de ses soupçons à son ami Horatio, afin que celui-ci pût, de son côté, contrôler l'expression du visage du traître. Le prince, en affectant de badiner, alla s'asseoir aux pieds de la douce Ophélie, tout au bout du cercle. De là, regardant sa mère, il dit :

« Regardez comme ma mère a l'air joyeux, et il n'y a que deux heures que mon père est mort! »

A quoi la naïve Ophélie répondit innocemment : « Non pas, Monseigneur, il y a bien deux fois deux mois.

— Quoi! si longtemps! railla Hamlet; mort depuis si longtemps et pas encore oublié! Alors il y a espoir que le souvenir d'un grand homme puisse survivre six mois à sa mort; mais, par Notre-Dame, alors, il faut qu'il bâtisse des églises! »

Pendant la pantomime et le prologue, personne ne bougea. Puis commença la tragédie. Un roi et une reine parlaient en vers, et Hamlet commentait tout haut l'action pour Ophélie. On vit sur la scène un vieux roi débonnaire que son épouse perfide endort avec des protestations de dévouement, et qu'aussitôt après son complice empoisonne. A ce moment, le roi Claudius se leva précipitamment et sortit de la salle, tandis qu'au milieu du désordre qui suivait,

Hamlet pariait à Horatio mille livres que le fantôme avait dit vrai, puisque le seul mot d'empoisonnement avait fait fuir le coupable.

Avant qu'Hamlet ait eu le temps de se calmer, sa mère le fit appeler, et il se rendit auprès d'elle, non sans avoir tenu à Rosencrantz et à Guildenstern des propos de dément, pour continuer à jouer le rôle auquel il s'appliquait. Aussi monologuait-il avec amertume :

« Ils finiront par me rendre fou pour de bon, à force de me contraindre à le paraître. Allons trouver ma mère! Il est l'heure des sortilèges nocturnes, l'heure où les cimetières vomissent leurs morts, et où l'enfer en personne souffle la contagion sur la terre. O mon cœur, ne perds pas ta nature! Que jamais l'âme d'un Néron n'entre dans ma poitrine. Soyons cruel, non dénaturé. Ma bouche lancera des poignards, mais ma main n'en touchera aucun! »

Polonius s'était embusqué derrière la tapisserie pour entendre l'entretien de la reine et de son fils, car, dit-il au roi, bien décidé désormais à se débarrasser du prince, il est bon qu'une autre personne qu'une mère, partiale par nature, puisse entendre en tapinois ce que le hasard de la conversation révélera. Resté seul, le roi, priant à haute voix, essayait de regretter son crime et de se repentir, mais sans y

parvenir, car ne jouissait-il pas des fruits de son péché? Et pendant qu'agenouillé, il invoquait le secours des anges, Hamlet entra sans bruit : libre de punir, tenant le meurtrier à sa merci, il ne put qu'hésiter encore et tergiverser avec lui-même.

« Le voilà en prières! Je puis l'expédier en ce moment. Mais alors, il va au ciel! Est-ce là me venger? Voilà qui mérite réflexion. Quoi! un scélérat tue mon père en état de péché mortel et, d'après ce que je sais, ses fautes pèsent lourdement sur lui. Et pour cela, moi, son fils unique, j'envoie au ciel ce scélérat, au moment où son âme se purifie, alors qu'il est en bonne préparation, bien équipé pour le voyage! Non! réserve ton épée pour un coup plus horrible : et abats-le quand il sera ivre, endormi, jouant, blasphémant. Que son âme soit aussi damnée et aussi noire que l'enfer où elle ira! »

C'est dans cette disposition d'esprit qu'il entra chez sa mère; il éclata en paroles mordantes, puis tout à coup, entendant quelque bruit derrière la tapisserie, tira son épée, piqua au hasard en criant : « Un rat! un rat! » et tua Polonius caché là. Puis, de nouveau, il accabla sa mère de reproches véhéments, l'amenant en face des portraits des deux frères, l'obligeant à les comparer, la torturant; et tout à coup le fantôme surgit à ses yeux et parla :

« N'oublie pas! ma visite n'a d'autre but que d'aiguiser ta résolution presque émoussée à cette heure! Vois ta mère; elle et son âme luttent ensemble. Interpose-toi entre elles. Ce sont les êtres les plus faibles que leur imagination travaille le plus fortement. Parle-lui, Hamlet! »

Mais Hamlet, les yeux fixés sur le vide, les cheveux dressés d'horreur, tenta en vain de montrer le spectre à la reine :

« Protégez-moi et couvrez-moi de vos ailes, célestes gardiens! lui! lui! voyez comme ses yeux brillent d'un pâle éclat! Il attendrirait jusqu'aux pierres. Mais regardez donc par là! Regardez de quel pas il s'éloigne! C'est mon père comme il était de son vivant! Regardez! le voilà qui passe la porte! »
La reine, qui ne voyait rien, crut qu'il délirait :

« Oh, Hamlet! tu me brises le cœur! »

Mais lui, parlait, parlait encore, lui jetait ses accusations cruelles, lui conseillait méchamment de trahir auprès du roi le secret de sa folie feinte; puis il sortit en traînant par les pieds le cadavre de Polonius, auquel il fit cette oraison funèbre :

« En vérité, ce conseiller qui, vivant, était un sot drôle et un bavard, est maintenant bien silencieux,

discret et grave. Venez, monsieur. Nous allons en finir avec vous. Bonne nuit, ma mère!»

Ce meurtre sembla la preuve de sa folie. Mais il était trop aimé du peuple pour que le roi osât s'attaquer à lui en Danemark. Aussi, sous prétexte qu'il devenait dangereux, Claudius mit à exécution le projet de voyage en Angleterre, et le fit accompagner de ses deux amis, Rosencrantz et Guildenstern, porteurs de lettres scellées. Le prince se douta du traquenard : durant le voyage, il déroba le paquet de lettres, et apprit qu'il devait être mis à mort à son arrivée en Angleterre, comme un fou incapable de régner. Il refit les lettres, et y inscrivit l'ordre de décapiter sans délai les porteurs, puis retrouva dans sa bourse le cachet de son père, modèle du sceau de Danemark, de sorte que les missives semblaient intactes lorsqu'il les replaça sans bruit. Deux jours plus tard, un navire monté par des pirates aborda leur vaisseau et massacra l'équipage, ne laissant la vie sauve qu'au prince, qu'ils rançonnèrent. Bientôt, des matelots apportèrent au roi des lettres annonçant le prompt retour du voyageur détesté, et il médita aussitôt un nouveau guet-apens. Il attisa contre Hamlet la haine du fils de Polonius, Laërte, qui, en revenant à Elseneur, avait trouvé son père assassiné et sa sœur Ophélie insensée. La douce jeune fille

n'avait pu supporter deux chagrins qui l'avaient écrasée : l'abandon d'Hamlet et la mort de son père. Plusieurs jours elle s'était promenée dans les salles du château, tenant à ses amis navrés des discours désordonnés, criant des paroles et chantant des chansons qu'elle n'eût jamais osé prononcer auparavant. Elle avait dans les bras des gerbes de fleurs sauvages qu'elle distribuait à chacun selon son humeur. Mais le lendemain, elle alla dans les champs; près d'une rivière, elle s'assit sous un saule qui mirait ses feuilles pâles dans l'eau tranquille; elle tenait de fantasques guirlandes de renoncules, d'orties, de marguerites, de ces longues fleurs pourprées qu'on nomme digitales; et elle voulut suspendre aux rameaux du saule cette couronne d'herbes fleuries; la branche à laquelle elle s'appuyait plia, et la blanche Ophélie et ses trophées de verdures glissèrent à l'eau. Un moment, ses vêtements flottants la soutinrent sur la rivière, comme une sirène, et elle chantait encore des fragments de vieilles ballades, l'inconsciente. Mais ses robes mouillées s'alourdirent et l'entraînèrent, et elle s'enfonça dans l'eau et disparut.

En apprenant cette fin lamentable, Laërte, indigné et révolté, consentit à combiner avec le roi un assaut d'armes, où son épée empoisonnée d'une essence mortelle atteindrait sûrement Hamlet; et pour

plus de sécurité le roi prépara un breuvage perfide qui devait glacer pour jamais le sang du buveur altéré. Ils étaient sûrs, cette fois, qu'il n'échapperait plus.

Cependant Hamlet, de retour, rôde autour d'Elseneur sans vouloir y entrer. Il s'arrête au cimetière proche, où les fossoyeurs bavardent et plaisantent en creusant une tombe fraîche. Hamlet, heurtant du pied les ossements que la bêche éparpille, reprend ses méditations sur la vie et la mort :

« Ce crâne, dit-il à Horatio, contenait une langue et pouvait chanter naguère. Comme ce drôle vous le fait rouler à terre, ni plus ni moins que si c'était la mâchoire de Caïn qui commit le premier meurtre! C'était peut-être la caboche d'un politique, d'un homme qui croyait pouvoir jouer Dieu! Et le voilà, maintenant, la propriété de Madame la Vermine, et frappé sur le museau par la bêche d'un fossoyeur. Ces os ont donc coûté bien peu de peine à fabriquer qu'ils ne sont plus bons que pour jouer aux quilles! Les miens me font mal d'y penser! »

Et le fossoyeur plaisante toujours, il chante des refrains populaires, il fait des calembours tout en creusant une tombe, non pour une femme, dit-il, mais pour quelqu'un qui fut une femme; il a commencé son métier le jour même où naquit le jeune

Hamlet, qui était fou et qu'on a envoyé en Angleterre. Hamlet, glacé, mais fasciné, demande :

« Combien de temps un homme déposé en terre met-il de temps à pourrir?

— Huit ou neuf ans, dit l'autre. Voici un crâne qui est là depuis vingt-trois ans. C'est celui d'Yorick, le bouffon du roi.

— Hélas! pauvre Yorick, dit Hamlet. Je l'ai connu, Horatio. C'était un garçon d'un esprit infiniment plaisant, d'une fantaisie excellente. Il m'a mille fois porté sur son dos; et maintenant comme il fait horreur à mon imagination! Mon cœur s'en soulève. Là, pendaient ces lèvres que j'ai baisées tant de fois. Où sont tes quolibets à cette heure? tes folâtreries? tes chansons? tes facéties qui soulevaient dans toute une salle une tempête de rires? Il ne nous reste pas une seule plaisanterie pour se moquer de ta propre grimace. Te voilà tout à fait bouche close! »

Et, tandis qu'il s'abandonne à ces lamentables pensées, voici qu'un cortège s'avance. C'est un deuil cérémonieux, le roi, la reine, toute la cour; et il voit passer au son des cloches, dans ses vêtements blancs et couronnée de fleurs blanches, la douce Ophélie, morte. Il voit la reine répandre des fleurs encore sur le cercueil, des choses gracieuses à cette grâce, et Laërte, affolé de douleur, se précipiter dans la tombe

béante, afin de serrer une fois encore sa sœur dans ses bras. Jaloux et irrité, Hamlet se jette sur lui, et tous deux commencent dans la fosse un horrible combat qu'on arrête à grand'peine. Hamlet crie : « J'aimais Ophélie! quarante mille frères ne pourraient, avec tout leur amour, égaler la somme du mien! »

On le fait taire, on tâche de les réconcilier et la reine emmène son fils. Mais le roi n'a pas oublié ses noirs projets. Peu de jours après, un officier va, de sa part, proposer à Hamlet un assaut au fleuret contre Laërte. Le roi a parié six chevaux de Barbarie que son beau-fils serait vainqueur, et l'enjeu de Laërte n'est rien moins que six rapières et six dagues françaises avec tous les accessoires. Les conditions du combat sont réglées; le roi prétend que Laërte ne pourra toucher Hamlet plus de trois fois en douze passes, et Laërte a parié qu'il toucherait neuf fois. L'escrimeur réputé se réveille en Hamlet et il oublie un instant sa rêverie pour l'assaut.

Le duel se prépare. La séance est solennelle en présence des souverains. Avant de commencer, les deux adversaires s'assurent courtoisement que toutes leurs rancunes sont oubliées, on choisit les fleurets avec soin; le roi décide que chaque coup heureux d'Hamlet sera annoncé par un coup de canon, et que

lui-même boira, à son succès, une coupe où se dissout une perle de prix. On prépare les flacons de vins, et le traître tient toute prête la coupe empoisonnée.

Hamlet ne tarde pas à toucher Laërte, mais, emporté par le jeu, il refuse de boire; et la fatalité veut que la reine altérée saisisse et vide la potion meurtrière, au moment même où Laërte vient à son tour de toucher Hamlet. Dans la chaleur du combat, ils échangent leurs fleurets, et tous deux, blessés successivement par l'arme empoisonnée, saignent.

La reine, à ce moment, tombe en pâmoison, et chacun croit que c'est l'émotion à la vue du sang; mais elle a compris tout à coup, et s'écrie :

« Non, non, c'est du breuvage. O mon cher Hamlet, je suis empoisonnée.

– Scélératesse! crie Hamlet. Qu'on ferme les portes. Trahison! qu'on découvre d'où elle vient!

– Elle est ici même, avoue Laërte, tourmenté par sa conscience; Hamlet, tu es assassiné. Nulle médecine au monde ne peut te guérir; il n'y a pas en toi une demi-heure de vie. L'instrument de trahison est dans ta main, odieux et envenimé. L'horrible stratagème s'est tourné contre moi. Las! me voici à terre, et pour ne plus me relever. Et c'est au roi, au roi, que revient tout le blâme! »

Hamlet, cette fois, n'hésite plus. Il porte au roi

scélérat un coup de son fleuret envenimé et l'abreuve de poison.

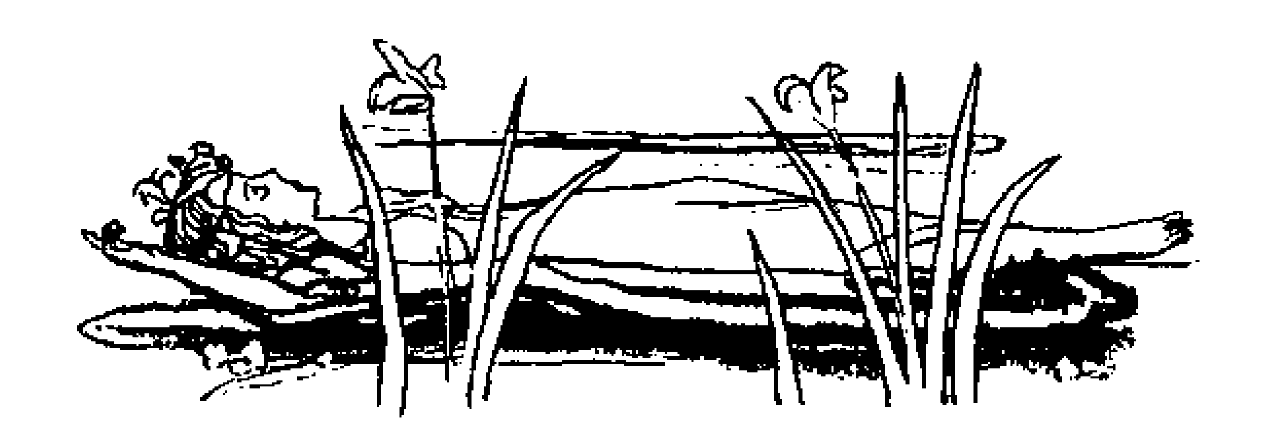
Ainsi tous tombent, victimes les uns des autres, sur ces derniers mots d'Hamlet :

— « Le reste est silence ! »

Quant à nous, ne pouvons-nous pas conclure par ce jugement d'un des personnages :

« Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark ! »

L'histoire d'Hamlet est contée en latin au XII[e] siècle par un chroniqueur danois, Saxe Grammaticus; puis reproduite en français et en anglais; elle était très connue et très populaire au temps de Shakespeare.



Comme il vous plaira



E duc Frédéric avait très mauvais caractère. Son duché n'était pas extrêmement loin de la forêt d'Arden. Ses arbres centenaires abritaient des cerfs et des sangliers, et aussi des hommes bannis ou outlaws, réfugiés loin de la société et de la justice. A couvert derrière les épais fourrés, ils trouvaient des voix dans les arbres, des livres dans les eaux courantes, des sermons dans les pierres, et du bien en toute chose.

Au temps dont je parle, vivait dans la forêt un philosophe solitaire, Jacques, à l'humeur chagrine et morose, qui ne cherchait qu'à fuir le monde et le bruit. Mais il ne resta pas longtemps tout seul

au fond des bois, et cela précisément parce que le duc avait mauvais caractère.

Ce duc Frédéric était, non pas méchant, mais capricieux, jaloux, autoritaire. Il avait arraché le pouvoir à son frère aîné, le duc légitime, qui était allé vivre dans la forêt, heureux de ne plus connaître que « la peine imposée à Adam, les différences des saisons, la morsure glacée et les brutales insultes de la bise »; il trouva bientôt qu'il y avait moins de danger dans les bois qu'au milieu d'une cour envieuse. Il vivait de sa chasse ainsi que les fidèles compagnons qui l'avaient suivi dans l'exil, et philosophait avec le mélancolique Jacques, car ils avaient tout le temps de méditer au bord des ruisseaux et dans les clairières en regardant paître les « créatures tachetées » et dormir les troupeaux rassasiés.

La fille du duc dépossédé, Rosalinde, était pourtant restée à la cour; son oncle la tolérait à cause de l'amour que lui portait sa cousine Célia. Jamais les deux jeunes filles ne s'étaient quittées. Elles avaient toujours dormi dans le même lit, s'étaient levées au même instant, avaient joué, étudié, mangé ensemble, et partout où elles allaient, elles marchaient côte à côte comme les cygnes de Junon, formant un couple inséparable. Rosalinde était plus vive et plus audacieuse, Célia plus douce et plus affectueuse. Célia

s'efforçait délicatement de faire oublier à sa chère cousine les duretés du duc Frédéric, et l'exil de son père; toutes deux retrouvaient la gaieté de leur âge, et la malice de leur esprit pour plaisanter avec leur fou, Touchstone, qui venait leur raconter les nouvelles de la cour.

Il leur décrivit un jour si allègrement un assaut entre Charles, le lutteur favori du duc, et trois hommes solides qu'il avait terrassés, qu'elles désirèrent assister à la dernière lutte. Or, il se présenta un nouveau venu : Orlando, le troisième fils de Sire Roland du Bois, opprimé par son frère aîné. A le voir lutter et triompher, Rosalinde se sentit conquise, et lui donna en souvenir la chaîne qu'elle portait au cou. Et elle continua à penser à lui, malgré les douces taquineries de Célia sur ses airs absorbés, ses longues rêveries et son silence inaccoutumé.

Cependant, le duc Frédéric avait pris sa charmante nièce en aversion, sans raison, sinon que le peuple faisait l'éloge de ses vertus et la plaignait, par amour pour son bon père. Ce mécontentement éclata tout d'un coup, et il chassa Rosalinde de la cour. Célia n'hésita pas :

« Le duc m'a bannie, moi, sa fille, dit-elle.

— Non pas, dit Rosalinde.

— Non, dis-tu? Rosalinde n'éprouve donc pas pour moi cette affection qui me dit qu'elle et moi ne faisons qu'une? Quoi, on nous séparera? Quoi, nous nous quitterions donc, amie? Non, que mon père trouve une autre héritière. Cherchons le moyen de nous enfuir, et ce que nous deviendrons. Ne prétends pas te charger seule du fardeau, ni supporter seule tes chagrins et me laisser à l'écart. Car tu peux dire tout ce que tu voudras, mais je te jure, par ce ciel qui paraît triste de notre douleur, que j'irai partout avec toi !

Elles convinrent d'aller retrouver le duc banni dans la forêt; mais, craintive, Célia préféra revêtir des vêtements pauvres et grossiers, et se brunir le visage, tandis que la vaillante et hardie Rosalinde décidait de s'habiller en garçon, avec une belle épée au côté, un épieu à la main, un air martial et fanfaron; elle s'appellerait Ganymède, comme le page de Jupiter, tandis que Célia deviendrait Aliena. Elles préparèrent leurs bijoux et de l'argent; et le lendemain, de grand matin, les dames qui les avaient laissées le soir dans leur chambre trouvèrent le lit vide et le trésor disparu.

Elles étaient parties avec leur fou Touchstone qui avait voulu les suivre et, lorsqu'elles atteignirent la forêt d'Arden, elles n'avaient plus la force d'avancer.

« Que mon cœur est las, disait Rosalinde.

– Je m'embarrasserais peu de mon cœur, si mes jambes n'étaient pas si lasses, répondait Touchstone.

– J'ai bonne envie, reprenait Rosalinde, de déshonorer l'habit que je porte et de pleurer comme une femme! »

Et Célia tomba sur la mousse, exténuée. Ils virent alors un berger dont le maître voulait vendre sa cabane, ses troupeaux et ses pâturages. Le frère et la sœur supposés achetèrent la chaumière et la bergerie avec l'or qu'elles avaient emporté, et menèrent, dès ce jour-là, une vie tranquille et douce, aimant ces lieux, et songeant qu'elles y passeraient volontiers leur vie.

Or, le seigneur Orlando avait été, lui aussi, chassé de la maison familiale par son frère aîné, jaloux de son succès à la lutte. Il partit, suivi d'un vieux serviteur, et se réfugia comme les autres dans la forêt d'Arden. Son vieil Adam se mourait de faim. Orlando se jeta comme un brigand au milieu d'un groupe de chasseurs assis pour manger. La douceur du maître de la chasse, qui n'était autre que le duc, le calma, et il parla plus convenablement.

« Pardonnez-moi, je vous prie; j'ai cru qu'ici tout était sauvage. Voilà ce qui m'a fait prendre la rude apparence du commandement. Mais, qui que vous soyez, vous qui, dans ce désert inaccessible, à l'ombre

du feuillage mélancolique, perdez et laissez fuir les heures glissantes du temps, si jamais vous eûtes des jours plus heureux, si jamais vous avez été appelés à l'église par le son des cloches, si jamais vous vous êtes assis à la table d'un honnête homme, si jamais vous avez essuyé une larme, si, enfin, vous savez ce que c'est que de plaindre et d'être plaint, qu'alors la douceur soit ma seule violence.»

Le duc était trop bon pour ne pas comprendre son élan de colère et il l'accueillit amicalement. Et, tandis que Jacques le philosophe dissertait sur les misères humaines, Orlando et Adam soupèrent. Il ne fallut pas longtemps au vieux duc pour reconnaître en ce jeune homme le fils d'un de ses anciens amis, Roland; désormais, il y eut deux exilés de plus dans la forêt d'Arden.

Mais Orlando ne philosophait pas à la manière des autres. Loin de mépriser le monde et ses pièges, loin de mettre à profit la solitude pour devenir plus sage, il courait les bois en rêvant à la belle Rosalinde qui avait pris son cœur le jour du combat à la cour. Il soupirait pour elle, et, faute de confident qui pût écouter ses divagations d'amoureux, il se mit à graver sur l'écorce des arbres le nom de Rosalinde et des déclarations enflammées, des sentences admiratives, des vers, sonnets, ballades, madrigaux et chansons,

tous à la louange de sa bien-aimée, et bientôt toute la forêt devint un livre dont chaque page célébrait « la belle, la pure, l'inexprimable Rosalinde ».

Or, l'objet de ce déluge de rimes n'était pas loin puisqu'elle habitait à la lisière de la forêt, « comme une frange au bord d'un jupon. » Elle ne tarda pas à découvrir les devises et les rondeaux que portaient les arbres, et Touchstone, ainsi que Célia, rapportaient sans cesse de leurs promenades les papiers semés par le poète inconnu. La fine Célia découvrit que le rimeur acharné était Orlando. Rosalinde, ravie, eut cependant un regret : comment se montrer à lui en pourpoint et en haut-de-chausses? La rusée coquette s'amusait beaucoup dans la forêt. Elle avait rencontré son père et ne se pressait pas de se faire reconnaître. Elle jouait à tourner la tête d'une petite paysanne, Phœbé, toute béante d'admiration pour ce beau cavalier si dégagé, et tout en larmes parce qu'il ne voulait pas la regarder, lui disait des impertinences, et la trouvait laide, elle que son berger Sylvius adorait aveuglément! A ces divertissements, la provocante Rosalinde allait joindre un jeu plus cruel et plus sérieux : elle s'arrangea pour rencontrer son Orlando transi et lui fit aisément confesser l'état de son cœur. Orlando trouvait ce beau jeune homme sympathique et attirant; mais le beau jeune homme

l'accablait de taquineries, lui offrant de le guérir peu à peu de son amour, comme d'une grave maladie. Orlando lui parlerait comme à Rosalinde, et lui, Ganymède, répondrait de manière à lui montrer la vraie Rosalinde, coquette, capricieuse, changeante et déconcertante. Orlando, heureux d'exprimer ses sentiments, accepta et le jeu commença. La fausse Rosalinde le harcelait, le grondait, le tourmentait à chaque instant; et Orlando, charmé, ne se sentait pas du tout guéri par cet étrange traitement, au contraire. La vraie Rosalinde, qui pleurait de dépit s'il se faisait attendre, chargeait la fausse de le lui faire payer en taquineries et en bouderies si gracieuses que, sans le vouloir, Orlando adorait sa Rosalinde à travers le jeune Ganymède, et jamais amoureux ne fut plus déconcerté.

« Eh bien, disait la malicieuse, jouant son rôle plus naturellement que ne le croyait son partenaire, Orlando, vous voilà? Où avez-vous été tout ce temps? Vous, un amoureux? S'il vous arrive de me jouer encore un semblable tour, ne paraissez plus devant moi.

ORLANDO. — Ma belle Rosalinde, j'arrive à une heure près du temps fixé.

ROSALINDE. — En amour, manquer d'une heure à sa parole! Qu'un homme divise une minute en mille

parties, et qu'en affaire d'amour il ne manque à sa parole que d'une partie de la millième partie d'une minute, on pourra dire de lui que Cupidon lui a frappé sur l'épaule, mais je garantis que son cœur est intact.

ORLANDO. — Pardon, chère Rosalinde.

ROSALINDE. — Non, puisque vous êtes si lambin, ne vous offrez plus à ma vue; j'aimerais autant être courtisée par un limaçon.

ORLANDO. — Par un limaçon?

ROSALINDE. — Oui, par un limaçon; car, s'il vient lentement, il traîne sa maison sur son dos; meilleur douaire, à mon avis, que vous n'en pouvez jamais assigner à une femme. Mais, allons, faites-moi la cour, faites-moi la cour. Car je suis maintenant dans mon humeur des dimanches. Que diriez-vous maintenant si j'étais vraiment votre Rosalinde?

ORLANDO. — Je vous embrasserais avant de parler.

ROSALINDE. — Non, vous feriez mieux de parler d'abord, et ensuite, lorsque vous vous trouveriez embarrassé, faute de matière, vous pourriez profiter de cette occasion pour donner un baiser. On voit tous les jours de très bons orateurs tousser lorsqu'ils perdent le fil de leur discours. Quant aux amoureux,

leur meilleur expédient lorsqu'ils ne savent plus que dire, c'est d'embrasser.

ORLANDO. – Et si le baiser est refusé?

ROSALINDE. – En ce cas, vous êtes forcé de recourir aux prières, et alors commence une nouvelle matière.

ORLANDO. – J'ai du plaisir à vous dire que vous êtes ma Rosalinde, parce que je voudrais parler d'elle.

ROSALINDE. – Eh bien! je vous dis, en son nom, que je ne veux point de vous.

ORLANDO. – Alors, il faut que je meure en ma propre personne?

ROSALINDE. – Non, vraiment, mourez par procuration. Le pauvre monde a presque six mille ans et, pendant tout ce temps, il n'y a jamais eu un homme qui soit mort en personne; pour cause d'amour, s'entend. Troïlus eut la tête brisée par une massue grecque; cependant il avait fait tout ce qu'il avait pu pour mourir auparavant, et il est un des modèles d'amour. Léandre, sans l'accident d'une très chaude nuit d'été, aurait encore vécu plusieurs belles années, quand même Héro se serait faite religieuse. Car sachez, mon bon jeune homme, que Léandre ne voulait que se baigner dans l'Hellespont, mais qu'il y fut surpris par une crampe, et s'y noya; et les sots

historiens de ce siècle dirent que c'était pour l'amour de Héro. Mais tout cela n'est que mensonges; les hommes sont morts dans tous les temps, et les vers les ont mangés, mais jamais ils ne sont morts d'amour.

ORLANDO. — Je ne voudrais pas que ma vraie Rosalinde eût cette façon de penser, car je proteste que d'elle un seul regard pourrait me faire mourir.

ROSALINDE. — Je jure, par cette main que voici, qu'il ne ferait pas mourir une mouche; mais, allons, je veux être maintenant une Rosalinde d'une humeur plus complaisante : demandez-moi ce que vous voudrez et je vous l'accorderai.

ORLANDO. — Eh bien! Rosalinde, aimez-moi.

ROSALINDE. — Oui, ma foi, je veux bien; les vendredis, les samedis et tous les jours.

ORLANDO. — Et voulez-vous bien de moi?

ROSALINDE. — Oui, et vingt comme vous.

ORLANDO. — Que dites-vous?

ROSALINDE. — N'êtes-vous pas bon à avoir?

ORLANDO. — Je l'espère.

ROSALINDE. — Eh bien! Peut-on trop désirer d'une bonne chose? Dites-moi, maintenant, combien

de temps vous voudrez me garder, lorsqu'une fois je serai en votre possession.

ORLANDO. – Une éternité et un jour!

ROSALINDE. – Dites un jour, sans l'éternité. Non, Orlando; les hommes ressemblent au mois d'avril lorsqu'ils font leur cour, et à décembre quand ils sont mariés; les filles sont comme le mois de mai tant qu'elles sont filles, mais le temps change quand elles sont femmes. Je serai plus jalouse de vous qu'un pigeon de Barbarie de sa pigeonne, plus bavarde qu'une perruche à l'approche de la pluie; j'aurai plus de fantaisies qu'un singe, plus de caprices qu'une chatte; je pleurerai pour rien, et cela lorsque vous serez enclin à la gaîté; je rirai aux éclats comme une hyène à l'instant où vous aurez envie de dormir.

ORLANDO. – Mais ma Rosalinde fera-t-elle tout cela?

ROSALINDE. – Sur ma vie, elle fera comme je ferai.

ORLANDO. – Oh! mais elle est sage!

ROSALINDE. – Autrement, elle n'aurait pas l'esprit de faire tout cela : plus une femme a d'esprit, plus elle a de caprices; fermez la porte sur l'esprit

d'une femme, et il s'esquivera par la fenêtre; fermez la fenêtre, et il passera par le trou de la serrure; bouchez le trou de la serrure, et il s'envolera par la cheminée avec la fumée.»

Et dès qu'Orlando, tout déconfit, a le dos tourné, Rosalinde se jette au cou de Célia en disant :

—«O cousine, cousine, ma jolie petite cousine! si tu savais à combien de brasses de profondeur je suis enfoncée dans l'amour; mais cela ne saurait être sondé : ma passion a un fond inconnu comme la baie de Portugal. Je te dirai que je ne saurais vivre sans Orlando; je vais chercher un ombrage et soupirer jusqu'à son retour.»

Cependant, Olivier, le frère d'Orlando, s'enfonça dans la forêt, poursuivant le jeune homme de sa jalousie. Mais comme le méchant fait toujours une œuvre qui le trompe, son dessein devait tourner à sa confusion. Il s'endormit au bord du sentier, et il eût été piqué par un serpent dangereux, si Orlando, passant par là, ne se fût mis en péril pour le sauver. Olivier, touché et converti, se réconcilia avec Orlando et — tour joué par l'amour — il n'eut pas plus tôt vu Célia qu'il voulut l'épouser. Comme elle partageait son empressement, ils se marièrent bien vite et s'établirent dans la forêt, laissant à Orlando son patrimoine tout entier.

Sans doute leur bonheur pénétra d'envie la belle Rosalinde, car elle voulut mettre fin à l'imbroglio. Elle promit à Orlando de lui faire épouser sa bien-aimée, et lui donna rendez-vous, ainsi qu'à la petite Phœbé, toujours soupirante, et qui disait à son amoureux Sylvius :

« Dis à ce jeune homme ce que c'est que l'amour. »

SYLVIUS. – Aimer, c'est être fait de larmes et de soupirs, et voilà comme je suis pour Phœbé.

PHŒBÉ. – Et moi pour Ganymède!

ORLANDO. – Et moi pour Rosalinde.

ROSALINDE. – Et moi pour aucune femme.

SYLVIUS. – C'est être tout fidélité et dévouement. Et voilà ce que je suis pour Phœbé.

PHŒBÉ. – Et moi pour Ganymède.

ORLANDO. – Et moi pour Rosalinde.

ROSALINDE. – Et moi pour aucune femme.

SYLVIUS. – C'est être tout rempli de caprices, de passions, de désirs; c'est être tout adoration, respect et obéissance, tout humilité, patience et impatience; c'est être plein de pureté, résigné à toute épreuve, à tout sacrifice, et je suis tout cela pour Phœbé.

PHŒBÉ. – Et moi pour Ganymède.

ORLANDO. – Et moi pour Rosalinde.

ROSALINDE. — Et moi pour aucune femme! Et aussi vrai que je n'en aime aucune, venez me trouver ici demain et je viendrai à votre secours!»

Et le lendemain, le faux Ganymède, redevenu Rosalinde, se présenta au duc son père, qui la maria à son Orlando, tandis que la petite Phœbé se laissait donner au berger Sylvius. Et ainsi finirent les aventures romanesques de la forêt d'Arden.



Histoire de Sir John Falstaff



I jamais fils de la joyeuse Angleterre mérita cent fois d'être pendu sans jamais l'être, ce fut bien Sir John Falstaff. Sir John Falstaff était un grand gaillard, gros et gras, roux de poil et rouge de peau, suant et soufflant, couard, vantard, ivrogne et gourmand, qu'on était sûr de rencontrer dans tous les cabarets, auberges, tavernes et mauvais lieux. Loin de s'amender en vieillissant, jamais il ne mena plus folle vie qu'à l'époque où il tirait vers soixante ans, et s'était déjà découvert maint cheveu blanc. Rien ne saurait donner idée de son amour pour le boire et le manger. Ses amis disaient couramment que son ventre valait la cale d'un navire et contenait

la cargaison d'un marchand de vins de Bordeaux.

Ce régime lui valait, non seulement la goutte au gros orteil qui le lancinait chaque fois qu'il devait se battre, mais encore une majestueuse ampleur; et ici encore ses amis lui lançaient des brocards inépuisables. Il n'avait pas vu ses genoux depuis nombre d'années, bien qu'il affirmât sans rire qu'il eût passé autrefois à travers la bague d'un alderman; sa masse informe écrasait lits et chevaux sous une montagne de chair. C'était un grand amateur de dés et qui, lorsqu'il était sage, ne jouait guère plus de sept fois par semaine. Tricheur et flagorneur, voleur et détrousseur de grands chemins, coupeur de bourses et grand poltron, il était bien capable de promettre toutes les semaines à la vieille Dame Ursule qu'il l'épouserait, pour puiser dans son sac en attendant les noces. Son ventre vivait de sa langue : il ne reculait que devant les coups, quitte à nier sa couardise et à se vanter d'être le plus valeureux soldat des temps modernes, car il avait la modestie de le céder à Jules César, son illustre devancier.

Grand homme à sa manière, Sir John était chef de bande. Quatre ou cinq vauriens, ses inséparables, l'aidaient à pêcher des bourses d'or au clair de lune, à filouter les riches marchands, à rosser le guet, et

au grand jour, à vider bourses et bouteilles, et à dévorer chapons, faisans, tourtes et pâtés.

Et ce n'étaient pas, comme on le pourrait croire, des va-nu-pieds, car le premier d'entre eux, Hal, n'était autre que le propre fils du roi Henry IV, et l'héritier du trône. Et nous devons avouer que la vie qu'il menait en compagnie de Sir John était une belle préparation à régner. Il est vrai que plus d'un bon roi a mal commencé et Hal sut plus tard racheter les jours de sa folle jeunesse. En ce temps-là, il méprisait bien un peu son gros compagnon, mais ses saillies, ses plaisanteries grossières et ses tours de passe-passe désarmaient toujours l'orgueil de naissance et les scrupules du jeune prince. Du reste, Hal faisait payer son indulgence à Sir John qu'il accablait de railleries sur sa panse, sa gourmandise et sa paresse.

Ned Poins était, au dire de Sir John, le scélérat le plus universel qui eût jamais crié : « Arrête » à un honnête passant; c'était pourtant un cadet de bonne famille. Il s'attachait plutôt au prince; son esprit facétieux était fertile en bouffonneries et les farces qu'il jouait à Sir John mettaient en joie toute la bande, le prince plus encore que les autres. Quant à Bardolph, l'écuyer de Sir John, c'était un joyeux drille, et son nez flambant et cramoisi pour abus du

vin de Malvoisie le marquait d'avance pour l'enfer. Pistol et Peto, deux filous de bonne trempe, complétaient la bande, avec un jeune page, encore bien niais, mais qui promettait de devenir fameux larron et buveur émérite à si bonne école.

HISTOIRE DE SIR JOHN FALSTAFF, DÉTROUSSEUR DE MARCHANDS

Un beau matin, Sir John, escorté de toute sa bande, s'embusqua sur la route de Kent, à l'endroit nommé Gadshill, bien placé pour un guet-apens. Il avait été averti qu'un groupe de voyageurs grassement pourvus allant à Londres avait quitté de bon matin l'auberge de Rochester. Deux voituriers chargés, l'un de paniers de dindons, l'autre de jambons et de balles de gingembre, pour les environs de Charing Cross, étaient certes bons à piller, mais combien plus le franklin des plaines de Kent avec ses trois cents marcs d'or, et une espèce d'inspecteur encombré d'un grand bagage, emmenant des sacs bien gras et des bourses bien gonflées de l'argent destiné au trésor royal.

L'affaire débuta par une farce : Poins s'arrangea pour emmener et cacher le cheval de Falstaff. Celui-ci se trouva donc à pied; or, dès que le gros sac à lard

était sur ses vastes jambes, il perdait haleine, aussi criait-il en soufflant :

« Il faut que je sois maudit, pour toujours voler en compagnie de ce filou-là. Il y a vingt-deux ans que je me dis tous les jours et à toutes les heures que je veux renoncer à sa compagnie; et cependant j'en suis ensorcelé; ou je veux être pendu si le scélérat ne m'a pas donné quelques drogues qui me forcent à l'aimer. Poins! Bardolph! Holà! je veux être le plus grand coquin qui n'ait plus pour mâcher qu'une dent dans la bouche, s'il ne vaudrait pas autant devenir honnête homme et quitter ces drôles-là que de boire bouteille : six toises de chemin raboteux sont autant pour moi que soixante milles, et ces scélérats au cœur de pierre le savent bien! »

Au moment où le convoi parut, et tandis que les drôles mettaient leurs masques, le prince et Poins déclarèrent qu'ils allaient s'embusquer plus bas et disparurent. Sir John demanda :

– Combien sont-ils?

– Environ huit ou dix.

– Morbleu, dans ce cas, ne sera-ce pas eux plutôt qui nous voleront?

Mais les voyageurs mettaient pied à terre pour se dégourdir les jambes, tandis que le palefrenier faisait

monter la colline aux chevaux en les tenant par la bride. La bande fonça sur eux, Sir John criant plus fort que les autres, mais faisant certes moins de besogne :

« Frappez, jetez-les sur le carreau, coupez la gorge à ces coquins-là. Ah! infâmes fils de chenille, maudits mangeurs de jambons! Ils nous détestent, mes enfants! Terrassez-les, dépouillez-les de leur toison! Pendez-vous, riches engraissés! Allons, vieux avares! Je voudrais que tout votre avoir fût ici! »

Les voyageurs détroussés et liés à terre, Falstaff se mit en devoir de partager le butin; mais, au moment où il traitait le Prince et Poins de fieffés poltrons et de cœurs de canards, il crut qu'une trombe fondait sur lui et il détala, hurlant de peur et suant à mourir, sans avoir reconnu ses agresseurs. Or, c'étaient le Prince et Poins. Sans illusion sur la valeur de la troupe, ils s'étaient éloignés, et étaient revenus disperser les brigands, riant de tout leur cœur de l'effroi des voleurs volés.

Revenus les premiers à la taverne du Sanglier à Eastcheap, les deux compères riaient en buvant force rasades, lorsque Sir John reparut, fulminant :

« Maudits soient tous les poltrons! Donne-moi un verre de vin d'Espagne, garçon. Plutôt que de mener

cette vie encore longtemps, je veux qu'on me voie, l'aiguille en main, tricoter des bas, les repriser et les ressemeler. Maudits soient tous les poltrons! Donne-moi un verre de vin d'Espagne, drôle! Est-ce qu'il n'y a plus de vertu sur terre? Il n'existe pas trois honnêtes gens en Angleterre, qui ne soient pas pendus, et il y en a un de ces trois-là qui est gras et qui se fait vieux : Dieu veuille avoir pitié de nous! Maudits soient tous les poltrons, je le dis encore!

— Holà! dit le prince Henry, que marmottez-vous là, sac-à-laine?

— Et c'est là, continua Falstaff, un fils de roi? Si je ne te chasse pas hors de ton royaume avec une épée de bois, et si je ne mène pas tous tes sujets devant toi comme un troupeau d'oies sauvages, je veux qu'il ne me croisse pas un poil de plus sur le menton...

« N'êtes-vous pas un poltron? Répondez à cela, et Poins aussi que voilà.

— Toi, Grasse-Panse, dit Hal, si tu m'appelles encore poltron, je te poignarde.

— Moi, t'appeler poltron? Je te verrais damné avant de t'appeler poltron. Mais je donnerais bien mille guinées pour avoir le bonheur de savoir courir aussi bien que vous. Vous avez les épaules bien faites; aussi vous ne craignez pas de montrer votre dos. Parlez-moi de gens que l'on voit de face!

— De quoi s'agit-il? demanda Hal derechef.

— De quoi il s'agit? Nous voilà quatre ici qui avons pris ce matin mille guinées.

— Où sont-elles, John, où sont-elles?

— Où elles sont? Reprises, reprises par cent coquins qui nous sont tombés dessus.

— Comment, cent?

— Je veux être un coquin, continue Sir John, si je n'ai pas ferraillé pendant deux heures d'horloge contre une douzaine. C'est un miracle que j'en aie réchappé. J'ai reçu huit coups d'épée au travers de mon pourpoint, quatre dans mes chausses; mon bouclier est percé d'outre en outre, mon épée hachée comme une scie : voyez plutôt. La peste crève tous les poltrons.

— Comment? Vous êtes-vous battu avec tant de gens?

— Tant de gens! s'indigna Falstaff. Je ne sais pas ce que vous entendez par tant de gens. Mais, si je ne me suis pas battu avec une cinquantaine, je ne suis qu'une bonne botte de radis. S'il n'y en avait pas cinquante-deux ou cinquante-trois sur ce pauvre vieux John, je ne suis pas une créature à deux pieds.

— Je prie Dieu que tu n'en aies point tué!

— Oh! cette prière vient trop tard! j'en ai poivré deux! Je me tenais en garde, et la pointe de mon épée — comme ça! Quatre coquins fondent sur moi...

— Comment, quatre! Tu disais deux, tout à l'heure?

— Quatre, Hal, je t'ai dit quatre.

Et Poins d'approuver en mourant de rire :

— Oui, oui, il a dit quatre.

— Ces quatre-là se sont présentés de front et ils fonçaient tous sur moi. Je ne m'en suis guère embarrassé. Je vous ai ramassé leurs sept pointes dans mon bouclier — comme ça!

— Sept? interrompit le prince. Comment? il n'y en avait que quatre tout à l'heure.

— Sept, vous dis-je, par cette épée, ou je suis un coquin! Ces neuf, que je disais donc...

— De façon, mâchonna le prince en joie, qu'en voilà encore deux de plus!

— ... Commencèrent à reculer, mais je les suivis de près et je vous les accostai corps à corps; et, aussi vite que la pensée, j'en couchai sept par terre. Mais le diable qui se mêle de tout a voulu que trois misérables coquins en vert de Kendal soient venus me prendre par derrière; ils ont foncé sur moi, car il faisait si noir, Hal, que tu n'aurais pu voir ta main.»

Mais Hal, exaspéré, éclata :

« Ces menteries te ressemblent bien! Quoi, lourde bedaine, gros rouleau de suif, comment as-tu pu distinguer ces hommes en vert de Kendal, puisqu'il faisait si noir que tu ne pouvais voir ta main? Tiens, je ne veux pas te laisser plus longtemps entasser péché sur péché. Ce fieffé poltron, cette montagne de chair...

— Au diable, dit Falstaff, toi, figure étique, peau d'anguille, langue de bœuf séchée, longue perche, morue sèche! Oh, que n'ai-je assez de souffle pour nombrer tout ce qui te ressemble! toi, aune de tailleur, fourreau, étui d'arc...

— Allons, courage, dit Hal, reprends haleine et permets-moi de te dire deux mots. Poins et moi, nous vous avons vus, vous quatre, tomber sur les quatre voyageurs et vous rendre maîtres de ce qu'ils possédaient. Alors, nous deux, que voici, sommes tombés sur vous quatre, et nous vous avons enlevé votre prise, et nous l'avons, et nous vous la ferons voir. Et toi, Falstaff, tu as sauvé ta bedaine aussi lestement qu'un autre, et hurlé en criant merci. Ne faut-il pas que tu sois un grand misérable pour avoir tailladé ton épée comme tu l'as fait, et puis nous venir conter que c'était en te battant et en parant les coups? Comment te tirer de là, maintenant? »

Mais Falstaff n'était pas démonté pour si peu :

« Par ma foi, je vous avais reconnus, mes maîtres. Eût-il été bien à moi de tuer l'héritier présomptif? Devais-je résister au prince légitime? Voyons, vous savez bien que je suis brave comme Hercule, mais l'instinct est une belle chose : c'est par instinct que j'ai été poltron. Je n'en aurai que meilleure opinion de moi et de toi tant que je vivrai. Mais pardieu! mes enfants, je suis bien aise que ce soit vous qui ayez l'argent! Hôtesse, barrez bien les portes! Ne nous divertirons-nous pas ce soir? Ferons-nous une comédie impromptu?

— Va pour la comédie! Le sujet sera la poltronnerie! » dit le prince égayé.

A quoi Falstaff, piteux, ne peut que répondre :

« Ah! ne parlons plus de cela, Hal, si tu as de l'amitié pour moi. »

HISTOIRE DE SIR JOHN FALSTAFF A LA GUERRE

Il fallut entrer en campagne contre Percy, comte de Northumberland, à la tête d'une armée de rebelles. La guerre fut déclarée et le prince Henry dut aller commander les forces anglaises. Il eut la délicate attention de procurer à Sir John une place dans

l'infanterie. Sir John eût mieux aimé la cavalerie, et surtout eût préféré rester voleur et pillard. Il se résigna en allant déjeuner, non sans gémir : « Oh! que je voudrais que cette taverne fût le tambour qu'il me faudrait suivre! » Il sut, du reste, trouver des compensations. Son métier de capitaine recruteur n'était pas sans profits. Il le racontait lui-même en vidant un verre de vin d'Espagne :

« Si mes soldats ne me font pas rougir de honte, je veux n'être qu'une morue sèche. J'ai diablement abusé de la presse du roi. J'ai pris, en échange de cent cinquante soldats, trois cents et quelques livres. Je ne presse que de bons bourgeois, fils de riches propriétaires, je ne cherche que des jouvenceaux fiancés, de ceux qui ont déjà eu des bans de publiés, et qui aimeraient autant entendre le diable qu'un coup de tambour, gens qui ont plus peur du bruit d'une couleuvrine qu'un daim ou une bécassine déjà blessés. Je ne presse que de ces hommes de coton et de beurre qui n'ont de cœur dans le ventre que pas plus gros qu'une tête d'épingle; et ils rachètent leur congé. De sorte qu'à présent, ma troupe consiste en porte-étendards, caporaux, lieutenants, etc., un tas de malheureux loqueteux, tels qu'on nous représente Lazare sur les images, quand des chiens léchaient ses plaies; enfin des gens qui n'ont jamais servi,

réformés comme incapables de servir, aventuriers, cadets, des cabaretiers ruinés et des hôteliers banqueroutiers, cent fois plus piteusement accoutrés qu'un étendard délabré. Un certain railleur, que j'ai rencontré en chemin, m'a dit que je venais de rafler toutes les potences, et de presser tous les cimetières : on n'a jamais vu de pareils épouvantails. Il y a plus : ces gredins-là marchent les jambes écartées, comme s'ils avaient des chaînes aux pieds, et en effet, j'ai tiré la plupart d'entre eux des prisons. Il n'y a qu'une chemise et demie dans toute ma compagnie, et encore la demie est-elle faite de deux serviettes bâties ensemble sans manches et jetées sur les épaules, comme le pourpoint volé à un héraut d'armes; quant à la chemise entière, à vrai dire, elle a été volée à mon hôte de Saint-Albans ou à l'aubergiste au nez rouge de Daintry. Mais cela ne fait rien; ils trouveront bientôt leur linge sur les haies.»

Et quand un magistrat lui fit observer qu'il retenait quatre chétifs va-nu-pieds, et relâchait deux grands et forts lurons (il est vrai que ceux-ci lui avaient fait tenir soixante shillings en cachette), il s'écria avec conviction :

«Vous voulez m'apprendre à choisir un homme? Est-ce que je me soucie, moi, des membres, des muscles, de la corpulence, de la largeur et de la grosseur

d'un homme? Parlez-moi du cœur! à la bonne heure! Voilà ce bossu, par exemple. Voyez quelle méchante tournure! Eh bien, c'est un homme qui vous chargera et déchargera son mousquet aussi vite qu'un chaudronnier manœuvre son marteau. Et cet autre, ce maraud de Lombre! Voilà encore un homme comme il m'en faut; cela ne présente ni surface, ni cible à l'ennemi pour tirer; autant viser le tranchant d'un canif! Oh, donnez-moi de grâce des hommes de rebut, et mettez-moi au rebut vos hommes d'élite.»

Lorsque le prince vit les recrues, il s'exclama : «De ma vie, je n'ai vu si pitoyables coquins!»

— Bah! dit Falstaff, c'est assez bon pour faire sauter en l'air! Chair à canon, chair à canon! Cela comblera le fossé tout aussi bien que de meilleurs soldats. Mon cher, ce sont des hommes mortels! Leur pauvreté, je ne sais pas où ils l'ont prise mais, pour leur maigreur, je suis bien sûr qu'ils ne l'ont pas apprise de moi.

— A moins, dit Henry, qu'on n'appelle maigreur trois doigts de lard sur les côtes?»

Notre poltron fit de son mieux pour arriver à Shrewsbury après la bataille; en dépit de ses précautions, il dut assister au combat, mais dans quelles dispositions!

« Ma mort n'est pas due encore! je serais bien fâché de payer le ciel avant terme. Qu'ai-je besoin d'être si pressé d'aller au-devant du créancier qui ne me cherche point? Allons, n'importe, c'est l'honneur qui m'aiguillonne et me dit d'aller en avant.

« Oui, mais si l'honneur allait m'envoyer à la mort? Que deviendrais-je alors? L'honneur peut-il me remettre une jambe ou un bras? Non! M'ôter la douleur d'une blessure? Non. Qu'est-ce que l'honneur? Un mot. Et qu'est-ce que ce mot? Du vent. A ce compte, je ne veux point d'honneur. Et ainsi finit mon catéchisme. »

Aussi, grande fut la stupéfaction du prince qui venait de se battre avec Percy et de le tuer, quand il vit sa vieille connaissance étalant sur le sol son énorme masse sans vie. Il ne le pleura guère, car ce n'était pas, dit-il, la pire perte de la journée. Mais à peine eut-il le dos tourné, que le gros Sir John se réveilla de sa mort feinte, tout heureux d'avoir sauvé sa peau. Devant le cadavre de Percy, il lui vint une idée.

« Je tremble qu'il ne contrefasse le mort encore mieux que moi. En conséquence, je veux m'assurer de lui, et le mettre hors d'état de nuire. Oui, et puis je jurerai que je l'ai tué. Pas une âme ne me voit.

Tiens, maraud, encore cette nouvelle blessure à la cuisse ! »

Et rencontrant le prince Henry qui crut voir un revenant :

« Voilà Percy ! Si le roi votre père veut me récompenser par quelque honneur, à la bonne heure. Je m'attends bien à être fait comte ou duc.

– Comment, dit le prince, c'est moi-même qui ai tué Percy, et toi, je t'ai vu mort !

– Seigneur ! Seigneur ! gémit Falstaff, comme ce monde est adonné au mensonge ! Je conviens que j'étais à terre et sans haleine. Mais (montrant le cadavre de Percy), nous nous sommes relevés tous deux au même instant et nous nous sommes battus pendant une mortelle heure sonnée à l'horloge de Shrewsbury. Je le jure, sur ma mort, c'est moi qui lui ai porté cette blessure que vous voyez à la cuisse.

– Allons, dit Henry, indulgent, porte ton fardeau sur ton dos. Si un mensonge peut t'être bon à quelque chose, je te promets de le parer des plus belles couleurs que je pourrai trouver ! »

C'est ainsi que Falstaff acquit la réputation d'avoir été le héros de Shrewsbury.

HISTOIRE DE SIR JOHN FALSTAFF ET DES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR

Sir John Falstaff, toujours bien pansu et ventru, séjournait à Windsor, à l'hôtel de la Jarretière, où quelque tempête financière l'avait jeté comme une baleine au ventre plein de tonnes d'huile échouée à la plage. Faute de monnaie, il dut céder son écuyer Bardolph à l'aubergiste qui en fit un sommelier. Lui-même se vit réduit à chercher quelque oison à plumer. Il jugea enfin qu'il en tenait deux, dame Page et dame Ford, qu'avec son outrecuidance coutumière il s'imagina béates d'admiration devant sa prestance de beau capitaine, son prestige de grand mangeur et grand buveur, son aisance d'homme de cour, et sa jactance de beau parleur. L'une et l'autre tenaient au logis les cordons de la bourse, et il ne demandait qu'à puiser dans la mine d'or.

« Je vais les attraper toutes deux, et elles seront mes trésorières, dit-il, elles seront mes Indes et je veux commercer aux deux Indes. »

Et il écrivit à chacune un poulet séducteur.

Or, les deux dames, qui caquetaient ensemble toute la journée, à demi flattées d'une conquête inattendue, à demi choquées d'être recherchées par un si piteux

et si lourd galant, en vinrent à se communiquer leurs billets, et constatèrent qu'ils étaient identiques. Scandalisées de cette effronterie, elles méditèrent une vengeance, qu'elles voulurent secrète, car leurs époux, bourgeois respectables, n'auraient pas plaisanté d'une atteinte à leur bon renom.

Toutes deux convinrent de répondre poliment à Sir John et de lui donner un rendez-vous; et une bonne âme de leur connaissance, dame Quickly, fut chargée de faire la commission. La bonne langue expliqua à Sir John qu'il serait le bienvenu au logis de dame Ford entre dix et onze heures du matin, qu'il fallait éviter maître Ford, soupçonneux et jaloux, et que, d'autre part, dame Page le recevrait, elle aussi, dès qu'elle le pourrait, qu'il fallait compter sur elle, car c'était elle qui recevait tout l'argent et payait tout en sa maison.

Sir John se gonfla d'importance, et se vit déjà en posture de puiser dans les coffres-forts des bourgeois de Windsor. Dans son enthousiasme, il ne se tint pas de faire ses confidences à quelqu'un, et il choisit étourdiment pour confesseur le premier venu, une nouvelle connaissance, qui disait s'appeler Brook et qu'il eût bien voulu prendre pour caissier. Le nouveau venu prétendait être fort désireux de pénétrer chez

quelques bourgeois de Windsor, et demandait conseil à Sir John.

« Vous êtes un homme de rang, d'une éducation accomplie, parlant admirablement bien, voyant la meilleure société, cité pour vos exploits à la guerre, votre air de cour et vos profondes connaissances...

— Maître Brook, je commence d'abord par user sans façon de votre bourse; ensuite, mettez votre main dans la mienne. Enfin, aussi vrai que je suis gentilhomme, si la maison de ces dames vous plaît, je vous l'ouvrirai », dit Sir John, se rengorgeant, et tombant dans le piège, car le prétendu maître Brook n'était autre que Ford en personne, méfiant et inquiet, qui avait voulu se renseigner lui-même et qui prit des dispositions pour recevoir à sa manière l'hôte de sa femme.

Sir John arriva à l'heure dite chez dame Ford par la porte de derrière, et entra en courtoise conversation :

« Dame Ford, je ne sais point coqueter ni flatter. Au risque de commettre un péché, je vous dirai le souhait qui m'échappe : plût à Dieu que votre mari fût enterré! Je ferais de vous ma dame. La cour de France ne pourrait en montrer la pareille. Je vois ces beaux yeux qui éclipsent l'éclat du diamant; vos deux sourcils arqués supporteraient la coiffure en portrait,

la coiffure à queue, la coiffure à voile, tous les genres de coiffures en point de Venise.»

Or, la bonne dame était coiffée d'un mouchoir par-dessus son bonnet.

Au beau milieu de ces discours musqués, tomba dame Page, essoufflée et effrayée, annonçant l'arrivée du mari ombrageux et des sergents de justice réquisitionnés pour arrêter l'intrus. Comme par hasard, en cherchant à la hâte où le cacher, les deux commères avisèrent un grand panier à linge sale, placé là tout exprès. Elles y tassèrent, non sans peine, la volumineuse personne de Sir John qu'elles couvrirent avec soin, sans crainte de l'étouffer, des draps, des nappes, des chemises et des mouchoirs destinés à la lessive. Puis, hop! deux valets enfilèrent une perche dans l'anse du mannequin, et cahin-caha l'enlevèrent sur leurs épaules, le cahotèrent et le charrièrent toujours courant jusque chez les blanchisseuses du pré de Datchet; et là, au bord de la rivière, tout en nage de la frayeur qu'il avait eue et de la course éperdue, on vous le vida d'un coup dans l'eau, où son gros corps enfonça comme une portée de petits chiens noyés une pierre au cou. Il s'en tira, boueux, glacé, suffoqué et hargneux, pour s'en aller tout droit à l'auberge mettre un peu de vin d'Espagne dans l'eau de la Tamise.

Cependant, maître Ford était bien réellement rentré chez lui, juste à temps pour rencontrer le panier de linge dont il ne s'était pas méfié; et il avait inutilement fouillé sa maison sans y trouver le visiteur. De sorte que les commères eurent la jubilation d'avoir dupé deux hommes d'un coup. Mais elles ne voulurent pas s'en tenir là et continuèrent le jeu. Dame Quickly s'en vint débiter au galant morfondu force excuses et regrets, et elle lui offrit une nouvelle rencontre, entre huit et neuf heures du matin cette fois, maître Ford allant à cette heure chasser à l'oiseau. La visite de la commère fut suivie de celle de maître Brook, et derechef notre gros Sir John, tout en se vantant de sa bonne fortune, instruisit son prêteur de la mésaventure de la veille, aussi bien que de sa prochaine revanche; et ainsi le mari sut qu'il avait été joué et ferait bien de retourner veiller au grain en sa maison.

Le lendemain, la nouvelle visite de Sir John était à peine commencée qu'on vit accourir dame Page, messagère de malheur, devançant maître Ford, « retombé dans ses vieilles lunes », et arrivant avec ses frères, ses amis et ses pistolets. Que faire de Sir John, aussi difficile à dissimuler qu'un tonneau et pour qui les petits coins ne servaient à rien. On parla du four, de la cave et du grenier, mais pas un

coin n'était à l'abri des recherches. Dame Page pensa bien à le déguiser en femme, s'il était au monde, dit-elle, une robe assez vaste pour lui. Et justement — voyez comme nos commères avaient tout prévu — la tante de la chambrière, la grosse femme de Brentford, avait laissé une robe là-haut! Elles y enfouirent Sir John, lui mirent le vertugadin, le chapeau, un masque et un mouchoir, et le poussèrent dans l'escalier.

Maître Ford était là, parlant en maître et fouillant avec simplicité le panier de linge sale, comme si de rusées commères avaient recours deux fois au même tour. Et il s'exaspérait de ne rien trouver. Aussi, lorsqu'il vit descendre la vieille femme de Brentford qu'il ne pouvait souffrir, et qu'il traitait de sorcière et qu'il avait vingt fois menacé d'assommer s'il la revoyait chez lui — et dame Ford le savait bien, la maligne! — il se prit de fureur et la roua de coups avant de la jeter dehors.

Ainsi accoutré et battu, le pauvre sire, tout déconfit, s'en retourna à l'hôtel de la Jarretière constater que toutes les couleurs de l'arc-en-ciel diapraient la vaste superficie de peau qui couvrait son corps. Une heure après, l'hôte s'étonnait encore de ne pas voir sortir la grande et grosse femme qui était montée dans la chambre de sir John Falstaff.

Et dire que les deux bonnes pièces n'en avaient pas encore assez et méditaient, d'accord cette fois avec leurs époux, de lui infliger une dernière correction pour rendre publiques son insolence et sa disgrâce! Dame Quickly fut envoyée encore une fois en ambassade et eut bien de la peine à faire accepter au gros chevalier une troisième entrevue. Mais elle vint à bout de lui mettre en tête un invraisemblable projet. Il s'agissait de mettre à profit une ancienne légende. Au temps jadis, un certain Herne fut chargé de garder la forêt de Windsor. Les vieilles gens du pays contaient que son fantôme revenait tous les soirs à l'heure de minuit. Il était coiffé de cornes et se promenait autour d'un arbre en secouant des chaînes avec un bruit effroyable. Nul n'osait passer à la nuit tombée auprès de l'arbre de Herne.

C'est là, cependant, que dame Ford attendrait Sir John et, pour échapper à toute surprise, elle le priait de se déguiser en Herne, le chasseur, épouvantail à passants. La complaisante dame Quickly lui procura une énorme paire de cornes qu'il planterait sur son front, et une lourde chaîne bien bruyante.

Mais il ne devait pas être le seul déguisé ce soir-là. Toute une mascarade s'organisait à ses dépens, et la jeunesse de Windsor eut une belle fête doublée d'une

mystification de haut goût. Lorsque, à minuit sonné, par une nuit bien noire, notre Falstaff s'avança à petit bruit et s'installa sous le grand chêne, la bouche en cœur, une foule de lutins, de farfadets et de sylphes, bondit hors des fourrés et se précipita sur lui. Tous les jeunes gens de la ville, avec des habillements blancs et verts, des mèches flambantes sur la tête, avec dans les mains des torches de cire, des lanternes et des grelots, menèrent autour de lui une sarabande infernale. Ils poussaient des cris sauvages, pressaient et pinçaient le gros chevalier, étouffé de peur, le brûlaient avec leurs torches, le piquaient, le taquinaient, le harcelaient, et vociféraient des couplets insultants fabriqués tout exprès pour lui. Le chevalier, qui n'était pas brave, se sentait cette nuit-là un tantinet superstitieux et se tenait coi, n'étant pas sûr, tout d'abord, qu'il eût affaire à des mortels facétieux et finissant par croire que les fées s'étaient dérangées pour le berner.

Enfin, on dévoila les lumières, on le laissa respirer, et il se trouva au milieu d'un cercle de bourgeois qui se gaussaient de lui, et dame Page lui demanda :

« Que pensez-vous maintenant des femmes de Windsor? »

Mais il fut plus vexé encore d'entendre les danseurs le traiter de baleine, ballot de lin, tonne de vin,

vieil essoufflé, et autres injures dures à digérer. Cependant, comme les gens de Windsor étaient, après tout, de bonnes âmes, après l'avoir proprement bafoué, ils lui pardonnèrent; maître Ford lui abandonna l'argent qu'il lui avait prêté sous le nom de maître Brook, et même l'invita à venir avec les autres boire et manger chez lui devant un bon feu. Et Sir John, bien qu'il sût, à n'en pas douter, qu'il leur avait servi de jouet, n'eut pas le courage de refuser un bon dîner. Aussi alla-t-il avec eux et but-il plus qu'eux pour oublier sa mésaventure, dont jamais il ne se vanta.

HISTOIRE DES DERNIÈRES MISÈRES DE SIR JOHN FALSTAFF

Sir John avait retrouvé un beau jour un de ses anciens camarades de l'école de Saint-Clément, le juge de paix Shallow. Tous deux eurent grand plaisir à se revoir et à bavarder du temps passé, de leurs exploits d'écoliers, et des aventures des autres camarades. Sir John avait constaté, en écoutant Shallow pérorer sur son temps d'école, « combien nous autres vieillards, nous sommes enclins à mentir »; mais cela n'avait pas le moins du monde diminué sa vantardise. Il se prit à jeter de la poudre aux yeux

du juge de province, vite ébloui par la faconde du gros chevalier. Celui-ci se fit inviter à passer quelques jours dans le comté de Gloster, chez Shallow, qui mit toute sa maison à sac pour bien traiter son ami. Le digne chevalier engloutissait de grand appétit pigeons, poulardes grasses, gigots et friandises, humait le bon vin d'Espagne à pleins brocs, et dans son for intérieur se réjouissait en pensant au prince Henry, et combien il le ferait rire en lui peignant maître Shallow, échalas barbu, dont, disait-il, on taillerait quatre douzaines si on me coupait en morceaux.

Or, un soir, tandis qu'il était à prendre le frais dans le jardin du juge, arriva, ventre à terre, son compagnon Pistol, porteur d'une nouvelle tout en or, disait-il et, après force grimaces, il lâcha son secret : le roi Henry IV venait de mourir :

« Sir John, ton tendre agneau, est roi à présent; le voilà Henry V ! »

D'un bond, sir John se dressa, plein d'orgueil, demanda son cheval et commença à promettre monts et merveilles aux uns et aux autres.

« Je suis sûr que le jeune roi languit après moi. Les lords d'Angleterre sont à présent à mes ordres. Heureux ceux qui ont été mes amis. Maître Shallow, choisissez dans tout le pays les charges qui vous

plairont; elles sont à vous. Pistol, je t'accablerai sous le poids des honneurs!»

Il arriva à Londres, traînant à sa suite le juge, et Pistol, et d'autres encore. Ils entrèrent dans la cité, à l'heure où des valets jonchaient les rues de roseaux, et faisaient faire place, car, au son des trompettes, le cortège royal allait sortir de l'abbaye de Westminster, où Henry V était couronné. Shallow, ébloui de l'aventure, avait prêté mille pistoles pour les frais du voyage, et sir John se lamentait de n'avoir pas eu le temps de remonter son équipage, et de faire faire des livrées neuves. Il regrettait d'être en tenue de voyage, mais se consolait :

«Cette manière négligée de se présenter sied mieux encore. Elle prouve combien j'étais pressé de le voir. J'ai l'air d'un homme qui a couru la poste jour et nuit, n'ayant nulle autre idée, nulle autre affaire que de le voir. Elle prouve mon affection, mon dévouement.»

Les trompettes mugirent, et ils se placèrent au bord de la route. Mais le pauvre sir John devait apprendre à ses dépens que le roi Henry V ne payait pas les dettes du prince Henry et qu'il ne connaissait plus les joyeux compagnons de Hal! Aux tendres paroles du gros chevalier, le nouveau roi répondit sévèrement :

«Je ne te connais pas, vieillard. Songe à tes prières,

Que ces cheveux blancs siéent mal à un bouffon! J'ai vu, dans le songe d'un long sommeil, un homme qui lui ressemblait, chargé aussi d'un embonpoint monstrueux, aussi vieux, et bavard effréné comme lui. Mais à mon réveil, je méprise mon songe. Quitte ta vie gloutonne. Souviens-toi que le tombeau ouvre pour toi une bouche trois fois plus grosse que pour les autres hommes. Ne me réplique pas par des quolibets. Garde-toi de penser que je suis aujourd'hui ce que j'étais hier. Le ciel sait, et l'univers le saura, que l'homme que je fus dans ma jeunesse m'est devenu tout à fait étranger. Et je bannirai tous ceux qui furent alors ma société et qui m'ont égaré, et je te défends d'approcher de notre personne plus près que de dix milles. Quant à votre subsistance, nous vous l'assurerons, afin que le besoin ne vous sollicite pas au mal; et, lorsque nous apprendrons que vous aurez réformé votre vie, nous promettons volontiers, selon votre capacité et vos mérites, de vous donner alors de l'emploi!»

Traîné en prison pour répondre de ses fautes, puis relâché, le gros Falstaff, frappé au cœur par l'abandon du roi, ne vécut pas longtemps. Il se traîna à l'auberge d'Eastcheap, se mit au lit, secoué de la fièvre tierce et, comme un enfant, entre midi et une heure, au moment où la marée descendait, il passa

doucement en regardant ses doigts et en parlant de champs verdoyants :

> Gourmand, ivrogne, et assuré menteur,
> Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
> Sentant la hart de cent pas à la ronde,
> Au demeurant le meilleur fils du monde.

C'est un de nos bons vieux poètes français qui nous a fourni, sans s'en douter, la meilleure oraison funèbre du gros Sir John.



TABLE DES MATIÈRES

DANS LA MÊME COLLECTION *(suite)*

LE MONDE

Contes et Légendes des Antilles, par Thérèse GEORGEL.
Contes et Légendes arabes, par Jean CORRIÈRAS.
Contes et Légendes de Bohême, par J. SLIPKA.
Contes et Légendes du Caucase, par Dimitri SOROKINE.
Contes et Légendes d'Écosse, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes d'Espagne, par M. SOUPEY.
Contes et Légendes du Far-West, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes de Grande-Bretagne, par S. CLOT.
Contes et Légendes de Hongrie, par E. BENCZE.
Contes et Légendes de l'Inde, par R. FOUGÈRE.
Contes et Légendes des Incas, par LAMBERT et FARAGE.
Contes et Légendes du Pays d'Irlande, par Ch.-M. GARNIER.
Contes et Légendes du Pays d'Israël, par A. WEILL.
Contes et Légendes du Japon, par F. CHALLAYE.
Contes et Légendes du Liban, par R.R. KHAWAM.
Contes et Légendes de Madagascar, par R. VALLY-SAMAT.
Contes et Légendes du Mexique, par Robert ESCARPIT.
Contes et Légendes d'Outre-Rhin, par H. WEILLER.
Contes et Légendes du Pakistan, par S. HASSAM et A. RASSOOL.
Contes et Légendes du Portugal, par Jean DEFRASNE.
Aventures et Récits de la Conquête des Pôles, par C. ALZONNE.
Contes Populaires russes, par E. JAUBERT.
Contes et Légendes du Sénégal, par A. TERRISSE.
Contes et Récits de Sibérie, par P. RONDIÈRE.
Contes et Légendes de Sicile, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes de Suisse, par H. CUVELIER.
Contes et Légendes de Wallonie, par Max DEFLEUR.

LITTÉRATURE

Récits tirés du Théâtre de Corneille, par G. CHANDON.
Récits tirés du Théâtre de Racine, par G. CHANDON.
Récits tirés du Théâtre de Molière, par G. CHANDON.
Récits tirés du Théâtre de Shakespeare, par S. CLOT.
Contes et Récits tirés des Opéras Célèbres, par Dimitri SOROKINE.

DIVERS

Contes et Légendes des Hommes volants, par L. SABATIE.
Contes et Légendes de la Mer et des Marins, par QUINEL et de MONTGON.

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BERGER-LEVRAULT A NANCY
EN NOVEMBRE 1965

N° d'Éditeur : H. 10 128 (C. VII) — Imprimé en France — 778416-11-1965

De l'infâme marché de Shylok, l'usurier vénitien, aux joyeuses commères de Windsor, ce livre rassemble douze histoires tirées d'une œuvre parmi les plus belles du monde : voici Catarina la mégère domptée, Juliette et Roméo, les amants de Vérone, le songe d'une très courte nuit d'été, Othello et l'innocente Desdémone, le gentil Ariel soufflant la tempête, l'immense malheur du vieux roi Lear, Macbeth, Hamlet, Orlando et Rosalinde, sir John Falstaff. Rêves, drames, comédies ou féeries, voici le grand Shakespeare dans sa géniale variété...

